هكذا من الاصل

Amusant

e Discovery ont simu
e missiles ennemis

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE – N° 14395 – 9 F

JEUDI 9 MAI 1991

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE

L'aggravation de la crise entre Serbes et Croates

L'armée yougoslave réclame l'instauration de l'état d'urgence

La présidance collégiale de la Yougoslavie s'est de nouveau réunie, mercredi 8 mai à Belgrade, pour examiner la grave crise qui sévit depuis une semaine entre les Républiques de Serbie et de Croatie. La direction des forces armées fédérales a demandé l'instauration de l'état d'urgence dans le pays pour mettre fin aux affrontements interethniques. En visite à Londres, le président de la Croatie, M. Franjo Tudjman, a déclaré que « la guerre civile n'était pas inévitable ».

ZAGREB

de notre envoyée spéciale

Le calme régnait mercredi matin 8 mai à Zagreb mais les importantes forces de police qui surveillent les édifices officiels et les points vitaux de la capitale de la Croatie rappellent sans cesse que l'est et le sud-ouest de la République sont le théâtre de violents affrontements armés entre Serbes et Croates. Dans les milieux politiques, l'inquiétude est grande.

La situation s'est sensiblement dégradée ces dernières semaines et se rapproche de la date « fatidique » du 15 mai, à laquelle le représentant de la Croatie, M. Stipe Mesic, devrait être nommé (conformément au principe de rotation annuelle) à la tête de l'Etat.

FLORENCE HARTMANN

Lire la suite page 2

La menace militaire

LA perspective d'une intervention militaire pour tenter de mettre fin aux conflits ethniques plane de nouveau sur la Yougoslavie. Après les sanglants affrontements entre Serbes et Croates qui ont fait au moins vingt morts ces derniers jours, le pays est au bord de la guerre civile et l'armée est en état d'alerte maximum, une mesure essentiellement « psychologique » mais qui, compte tenu de l'état de décomposition de la Fédération, pourrait bien avoir des conséquences pratiques. Le préaident croate, M. Franjo Tudjman, qui ne cesse de lancer des appels à la raison et au calme, et son homologue serbe à Belgrade, M. Slobodan Milosevic – beaucoup plus vindicatif – ont toutes les peines du monde à maîtriser les ardeurs de leurs extrémistes respectifs.

Il est pratiquement établi que le meurtre des douze policiers croates, jeudi 2 mai, était une opération soigneusement préparée par des nationalistes tchetniks serbes, venus de Belgrade, dotés de mitrailleuses modernes et peut-être même aidés par des mercenaires issus des rangs de l'ancienne Securitate roumaine.

Il s'agissait, par cette action de commando, de provoquer une nouvelle crise politique à quelques semaines d'un changement au sommet de l'Etat. Le 15 mai, en effet, le Serbe Borisav Jovic, à la tête depuis un an de la préaidence collégiale, doit, aux termes de la Constitution, céder la place au Croate Stipe Mesic, un homme foncièrement anticommuniste qui prône, comme les Slovènes, les Macédoniens et la plupart des dirigeants bosniaques, la transformation de l'actuelle Fédération en une communauté d'Etats souverains et démocratiques.

Cette formule est honnie par la Serbie et sa direction néocommuniste. M. Milosevic, qui défend la thèse d'une Fédération forte, centralisée et sous domination serbe, joue avec le feu. Se sentant en minorité depuis quelques mois, la fraction la plus dure des Serbes n'a vu d'autres moyens de barrer la route à M. Stipe Mesic et aux espirations démocratiques de la Croatie que de faire régner un climat de peur dans le pays et de jouer la carte de l'armée.

DÉBUT mars, sur décision arbitraire du préaident Jovic, l'armée s'était déjà livrée à une démonstration de force en déployant chars et blindés pendant quelques heures dans le centre de Belgrade. Après quelques semaines d'apaisement, la situation s'est de nouveau durcie et les négociations entre les six préaidents destinées à trouver une solution politique pour l'avenir du pays ont été, merdi, reportées sine die.

Que l'état d'urgence soit ou non décrété, il est permis de s'interroger sur l'utilité d'une intervention militaire qui, sur l'ensemble du territoire, notamment des Républiques « séparatistes » (Slovénie et Croatie), se heurterait nécessairement aux réticences des soldats comme des officiers non serbes. Déjà les dirigeants macédoniens et slovènes ont demandé le retrait de leurs recrues de l'armée nationale, alors que la Serbie, elle, aurait ordonné un début de mobilisation des réservistes. Une intervention de l'armée ne ferait qu'amplifier le désordre et accroître les risques de bain de sang.

Durcissement de l'ANC

Les tensions s'exacerbent en Afrique du Sud

L'ultimatum lancé par le Congrès national africain (ANC) au gouvernement sud-africain pour qu'il mette un terme aux affrontements interethniques expire jeudi 9 mai. Les concessions faites par le président De Klerk paraissent insuffisantes aux dirigeants de l'ANC. Est-ce la fin du rapprochement amorcé l'an dernier entre M. De Klerk et M. Mandela ? Les tensions s'exacerbent, le processus de négociation est remis en cause mais ne semble pas définitivement compromis.

JOHANNESBURG

de notre correspondant

Après plusieurs semaines de déclarations contradictoires, de menaces et de compromis, la situation politique va-t-elle enfin s'éclaircir ? Deux échéances importantes devraient inciter les protagonistes à plus de sagesse.

La première concerne les prisonniers politiques et les exilés. Tous, selon l'accord signé à Pretoria le 6 août 1990 par le gouvernement et l'ANC, auraient dû recouvrer la liberté et rentrer au pays avant le 30 avril. Or ils sont encore plusieurs centaines à être emprisonnés et des milliers à l'étranger. Quoi qu'il en dise, le gouvernement n'a donc pas tenu ses promesses.

FRÉDÉRIC FRITSCHER

Lire la suite page 4

Elf accroît son domaine pétrolier en mer du Nord

Le groupe français Elf Aquitaine a annoncé, mercredi 8 mai, qu'il allait racheter le domaine minier de la compagnie américaine Occidental en mer du Nord. Cette opération, d'un montant record de 8 milliards de francs, placera le groupe français au cinquième rang des compagnies pétrolières opérant en Grande-Bretagne. Déjà raffineur et distributeur de carburant outre-Manche, Elf accroît ainsi considérablement ses réserves en Europe, et deviendra l'un des principaux producteurs britanniques de pétrole et de gaz.

Le groupe français, dont c'est la plus importante acquisition dans le secteur pétrolier depuis le rachat en 1981 de l'américain Texas Gulf, en profite pour rentabiliser une ancienne participation dormante qu'il détenait dans la société britannique Enterprise Oil.

Lire page 9 l'article de VÉRONIQUE MAURUS

Les empreintes de la France

Pendant dix ans, M. Mitterrand a tenté de faire prévaloir une diplomatie « différente », par le verbe autant que par l'action

par Claire Tréan

On ne pouvait guère échapper à la comparaison Mitterrand-de Gaulle à propos de la politique étrangère des dix dernières années. Le gaullisme reste en effet considéré dans ce domaine comme la référence obligée, et l'engagement de la France dans la crise du Golfe, venant clore cette décennie, a paru à certains mettre en cause quelques-uns de ses principes censés définir jusqu'à la fin des temps le rôle et la place spécifiques de la France dans le monde : qu'étaient devenues la *« politique arabe »*, l'indépendance par rapport aux Etats-Unis ? En outre, le chef de l'Etat, en appelant la France à *« tenir son rang »* dans la crise, réhabilitait un langage gaullien dont ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient encore eu à ce point l'occasion d'user.

François Mitterrand n'a, dans cet épisode, ni vendu l'âme de la France aux Américains ni trahi ses liens historiques avec certains pays arabes et, à l'issue d'une décennie sans révolution diplomatique, sans bouleversement majeur d'orientation ou d'alliance, la seule question qui veille est en fait la dernière : ce *« rang de la France »*, qu'est-il devenu ?

En 1991, la France de François Mitterrand n'a toujours ni pétrole ni remarquable talent à l'exportation, mais elle a des idées et un verbe pour les promouvoir. De projets, d'ambitions sur la scène internationale, la décennie n'a pas manqué. Reste à savoir – mais c'est aussi affaire d'opinion – si on s'est donné les moyens de ces ambitions, si ce verbe mitterrandien est trop présomptueux, si la distance fut trop grande entre le dire et le faire ; bref, si la France gagnerait, pour reprendre une formule désormais célèbre, à cesser *« de vouloir voyager en première avec un billet de seconde »*.

La gestion de la crise du Golfe offre un exemple concentré du style diplomatique de François Mitterrand. Dans la patiente pédagogie qu'il déploya pendant six mois – car il ne cédait pas à l'opinion publique, c'est lui qui la portait, – il fit plus d'une fois référence à Munich, il en appela au respect du droit, devenu au fil des ans son credo en politique étrangère.

Lire la suite page 5 et le portrait de Hubert Védrine par ANNE CHAUSSEBOURG et nos informations page 6

Le Bangladesh à nouveau éprouvé

Huit jours après avoir été balayé, le 30 avril, par le cyclone tropical le plus meurtrier depuis celui de 1970, le Bangladesh a été éprouvé, le 7 mai, par une tornade qui a tué une centaine de personnes et détruit plusieurs centaines d'habitations au nord de Dacca.

Les estimations actuelles font toujours état de cent vingt-cinq mille morts tués par le cyclone, mais il est très probable que ce chiffre devra être révisé à la hausse. Les secours ont encore les plus grandes difficultés à être acheminés dans les régions dévastées. Pour le moment, on estime que 10 millions de tonnes de riz et autant de blé seront nécessaires pour empêcher la population de mourir de faim avant la prochaine récolte. Selon l'OMS, le montant de l'aide urgente devrait atteindre 3 millions de dollars.

Lire page 7 les articles de PATRICE DE BEER et LAURENT ZECCHINI

Le Monde de L'ÉDUCATION

MAI 1991

BAC

CONSEILS POUR L'HISTOIRE-GÉO ET LES LANGUES

Egalement au sommaire :

- Enquête : la vie des lycéens
- École : L'ordinateur nouveau est annoncé
- Carrières : L'hôtellerie-restauration

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Ouverture à Cannes

Le Festival de Cannes sera inauguré jeudi soir 9 mai. Lire le numéro spécial de notre guide Arts et spectacles.

pages 13 à 26 et quatre pages de sélection programmes foliotées en chiffres romains au centre du supplément

Incident en Irak

Des tirs contre un avion américain. page 12

Un entretien avec le chef de l'Etat afghan

M. Najibullah se dit « optimiste au sujet d'un règlement global » du conflit. page 3

Un essai nucléaire français

La campagne 1991 dans le Pacifique a commencé. page 8

Un groupe textile en difficulté

VEV au bord du dépôt de bilan. page 9

Effectifs de la fonction publique

Le nombre des fonctionnaires n'a que très peu diminué depuis cinq ans. page 9

Gauche : un nouvel appel

Trois mouvements d'extrême gauche veulent « réinventer la socialisme ». page 8

Le sommaire complet se trouve en page 12

M 0147 - 0509 0 - 6,00 F

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 8 DH ; Tunisie, 750 m. ; Allemagne, 2,50 DM ; Autriche, 25 SCH ; Belgique, 40 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Antilles-Réunion, 9 F ; Côte-d'Ivoire, 485 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 190 PTA ; G.-B., 85 p. ; Grèce, 200 DR ; Irlande, 1,10 £ ; Italie, 2 200 L ; Luxembourg, 42 FL ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 2,75 FL ; Portugal, 170 ESC ; Sénégal, 450 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 1,90 FS ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

ÉTRANGER

URSS

L'Arménie accuse les forces soviétiques de continuer les opérations contre les villages

L'armée et les unités du ministère de l'intérieur soviétiques ont continué mardi 7 mai leurs opérations contre des villages d'Arménie à la frontière avec l'Azerbaïdjan, avec pour but officiel de désarmer les groupes paramilitaires arméniens.

L'assaut de l'armée lundi contre le village de Voskepar, dans le nord de l'Arménie, a fait vingt-trois morts, et l'opération se poursuivait mardi matin, a affirmé à Erevan, le capitale de cette République, le président arménien Levon Ter-Petrossian. Toutefois, un responsable local, M. Vartan Pachikian, interrogé par l'envoyée spéciale de l'AFP, à 5 kilomètres de Voskepar, a indiqué que treize personnes, dont onze policiers arméniens qui se rendaient en autobus à Voskepar, avaient été tuées. Ces policiers dépendent du ministère arménien de l'intérieur, et constituent une force conforme aux lois soviétiques.

Au cours d'une conférence de presse au Parlement arménien, M. Ter-Petrossian a indiqué par ailleurs qu'il venait d'être informé d'une nouvelle attaque, menée par quatre hélicoptères, contre le village de Kirants, dans la région de Goris, dans le sud de l'Arménie.

« Un acte de guerre non déclarée »

M. Ter-Petrossian a protesté contre ces actions de l'armée soviétique et des forces du ministère soviétique de l'intérieur, qui ne peuvent, selon lui, être menées *« que si l'état d'urgence a été décrété »*. *« C'est un acte d'agression, de guerre non déclarée contre l'Arménie »*, a-t-il dit.

« Ce n'est pas par ces méthodes qu'on désarme les gens. Il existe des moyens plus légaux pour le faire », a poursuivi le président arménien. *« Ce que l'on veut, c'est terroriser le peuple arménien, et obtenir par tous les moyens la démission du pouvoir légal »* en Arménie.

D'autre part, M. Ter-Petrossian a confirmé que des opérations de vérification d'identité et de désarmement de la population étaient en cours dans les localités de Tekh, de Kornidzor et de Chournoukh, dans la région de Goris. Vingt personnes ont été arrêtées et emmenées vers l'Azerbaïdjan, a-t-il précisé. La direction arménienne n'est pas parvenue à mobiliser sur ce sujet la classe politique soviétique. Le Soviet suprême (Parlement) soviétique a rejeté mardi la demande arménienne de convocation d'un Congrès extraordinaire des députés de l'URSS (assemblée élargie) pour examiner le conflit entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan.

Le ministère azerbaïdjanais des affaires étrangères a accusé pour sa part mardi *« les forces nationalistes arméniennes de se livrer à une escalade de leurs agressions contre l'Azerbaïdjan »* – *(AFP, Reuter.)*

□ **GRANDE-BRETAGNE : Gibraltar, principal sujet des entretiens entre M. Gonzalez et M. Major.** – La question de Gibraltar, seul véritable contentieux entre le Grande-Bretagne et l'Espagne, a été le sujet principal des entretiens que le premier ministre espagnol, M. Felipe Gonzalez, a eu, mardi 7 mai à Londres, au cours de sa première journée de visite officielle en Grande-Bretagne. M. Gonzalez, qui a été reçu par la reine Elizabeth et le premier ministre britannique, M. John Major, attend des Britanniques qu'ils fassent des concessions sur le question de l'aéroport de Gibraltar que l'Espagne souhaite gérer conjointement avec la Grande-Bretagne. – *(AFP.)*

□ **GRÈCE : attentat à la bombe revendiqué par l'organisation terroriste 17-Novembre.** – Deux fortes explosions se sont produites au cours de la nuit de mardi 7 à mercredi 8 mai dans les locaux de la société électrotechnique allemande Siemens, à Marousi, une banlieue située au nord d'Athènes, provoquant d'importants dégâts matériels. L'attentat a été revendiqué par l'organisation terroriste 17-Novembre. – *(AFP.)*

Un appel du patriarche arménien de Jérusalem

JÉRUSALEM

de notre correspondant

« Un massacre qui nous rappelle le début des événements d'avril 1915. » Pour la première fois depuis des décennies, le patriarche arménien de Terre sainte avait convoqué, mardi 7 mai, une conférence de presse à Jérusalem. Au siège du patriarcat, dans l'enceinte du couvent de Saint Jacques, Mgr Torkom Manoogian entendait tirer la sonnette d'alarme devant les événements qui se déroulent depuis quelques jours en URSS, à la fois dans l'enclave du Haut-Karabakh, en Azerbaïdjan, et dans la République voisine d'Arménie soviétique.

Homme d'habitude extrêmement pondéré, Mgr Manoogian a accusé les autorités soviétiques de *« complaisance »* ou de *« passivité coupable »* devant le *« carnage »* perpétré, selon lui, par les troupes du ministère de l'intérieur azerbaïdjanais, équipées de chars et d'artillerie lourde, contre deux villages proches du Haut-Karabakh.

Le seul tort des 145 000 résidents arméniens de l'enclave (sur une population totale de 170 000 personnes), a poursuivi le patriarche, est de réclamer un référendum d'autodétermination, comme le permet la constitution soviétique, pour être rattachés à la République d'Arménie. L'attaque contre les deux villages de Getachen et de Martounachen, a-t-il dit, pourrait bien être le début d'une campagne de terreur pour chasser les Arméniens du Haut-Karabakh.

Démarche sans précédent, trois des grands patriarches chrétiens de Jérusalem – outre Mgr Manoogian, Mgr Diodoros Ier, grecorthodoxe, et Mgr Michel Sabah, catholique romain – ont adressé un message de solidarité au Catholicos Vasken Ier, chef suprême de l'église arménienne, qui réside en Arménie soviétique.

ALAIN FRACHON

Le « professeur » Volkogonov, conseiller militaire de M. Eltsine

Un général pacifiste sera-t-il le futur ministre de la défense russe ?

MOSCOU

de notre envoyé spécial

L'immeuble de la Fédération de Russie, un gratte-ciel de marbre blanc déjà ancien mais qui n'a pas trop mal vieilli, a beaucoup d'allure vu de l'extérieur. C'est là que M. Boris Eltsine a installé ses bureaux. Le général Dmitri Volkogonov, conseiller militaire de M. Eltsine, nous y accueille de façon très protocolaire, comme il convient à un militaire de haut rang à la retraite qui a fait toute sa carrière à une époque où l'armée soviétique était une des forces les plus respectées du pays (1). M. le député Volkogonov, puisqu'il préfère qu'on l'appelle par son titre civil, ou, mieux, le professeur Volkogonov (il a soutenu une thèse d'Etat comme historien) est un peu un mystère. Comment un homme qui a cru toute sa vie à la discipline, qui est, comme chacun sait, la force principale des armées, peut-il se retrouver dans ce bâtiment où, près de son bureau, un comité de mineurs en grève papote dans les couloirs ?

La réponse n'est pas simple, mais l'intéressé veut avant tout laver une équivoque. *« Nous ne voulons pas d'une armée russe »*, explique-t-il d'emblée. Son projet est à la fois plus modeste et plus ambitieux. Il conçoit son rôle comme un aiguillon pour obliger l'armée soviétique, la seule qui puisse défendre le pays, à être tout à la fois plus efficace et plus démocratique. Une armée russe ? Quelle sornette ! Contre qui serait-elle théoriquement dirigée ? Contre l'armée soviétique ? Ce serait alors le *« premier pas vers la guerre civile »*. Contre l'OTAN ? Ce n'est pas cela non plus. Au fil de la conversation, on comprend que le général Volkogonov est devenu quasiment pacifiste.

Il ne croit pas – s'il y a jamais cru – à la dissuasion nucléaire. Il veut au plus vite supprimer les armes atomiques, quels que soient les pays auxquels elles appartiennent. M. Gorbatchev ne dit pas autre chose ? Soit. Après tout, M. Gorbatchev aussi a de bonnes idées parfois... Mais n'est-il pas l'ennemi de Boris Eltsine ? Pas du tout, on a mal compris. Mikhaïl Gorbatchev et Boris Eltsine sont comme des frères siamois, l'un n'existe pas sans l'autre, on ne pourrait les séparer que par une douloureuse opération chirurgicale. Et celle-ci ne pourrait être que le fait des forces antidémocratiques...

Pourquoi les armes nucléaires sont-elles devenues inutiles ? Parce que personne ne croit sérieusement à la possibilité de leur emploi. Le général Volkogonov en a parlé lorsqu'il s'est rendu à Paris. Les militaires français l'ont écouté *en souriant*, mais n'ont pas été convaincus. Il a eu un peu plus de succès à la Sorbonne...

Une « mentalité planétaire »

Il emploie une image forte : tous les habitants de notre planète sont comme les passagers d'un vaisseau spatial ; ils n'auront pas la folie de détruire ce vaisseau lui-même. Il estime que le politique à notre époque doit être fondée sur cette « mentalité planétaire ». Il préfère cette expression à celle de *« nouvelle mentalité »*, chère à M. Gorbatchev.

Bref, la voie de la dénucléarisation a été ouverte, il faut poursuivre dans cette direction. Si on arrive par exemple à diminuer de 50 % le potentiel nucléaire américain et soviétique, ce qui n'est pas hors de portée, il faudra nécessairement que les Français et les Britanniques fassent eux aussi un geste. Mais M. Volkogonov ne veut pas donner de chiffres concernant le *« réduction »* qui serait alors demandée à la France. Il laisse cela aux spécialistes.

Le fond de son argument est que *« la Russie n'est menacée de nulle part »*. Les Etats-Unis, la France, l'Allemagne réunifiée, l'OTAN de façon plus générale, n'ont *« aucunement l'intention »* de l'attaquer. Il faut donc s'en prendre au vrai problème, qui consiste à mettre au point une défense conventionnelle correcte. Et pour cela partir du constat que les deux tiers du financement de l'armée soviétique proviennent de la Fédération de Russie.

Le commandement de l'armée soviétique est dans son immense majorité slave (russe, biélorusse ou ukrainien). C'est une *« mauvaise chose »*, mais il est difficile d'y remédier dans l'immédiat. Le service militaire, qui est de deux ans dans l'armée de terre, pourrait être maintenu tel quel. Si on créait un service alternatif, par exemple pour les jeunes gens qui veulent se rendre utiles autrement à la société, il faudrait qu'il soit un peu plus long, de quelques mois par exemple, afin que la tentation ne soit pas trop forte.

Telles sont quelques-unes des idées et des convictions de M. Volkogonov. Si M. Eltsine est élu président de la Russie au suffrage universel du 12 juin, M. le professeur Volkogonov pourrait bien devenir une sorte de « ministre de la défense » du nouvel exécutif russe.

DOMINIQUE DHOMBRES

(1) Fils d'un père fusillé en 1937, le général Volkogonov, soixante-trois ans, a travaillé à partir de 1971 à la direction politique de l'armée, dont il est devenu commandant adjoint en 1984. Nommé en 1988 à la tête de l'Institut d'histoire militaire, il a rédigé une biographie de Staline, publiée en français cette année (Flammarion).

L'armée yougoslave réclame l'état d'urgence

Suite de la première page

Il devrait remplacer l'actuel président, M. Borisav Jovic, qui représente la Serbie. Dans ce contexte, les dirigeants croates craignent l'instauration de l'état d'urgence et attendent avec anxiété l'issue de la session extraordinaire de la présidence collégiale, qui devait se poursuivre, mercredi 8 mai, à Belgrade.

M. Darko Bekic, l'un des conseillers de M. Franjo Tudjman, le président de la Croatie, explique que l'instauration de l'état d'urgence, demandé par les militaires, ne contribuerait certainement pas à stabiliser la crise yougoslave, car il considère que l'armée n'est pas neutre. Volontairement ou non, M. Bekic fait souvent le même lapsus : il parle de *« l'armée serbe »* au lieu de l'*« armée yougoslave »*. Il se reprend, mais pour souligner aussitôt que plus de la moitié des officiers sont Serbes.

« Les conséquences seraient sanglantes si la présidence collégiale acceptait de donner le pouvoir à l'armée, dit-il, *l'armée yougoslave est l'une des seules armées bolcheviques authentiques »*. Elle a été créée de toutes pièces en 1941 sous la direction de Tito ; l'idéologie communiste y est toujours présente et elle fera tout pour préserver le monde dans lequel elle a toujours vécu, avec les privilèges qui l'accompagnent. M. Bekic assure que la Croatie serait en mesure de régler la situation explosive qui règne en Slavonie et dans la province de Krajina (vingt morts ces derniers jours) si les pouvoirs fédéraux, notamment la présidence fédérale et l'armée, reconnaissaient la légitimité des autorités croates démocratiquement élues et leur laissaient les mains libres pour se défaire des « terroristes ». Il pense aux Serbes armés qui font la loi dans les régions de Croatie où ils sont en majorité. Il admet par ailleurs qu'il existe des extrémistes croates. *« Nous devons œuvrer pour neutraliser les extrémistes croates qui sont prêts à se battre et aussi contre l'armée yougoslave. »*

M. Bekic pense que la plupart des terroristes serbes ne proviennent pas de Croatie mais ont été *« importés »* de Serbie et d'*« ailleurs »*. Il affirme : *« La majorité des Serbes sont loyaux à l'égard du pouvoir politique croate ; la preuve : les Serbes constituent 50 % de la police de Croatie, ce qui est énorme pour un groupe ethnique qui ne représente que 11 % de la population de la République. »* Il reconnaît que, dans les circonstances actuelles où, *de facto*, il n'existe pas de véritable collaboration entre les polices des six Républiques de la Fédération, il est impossible de contrôler le trafic d'armes et l'intrusion de « terroristes » pénétrant clandestinement en Croatie par les forêts et les rivières.

Des armes serbes pour un village... croate

Pour illustrer son propos, il raconte qu'un camion, qui convoyait des armes pour les Serbes de Croatie, devait se rendre dans un village de Slavonie, à proximité de Pakrac. Le hasard a fait qu'il existait deux villages du même nom à cet endroit, l'un croate, l'autre serbe ; le camionneur s'est trompé et a livré les armes... aux Croates !

M. Bekic explique que, sans ce quiproquo, la police croate n'aurait pas été mise au courant de ces livraisons. Les terroristes, comme il les appelle, sont d'après lui très bien organisés. Ils rançonnent les villageois, leur promettant en échange de les protéger ; avec cet argent, ils paient 100 deutschemarks des jeunes venus de Serbie pour monter la garde sur les barricades et davantage lorsqu'ils participent à des opérations de commando, explique, avec une grande précision, M. Bekic. Il semblerait, ajoute-t-il, qu'ils ont même engagé des réfugiés roumains qui avaient appartenu à la Securitate, l'ancienne police politique de Ceausescu.

Conseiller du président de la Croatie, M. Bekic aime aussi rappeler qu'il est spécialiste d'histoire moderne. Il s'interroge sur les inquiétudes que la situation tendue en Yougoslavie suscite dans la plus grande partie du monde occidental. Pourquoi, dit-il, *« la communauté internationale a-t-elle si peur de la désintégration de la Yougoslavie, alors qu'elle s'est toujours battue pour le respect des droits des nations à l'autodétermination ? »* « *C'est la première fois dans l'Histoire*, ajoute-t-il, *que des vagues d'émancipation nationale ne sont pas reconnues.* »

Deux frères siamois qu'il faut séparer

La Croatie, qui confirmera vraisemblablement par référendum, dimanche 19 mai, son aspiration à devenir un Etat indépendant et souverain, vise à constituer avec les autres républiques yougoslaves une union d'Etats souverains. Si cet objectif ne peut être atteint, elle quittera la communauté yougoslave. La Croatie doit persuader Belgrade, explique encore M. Bekic, que les Serbes ne peuvent plus contrôler toutes les nations non serbes sur le territoire yougo-slave. Il faut *« reconnaître les frontières intérieures actuelles de la Yougoslavie et garantir les droits des minorités ethniques. Ainsi, la Serbie n'aura pas à s'inquiéter de l'avenir des Serbes restant en Croatie »*.

M. Bekic pense que la Serbie et la Croatie sont comme deux frères siamois : *« Pour qu'ils survivent, il faut opérer*, dit-il, *il faut les diviser. »* La communauté internationale devrait faire cette expérience avec la Yougoslavie et voir si la création de nouveaux Etats peut permettre de stabiliser les régions du monde où plusieurs nations n'arrivent pas à vivre ensemble. Pour résoudre l'équation yougoslave, conclut-il, il ne faut pas oublier qu'elle est composée de trois données : l'économie de marché, la démocratie politique et la souveraineté des nations.

FLORENCE HARTMANN

Le Monde

ABONNEMENTS VACANCES

Vous n'êtes pas abonné : Renvoyez-nous le bulletin ci-dessous, accompagné de votre règlement par chèque ou par Carte bleue.

Vous êtes déjà abonné : Vous n'avez aucun supplément à payer pour que *le Monde vous suive en vacances, partout en France métropolitaine.* Renvoyez-nous simplement le bulletin ci-dessous sans oublier d'indiquer votre numéro d'abonné.

DURÉE	FRANCE	ÉTRANGER* (voie normale)	Nbre de n°
2 semaines	115 F	165 F	13
3 semaines	170 F	245 F	19
1 mois	210 F	310 F	26
2 mois	330 F	560 F	52
3 mois	460 F	790 F	78

* TARIF PAR AVION, NOUS CONTACTER AU . (1) 49-60-32-90

« LE MONDE » ABONNEMENTS
1 place, Hubert-Beuve-Méry 94852 Ivry-sur-Seine
Attention la mise en place de votre abonnement vacances nécessite un délai de 10 jours

• VOTRE ABONNEMENT VACANCES : DURÉE
du au
• VOTRE ADRESSE DE VACANCES :
NOM PRÉNOM
N° RUE
CODE POSTAL VILLE
PAYS
• VOTRE RÈGLEMENT : □ CHÈQUE JOINT □ CARTE BLEUE
• N° CB
Expire à fin Signature obligatoire
• VOTRE NUMÉRO D'ABONNÉ (si vous êtes déjà abonné)
111 MON 04

Sur minitel 3615 LEMONDE code ABO

هكذا من الاصل

هكذا من الاصل

AMÉRIQUES

ETATS-UNIS : après les émeutes

Le couvre-feu a été imposé dans le principal quartier hispanique de Washington

Un calme retntif régnait mardi soir 7 mai peu après le début du couvre-feu dana te prineipal quartier hispanique de Washington, théâtre d'émentes dimanebe et lundi et où le leader noir Jesse Jackson a fait une visite remarquée mardi. Aux environs de 19 beures locales (23 heures GMT), au début du couvre-feu, les habitants du quartier de Mount-Pleasant ont eommencé à rentrer ebez eux comme le leur demandaient les leaders de la communauté hispanique tandis que les polieiers prenaient possession des rues.

Quelques jeunes se sont livrés à des provocations en lançant des pierres contre les forces de l'ordre, s'éparpillant bien vite dès que les polieiers casqués et armés de matraques faisaient mouvement dans leur direction.

Jusqu'à l'heure limite, une centaine de personnes qui venaient d'assister à une réunion ont fait mine de refuser d'obtempérer mais les rues se sont ensuite rapidement vidées. La décision d'imposer le couvre-feu a été prise lundi soir par le maire de la ville, Mme Sharon Pratt Dixon, afin de rétablir l'ordre dans ce quartier distant de moins de 3 *kilomètres* de la Maison Blanche. Les revendications du quartier devaient être soumises mercredi au maire de la ville. Les babitants demandent notamment davantnge de formation pour les polieiers et une présence plus importante des hispaniques au sein de la municipalité.- *(AFP)*

L'hyperthyroïdie est à l'origine des troubles cardiaques de M. George Bush

Les troubles du rythme cardiaque dont a souffert le président américain (*le Monde* des 7 et 8 mai) ont été attribués à une exagération de l'activité de la glande tbyroïde (hyperthyroïdie) qui peut être aisément traitée, a annoncé, mardi 7 mai, le médecin de M. George Bush, le docteur Bnrton Lee. Après avoir annoncé ce diagnostic, les médecins du président ont indiqué qu'ils n'avaient pas encore déterminé le traitement que devra suivre M. Bush pour remédier à cette byperthyroïdie (traitement médical pour réduire la sécrétion hormonale ou intervention chirurgicale).

Le président américain subira pendant au moins une semaine des examens de la glande thyroïde. L'imprégnation par l'organisme d'une surabondance d'hormones thyroïdiennes peut se traduire par différents symptômes, tremblement des extrémités, nervosité, troubles digestifs, intolérance à la ehaleur, dont les troubles du rythme cardiaqne, qui ont nécessité l'hospitalisation du président américain samedi et dimanche 4 et 5 mai.

□ **La police va demander que le neveu du sénateur Kennedy soit inculpé de viol.** – La police de Palm Beach (Floride) a indiqué, mardi 7 mai, qu'elle demandera, avant la fin de la semaine, au procureur de l'Etat de Floride que William Kennedy Smith, neveu du sénateur Edward Kennedy, soit inculpé de viol. Une jenne femme de vingt-neuf ans a accusé M. Kennedy de l'avoir violée le 30 mars dernier dans cette ville, après l'avoir rencontrée dans un bar. – *(AFP.)*

BOLIVIE

La militarisation de la lutte contre les narcotrafiquants s'intensifie

Conséquence de la militarisation de la lutte antidrogue récemment approuvée par le Congrès bolivien, trente-six nouveaux conseillers militaires américains ont débarqué à la fin d'avril à Santa-Cruz, dans l'est du pays, où ils entraîneront un bataillon d'infanterie légère au combat contre les trafiquants et au démantèlement des laboratoires de cocaïne. Douze instructeurs américains étaient déjà arrivés au début du mois à Cochabamba, à proximité de la vallée tropicale du Chaparé, où se cultive la coca. Ils avaient avec eux 180 tonnes de matériel, notamment des armes et des munitions. Très controversée, la décision du président Jaime Paz Zamora de recourir à l'armée et à des conseillers américains, n'e pas fini de susciter des remous.

COCHABAMBA

de notre envoyé spécial

C'est avec le concours d'experts américains que les forces spéciales boliviennes ont réussi à dégager la route d'accès à la vallée du Chaparé, qui était contrôlée par les narcotrafiquants. Les aides prodiguées aux cultures de remplacement ont permis l'éradication partielle des plantations de coca. Les paysans reçoivent 2 000 dollars par hectare arraché mais les champs de coca sont toujours visibles le long de la route. *S'ils se font un* peu plus discrets, les trafiquants, eux, se sont repliés avec leurs laboratoires à l'intérieur de la forêt tropicale.

Signe révélateur, le ballot de 100 livres de feuilles de coca est passé en moins d'un mois de 20 à 275 bolivianos, la monnaie nationale. A Shinaota, principale agglomération de la vallée, un policier allongé dans un hamac – l'un des six policiers de l'endroit – explique que cette flambée des prix suit l'évolution de l'offre et de la demande. *« L'introduction des cultures de substitution a fait baisser la production,* précise-t-il, *ce qui s'est répercuté sur les prix. Maintenant, avec des cours plus intéressants, il faut s'attendre à une relance de la production. De toute façon, il n'est pas interdit de cultiver de la coca, vous pouvez le vérifier vous-même au marché où se déroulent les transactions. Les cocaïneros, c'est autre chose, mais ce n'est pas notre boulot. C'est du ressort des forces spéciales ».*

La présence de la police marque tout de même un progrès dans cette bourgade de western tropical de 2 000 habitants, hâtivement érigée par des colons de l'Altiplano (hauts plateaux) attirés par le boom de la coca. « *Il y a encore deux ans,* raconte un chauffeur de poids lourd, *en l'absence des forces de l'ordre, les cocaïneros faisaient la loi. Il fallait leur rendre des comptes aux barrages qu'ils avaient établis sur la route.* » Malgré un début de reprise en main, Shinaota, comme toute la zone du Chaparé, n'en reste pas moins un endroit à part. Le dollar y est pratiquement la seule monnaie utilisée, à un cours plus bas qu'ailleurs. De minables échoppes regorgent de toutes sortes de produits de contrebande – alcools et gadgets de la société de consommation.

Une « narcopopulation » de 300 000 personnes

C'est cependant à Cochabamba, capitale du département, que les changements sont les plus visibles. Il y a une dizaine d'années, c'était une ville coloniale assoupie dans sa vallée, à 2 500 mètres d'altitude. Elle comptait à peine 150 000 habitants. Depuis, sa population a triplé. Elle draine une bonne partie des revenus du Chaparé et est devenue méconnaissable. Le centre colonial est en voie de démolition. Boutiques de luxe, nouveaux restaurants, discothèques, se sont multipliés pour satisfaire les besoins des nouveaux riches. Autre nouveauté : l'aérodrome Simon-Patino, du nom du roi de l'étain, qui était désaffecté depuis belle lurette, a repris du service.

C'est à Cochabamba que l'on mesure peut-être le mieux l'ampleur et les ravages de l'économie dite informelle. La « narcopopulation » y est estimée à 300 000 personnes (depuis les gros bonnets du trafic jusqu'aux cultivateurs de la coca). Elle produirait environ 600 tonnes de drogue par an, assurant des revenus de l'ordre de 4 milliards de dollars. Sur ce montant, 600 millions de dollars, soit l'équivalent des deux tiers des exportations, sont remis en circulation dans le pays.

L'excès de liquidités qui en est résulté ces dernières années à Cochabamba a fait naître plusieurs sociétés financières et immobilières, qui offrent des intérêts alléchants. Une opération montée en février par la DEA (l'agence américaine antidrogue) a révélé la fragilité de tels établissements. En perquisitionnant les hangars de l'aéroport, les agents ont découvert des résidus de cocaïne dans deux petits avions appartenant aux frères Arevalo, propriétaires de l'une de ces sociétés financières, la FINSA. Inculpés de trafic de drogue, les deux frères ont pris le large tandis que la fermeture de leur firme mettait en émoi les quelque 50 000 épargnants dont ils géraient les fonds.

Sur 700 000 habitants que compte la vallée de Cochabamba, on évalue à 200 000 le nombre de personnes dépendant des sociétés financières. Selon la presse locale, celles-ci auraient réussi à canaliser au moins 100 millions de dollars, soit environ 11 % des sommes déposées dans les banques privées du pays. L'effrondrement de la FINSA et les menaces qui pèsent sur d'autres établissements ont entraîné un sensible ralentissement de l'activité économique.

Le nouveau ministre de l'intérieur a cru pouvoir rassurer les épargnants en annonçant que les frères Arevalo avaient été arrêtés alors qu'ils s'apprêtaient à franchir la frontière brésilienne. Mais le surlendemain, les financiers réapparaissaient, comme si de rien n'était, à Cochabamba et promettaient de remettre de l'ordre dans leurs affaires. La Bolivie n'étant pas à un rebondissement près, la justice a ensuite levé les charges qui pesaient sur eux.

L'arrivée des conseillers militaires américains a provoqué une certaine effervescence. Le 9 avril, une grève générale de protestation organisée par les syndicats et soutenue par l'opposition a partiellement perturbé les activités du pays. Le gouvernement a beau répéter que l'intervention de l'armée vise les seuls laboratoires de cocaïne et n'est pas dirigée contre eux, les producteurs de feuilles de coca sont inquiets. Les dirigeants agricoles réclament le départ des instructeurs américains et incitent les producteurs à s'armer pour déjouer toute tentative de détruire leurs plantations.

JEAN-CLAUDE BUHRER

M. Charles Crettien nommé ambassadeur en Colombie

M. Charles Crettien a été nommé ambassadeur de France en Colombie, en remplacement de M. Paul Dijoud.

[Né le 3 juillet 1931, M. Charles Crettien est diplômé de l'Ecole nationale des langues orientales et du Centre d'études pratiques de l'arabe moderne. Il a été en poste notamment à Rabat, au Caire, à San-Francisco, à Alger et à Londres. Consul général à Chicago, puis chef du service de presse de l'ambassade de France à New-York (1982-1985), il a été ambassadeur à Abou-Dhabi (1985-1987) et à Mogadiscio (1988-1990). Depuis novembre 1990, M. Crettien était en mission à l'administration centrale.]

□ **Sept journalistes enlevés par la guérilla.** – Sept journalistes colombiens ont été enlevés, mardi 7 mai, par la guérilla de l'Armée de libération nationale (ELN) à Cartagena et à Monteria (à 1 000 et 850 kilomètres au nord de Bogota), a annoncé la police. La guérilla a, pour sa part, annoncé que les sept journalistes, appartenant à des médias audiovisuels, ont été emmenés dans la montagne, où elle compte leur fournir des informations sur les violations des droits de l'homme commises par l'armée colombienne. – *(AFP.)*

ASIE

Afghanistan : un entretien avec le président Najibullah

« Les discussions avec l'opposition nous rendent optimistes au sujet d'un règlement global » du conflit

Dans un entretien accordé au *Monde*, le président afghan s'est déclaré *« optimiste »* quant à un règlement pacifique du conflit qui déchire son pays depuis 1979. M. Najibullah n'e cependant fait eucune concession, notamment sur son départ du pouvoir, se montrant confiant sur la permanence du soutien soviétique au régime de Kaboul.

KABOUL

de notre envoyé spécial

« L'Afghanistan est en guerre depuis treize ans sans que ni les forces gouvernementales ni la résistance ne puissent obtenir une victoire complète. Chaque camp ne doit-il pas faire davantage de concessions politiques ?

– L'expérience montre que, pour obtenir la paix, la seule solution est de poursuivre la politique de réconciliation nationale mise en œuvre par le gouvernement qui bénéficie d'un support massif de la population. Le seul résultat de l'intervention directe du Pakistan dans ce conflit a été de créer des obstacles à la paix. Quand ces ingérences auront cessé, et lorsque les conctusions de l'accord de Genève entreront dans les faits, les conditions de la paix seront réunies, et le peuple afghan aura l'opportunité de déterminer son avenir.

– Des discussions ont eu lieu récemment à Genève entre des représentants de vos services secrets et des chefs de la résistance. Quels en sont les résultats concrets ?

– Les solutions d'un règlement sont entre les mains des seuls Afghans. La priorité est d'entamer des négociations entre les représentants de toutes les parties au conflit. Les discussions entre le gouvernement et l'opposition, qui se déroulent d'ailleurs depuis longtemps, ont en des résultats considérables, qui nous rendent optimistes au sujet d'un règlement global.

» Nous avons par ailleurs toujours été en faveur d'un engagement pour éviter les tirs contre des zones civiles. Notre position est simple : s'ils (l'opposition) s'abstiennent de le faire, nous nous abstenons. Malheureusement, nous n'avons encore noté aucune volonté de leur part d'agir ainsi.

– Les Américains, les Pakistanais et la résistance posent depuis longtemps une seule condition pour engager un processus de paix : votre départ du pouvoir. Vous avez toujours refusé. Vous persistez ?

– Comme l'exigent les principes démocratiques, le peuple afghan a le droit de choisir lui-même son futur gouvernement. Dans ces conditions, toutes sortes de pré-conditions relatives à tel ou tel individu sont, selon moi, inacceptables.

– Avec la prise de la ville de Khost par les moudjahidins, votre gouvernement a essuyé un échec important. Comment l'expliquez-vous ?

– Khost est le résultat de l'agression ouverte du Pakistan sur notre territoire, mais cela n'a en aucune façon altéré notre volonté de mettre fin aux hostilités. Au contraire, cette intervention étrangère a eu pour résultat de renforcer l'unité nationale. Nous en avons des preuves, les confessions mêmes des autorités d'Islamabad, et de sénateurs pakistanais venus illégalement à Khost. Plus récemment, nous avons arrêté des Pakistanais, à Tangi-Warghan, à seulement 50 kilomètres de Kaboul, ainsi que dans la province du Nangarhar.

– S'agissant des négociations avec la résistance, faites-vous une différence entre « modérés » et « fondamentalistes » ?

– Le dialogue que nous voulons avec tous les Afghans signifie que nous ne faisons pas d'exceptions. Mais l'opposition a des attitudes très diverses. Heureusement, le nombre des partisans d'un règlement politique s'accroît jour après jour, tout simplement parce que les gens en ont assez de la guerre. Il est vrai que certaines forces, qui s'opposent à la volonté du peuple afghan, persistent à n'envisager que la guerre : leur slogan est « La guerre jusqu'au dernier Afghan ». Mais les fondamentalistes sont en train de s'isoler eux-mêmes.

"Il y a aussi des prisonniers en France"

– Vous parlez depuis longtemps de réconciliation nationale. Mais le nombre de prisonniers politiques reste très important. Où est cette réconciliation nationale ?

– Cette politique a des dimensions très étendues et très complexes, tant sur le plan intérieur que dans le domaine des relations internationales. Sur le plan militaire, elle est basée sur une doctrine non offensive. C'est pourquoi la nouvelle Constitution accorde de nouveaux droits et libertés.

» Après la proclamation de cette politique, plus de 22 000 prisonniers politiques ont été relâchés. De toute façon, dans tous les pays il y a des gens en prison, et vous ne pouvez pas juger toute une politique par le seul fait qu'il y a quelques personnes emprisonnées ! Vous n'avez personne dans vos prisons, en France ? De plus, ce concept de réconciliation n'existe pas seulement en Afghanistan, mais aussi au Cambodge, au Proche-Orient, au Liban, en Namibie, et aussi entre l'Union soviétique et les Etats-Unis.

– Récemment une importante délégation soviétique est venue à Kaboul. Avez-vous reçu toutes les assurances que vous espériez ?

– La coopération entre l'Afghanistan et l'URSS est basée sur certains accords conclus entre les deux gouvernements, sur la base du respect mutuel de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de chaque pays. Il n'y a pas de raisons de penser que cette coopération puisse être remise en cause. Nous avons étudié les possibilités de consolider et d'accroître cette coopération dans le futur. Pas seulement pour une année, mais pour beaucoup plus longtemps.

– Vous semblez très confiant...

– Oui, je suis très confiant, je suis sûr de moi.

– Les pays européens, notamment la France, peuvent-ils favoriser un règlement politique du conflit ?

– Vous connaissez l'étendue et l'ancienneté des relations entre la France et l'Afghanistan. Cette coopération a été interrompne pendant quelque temps. Mais, à la suite du départ des troupes soviétiques et aussi de la politique de réconciliation nationale, la France a été le premier pays occidental à rouvrir son ambassade, et nous avons salué ce geste. Nous réalisons la place prestigieuse que la France occupe sur le plan international, et, pour cette raison, elle peut jouer un rôle de médiateur entre les différentes forces en présence en Afghanistan.

» En ce qui concerne ma sympathie personnelle envers la France, durant l'époque d'Amin (1978-79), j'ai vécu en exil pendant environ neuf mois à Paris. D'autre part, ma fille a été malade et nous l'avons emmenée en France, où elle a été opérée avec succès. Maintenant, elle a treize ans, et nous l'appelons la *« fille française »* !. Je saisis donc cette occasion pour adresser ma sincère gratitude à la France. »

Propos recueillis par
LAURENT ZECCHINI

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

Des enfants continuent d'être employés sur des plantations appartenant à l'Etat

Le trafie d'enfants heïtiena et leur exploitation dana des plantations de canne à suere appertenant à l'Etat continuent d'être une réalité en République dominicaine malgré les engagements pris par le président de la République et la ratification, en janvier dernier, de la Convention internationale des droits de l'enfant.

Le Lawyers Committee for Human Rights, une organisation basée à New-York et regroupant des avocats militant pour le respect des droits de l'bomme, n recueilli la preuve d'un trafic d'enfant lors d'une enquête menée de décembre 1990 à la fin du mois de février, en Haïti et en Républiqne dominicaine.

Les représentants de l'organisation se sont entretenus avec une centaine d'enfants travaillant toujours dans les plantations ou ayant réussi à regagner Haïti. Ils ont même rencontré des trafiquants, appelés « buscons », qui n'ont pas bésité à raconter la fnçon dont ils procédent, ce qui montre à quet point leur commerce se fait ouvertement.

Véritable esclavage

Le scénario est toujours le même. Des enfants, âgés en général de buit à seize ans, se font aborder dans la rue par un « buscon » qui leur raconte qu'en République dominicaine il y a du travail facile à faire et bien payé : en un rien de temps, lenr explique-t-il, ils pourraient revenir à Haïti, avec un petit pécule en poche.

Après leur avoir soutiré 8 dollars, les passenrs amènent les enfants de l'autre côté de la frontière où ils restent cachés pendant quelques jours avant d'être conduits dans les plantations de canne à sucre. Commence alors un véritable esclavage. Six à buit gamins sont entassés dans un baraquement souvent dépourvu d'eau et d'électricité. Le seul repas prévu comprend essentiellement du riz et de la canne à sucre. Les conditions de travail sont très dures : douze beures par jour, souvent sept jours sur sept, ces enfants coupent des cannes à ras du sol, sans gants, sans bottes et sans lunettes. Les blessures, aux yeux surtout, sont fréquentes. La paye s'élève à 48 pesos pour la semaine, soit environ 3 dollars 50 au taux officiel. En fait, les enfants, qui ne disposent pas d'argent sur eux, demandent des avances au magasin de la plantation pour pouvoir acbeter des biens de consommation courants. Une fois les dettes remboursées ainsi que l'intérêt de l'emprunt, leur paye, à peine toucbée, est dépensée. Certains essaient de s'enfuir mais des gardes effectuent des rondes pour les en empêcher. Ces derniers mois, des militants d'associations pour les droits de l'bomme sont parvenus à aider plusieurs dizaines d'enfants à regagner Haïti tout aussi clandestinement qu'ils étaient venus. Le Lawyers Committee dénonce également dans son rapport l'exploitation des enfants haïtiens nés en République dominicaine. Ceux-ci ne peuvent pas prétendre à la nationalité dominicaine et ne bénéficient pas des services sociaux.

Le 15 octobre 1990, le gouvernement dominicain a publié un déeret interdisant l'embauche nvant quatorze ans et réglementant le travail entre quatorze et seize ans. En janvier, le pays a ratifié la convention internationale des droits de l'enfant. En fait, ces textes attendent toujours leur application. Le Lawyers Committee, qui a présenté son rapport à la commission des droits de l'bomme des Nations unies, demande qu'enfin la République dominicaine passe des intentions aux actes et ne pratique plus le double langage.

CHRISTIANE CHOMBEAU

Embellie en Ouganda

La stabilité politique et le consensus national dont bénéficie le président Museveni favorisent le redressement économique

KAMPALA

de notre envoyé spécial

Les jardins illuminés de l'Hôtel Sheraton passent, aujourd'hui, pour l'un des rendez-vous les plus prisés de la capitale. On y vient dîner au son d'un petit orchestre devant une fontaine futuriste, ou bord d'une pelouse à l'anglaise. A l'entrée de l'établissement, une plaque rappelle que l'établissement, fermé pendaot les années de troubles, a rouvert en 1988 après avoir été *« réhobilité et rénové »*.

Les heures sombres de la guerre civile s'estompent peu à peu dans Kampala, qui, il y a encore deux ans, ressemblait à une ville morte dès la fin de l'après-midi avec ses babitants barricadés ehez eux. Aujourd'hui, la nuit n'appartient plus aux voleurs. Au pied de Tank Hill, l'une des sept collines de la capitale, le quartier de Kabalagala rassemble, tous les soirs, la jeunesse noctambule aux terrasses de ses bars.

« Les gens réapprennent à sortir de chez eux en soirée. On se sent plus en sécurité, reconnaît un cbauffeur de taxi. *La preuve, c'est que les affaires reprennent et que la ville refait peau neuve. »* Quelques rues secoodaires défoncées subsistent encore, témoins du temps où les services de la voirie municipale n'existaient plus.

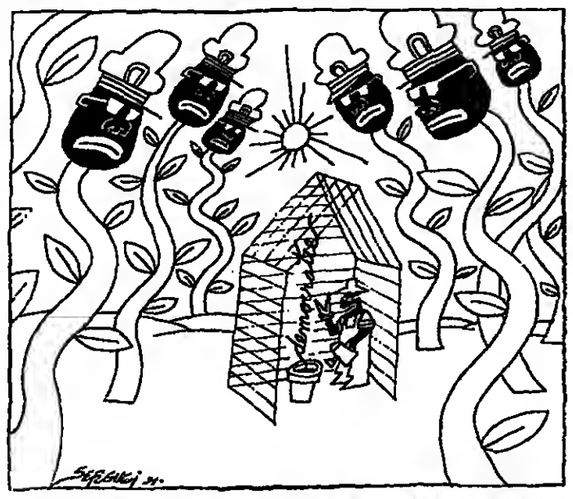
La phase de réhabilitation de la capitale comme celle du pays s'achève, et il faut maiotenant envisager l'avenir en termes de développement. Il y a comme un parfum d'optimisme au travers des conversations. A côté de la misère encore étalée sur les trottoirs, l'activité bourdonnante du marché de Nakasero et les minibus, flambant neufs, qui sillonnent la ville évoquent les signes d'une reprise économique ou, du moins, d'un retour à la normale.

Une reprise qui, de l'avis général, est essentiellement due à la stabilité politique actuelle. M. Yoweri Museveni, qui a accédé au pouvoir en janvier 1986 au terme de cinq ans de guérilla, s'est révélé habile gouvernant. Il a su éviter les pièges du tribalisme et du clientélisme en imposant au seio du gouvernement une sorte d'union nationale.

L'actuel premier ministre, M. Georges Adyebo, est d'origine *iangi, une tribu minoritaire du Nord* qui a longtemps accaparé le pouvoir au détriment des Ougandais du Sud. M. Paul Ssemogerere, ministre des affaires étrangères, est, *lui, un* membre influent du Parti démocratique, qui, comme toutes les formations d'opposition, a vu ses activités mises en sommeil.

De coocert avec sa politique de réconciliation nationale, qui a permis le retour de la quasi-totalité des réfugiés, le gouvernement de M. Museveni a mis en place un système de comités de résistance, élus par la population, de l'écbelon du village à celui du district, avec, au sommet, un Conseil natiooal de résistance (CNR), sorte de parlement de 280 membres.

« On peut parler d'une réelle représentotivité des élus, explique uo diplomate, *en ce sens que ceux-ci sont, en général, exposés aux critiques de leurs électeurs et de la presse nationale »*, qui compte quelque vingt-buit titres. Au menu du Parlement : l'adoptioo d'uo *« code de conduite des dirigeants »*. Projet à l'étude depuis déjà quatre ans.



Invoquant la nécessité d'attendre les conclusions de la commission chargée de réviser la Constituion, le président a décidé, l'an dernier, de prolonger le mandat du CNR jusqu'en 1995, ce qui a fait, bien sûr, grincer les dents de l'opposition. *« Nous sommes dans une période intérimaire qui débouchera peut-être sur un retour au multipartisme »*, explique un officiel, tout en soulignant que *« le système actuel, dons lequel les citoyens se sentent bien représentés et libres de s'exprimer, n'est sons doute pas plus mauvais, et certainement plus stable, qu'un folsonnement de partis »*.

« Criminels endurcis »

Grâce à la vigilance de la presse, la population suit de près, avec la bénédiction des plus hautes autorités, toutes les affaires de corruption, régulièrement à la « uoe » des journaux. Personne n'est épargné, pas même les officiers à l'image du major Jobo Kazoora, l'uo des militaires les plus en vue du régime, arrêté le 13 mars, pour détournement de foods.

« Moyen commode, irooise un opposant, *de se débarrasser de collaborateurs encombrants. »* Mais sa réputation d'intégrité est une des causes de la popularité de M. Museveoi, l'autre étant soo image de rebelle qui, parvenu au pouvoir, a su restaurer la paix civile.

La rébellion, disséminée au sein de plusieurs mouvements, fait eocore parler d'elle dans le oord et l'est du pays. Et ce soot les villageois qui eo paieot le prix le plus lourd, victimes des exactions des rebelles et des soldats gouvernementaux. Mais le succès de la campagne d'amnistie, lancée en juillet 1987, o sérieusement marginalisé les guérilleros.

« L'ouverture politique en vigueur les a privés d'orguments politiques, explique Mme Betty Bigombe, ministre d'Etat chargé de la pacification du Nord. *Ce sont, pour la plupart, des criminels endurcis qui s'en prennent aussi bien aux soldats qu'aux civils, mais il ne faut épargner aucun moyen pour les amener à se rendre. »* Mme Bigombe a récemmeot réuni tous les chefs de tribus du Nord-Est pour leur demander d'user de leur autorité afin de *« ramener les rebelles à la raison »*.

Le chef de l'Armée populaire ougandaise, M. Francis Eregu, dit *« Hitler »*, a récemment réuni une conférence de presse dans le *maquis*, exigeaot que ses combattants et lui-même soieot reconnus comme tels et oon pas traités en vulgaires bandits. Requête à laquelle le gouvernement n'a pas opposé de *« non »* catégorique.

Mais eiaq ans après le renversement du régime de M. Milton Obote, marqué par une guerre civile plus meurtrière eocore que le *« règne »* du maréchal Idi Amin Dada, les Ougandais évitent de circuler la nuit dans les campagnes. Il reste eocore des milliers d'armes éparpillées dans le pays.

Aussi, les autorités envisagent de dédommager, par un prêt, toute personne qui accepterait de rendre son arme.

La goérilla n'a pas empêché les bailleurs de fonds étrangers de miser sur le redressemeot écooomique du pays, impressioonés qu'ils sont par une stabilité politique, un consensus oational et un certaio respect des droits de l'homme, incoonus sous les précédents régimes.

Des bailleurs de fonds bien disposés

L'heure est à la libéralisatioo depuis le lancement, en mai 1987, d'un programme de rébabilitation économique, approuvé par le Fonds monétaire international (FMI), avec ses inévitables effets pervers dans les secteurs de l'éducation et de la santé.

Le gouvernemeot semble aussi décidé à régler la question des biens des Asiatiques expulsés en 1972. Ces derniers sont iovités à reveoir avec l'assurance de recouvrer leurs dmits sur leurs commerces et leurs propriétés, ceux qui s'y refusent étant dédommagés.

La libéralisation du marché parallèle des devises en septembre 1990 et la mise en place d'un oouveau code des investissements sont autant de mesures destinées à relancer l'activité commerciale. La stabilité du régime, qui n'est pourtant pas à l'abri d'un mauvais coup, laisse entrevoir le redressement de l'économie. Priorité est donnée à la réhabilitation des infrastructures, au soutien à la balance des paiements et au développemeot de l'agriculture qui fait vivre la quasi-totalité de la population.

L'Ougaoda, pays enclavé, qui attend beaucoup du marché de la zone préférentielle d'écbanges (ZEP), renforce ses relations avec la Tanzanie. Depuis le déclenchement d'uoe guérilla au Rwaoda, le 1er octobre 1990, à partir du territoire ougandais, Kampala se trouve en butte à l'bostilité du Rwanda mais aussi du Kenya pour lequel le délabrement écooomique de son voisin a été, longtemps, une bonne occasioo d'exporter ses produits manufacturés.

Le conflit rwandais a terni l'image de M. Museveni sur la scène internationale au momeot où, circonstance aggravante, il assurait la présidence de l'Organisation de l'unité africaine (OUA). Mais, curieusement, il n'a pas cberché à clamer soo inooceoce, se cooteotant de réaffirmer que l'on devait trouver uoe solution au problème des réfugiés rwaodais, doot beaucoup ont combattu avec lui dans le maquis. Leur retour ao pays ferait taire une partie de l'opposition ougandaise qui flatte les sentiments xénophobes de la population. Le présideot est, avant tout, un pragmatique...

JEAN HÉLÈNE

Les tensions s'exacerbent en Afrique du Sud

Suite de la première page

La secoode échéance est la datebutoir du 9 mai, fixée par le Congrès national africaio (ANC) au gouvernement pour répondre favorablement à sept demandes, formulées dans un ultimatum. Le président De Klerk, tout en faisant preuve de souplesse, a affirmé qu'il n'accéderait pas à toutes les requêtes de l'ANC. Pas question, notamment, de démettre de leurs fonctions les ministres de la défense et de la loi et de l'ordre, MM. Magnus Malan et Adriaan Vlok, dont l'ANC réclamait les têtes.

M. Mandela aurait eependant admis, au lendemain d'une réunioo du comité national exécutif de son organisation, qu'il se contenterait de réponses positives à trois exigences-clé, susceptibles de mettre fin au déferlemeot de violence qui ensanglante le pays depuis l'été dernier : interdiction du port d'armes, traditionnelles ou modernes, lors des réunions publiques; transformation des *hostels*, les résidences pour travailleurs migrants célibataires, en appartements et habitations familiales ; assurance que les forces de sécurité agiraient désormais avec impartialité.

Mais, en dépit de ses menaces, l'ANC n'a pas rompu avec le gouvernement. Le délai accordé entre l'annonce de l'ultimatum et son expiration a donoé l'occasion à M. Frederik De Klerk de reformuler certaines des propositions qu'il avait faites lors de l'ouverture de la session parlementaire, le 1er février. Le chef de l'Etat n'a pas exclu l'hypothèse d'inclure dans son gouvernement *« des Sud-Africains compétents, quelle que soit la couleur de leur peau »*, à coodition qu'*« un consensus se dégage d'une conférence multipartite »* et que *« les principes régissant le fonctionnement du gouvernement sous l'actuelle Constitution n'en soient pas affectés »* (*le Mande* du 4 mai).

Le cabinet de *« transition »* ainsi formé relèverait plus d'uo profond remaniement ministériel que de la oomination d'uo *« gouvernement intérimaire »* issu de *« l'élection d'une Assemblée constituante »*, comme le réclament l'ANC et ses alliés, le Coogrès pan-africaniste (PAC), le Parti communiste (SACP) et la puissaote coofédératioo syndicale Cosatu.

Critiques des jeunes générations

M. De Klerk a promis qu'il allait faire un sort aux lois sur la sécurité intérieure. Depuis longtemps, l'ANC demandait leur abrogation. Elles seront réaménagées. Les détentions sans procès, qui pouvaient durer indéfiniment, seront limitées à des périodes ne pouvant pas excéder quatorze jours, à moins qu'un juge de la Cour suprême n'intervienne pour les prolonger.

Soucieux de garder l'initiative politique, le président De Klerk avait également lancé l'idée d'une conférence multipartite sur la violence – qu'il avait aussitôt convoquée pour les 24 et 25 mai. L'ANC avait immédiatement décliné l'invitation, préférant privilégier une initiative identique et plus indépendante du Conseil sud-africaio des Eglises (SACC).

Indéniablement, l'ANC, préoccupé par les affrontements dans les ghettos noirs, a durci le ton. L'émergence d'une collusion entre les militants du parti Inkatha, à dominante zouloue, et certains élémeots des services de sécurité et des membres d'organisations d'extrême droite a fini par convaincre les dirigeants de l'ANC, en butte aux critiques des jeunes générations, de prôoer la fermeté. Epaulé par ses alliés, l'ANC brandit à nouveau la menace d'actions de masse. Le Cosatu envisage d'appeler à la grève générale.

Mais, plus que tout, c'est le sentiment d'avoir été trop crédules qui domine aujourd'hui parmi les dirigeants de l'ANC, colombes et faucons confondus. M. Nelson Mandela s'est senti personnellement trahi par le président De Klerk, dont il a pourtant vanté, des mois durant, l'*« intégrité »*. Le vieux dirigeant nationaliste s'est raidi. Ceux qui le connaissent bien estiment que la « lettre ouverte » adressée au président de la République et au gouvernement, le 5 avril dernier, porte sa griffe.

Cette initiative aura peut-être une incidence heureuse sur le cours des événements. D'abord parce qu'elle a resserré les rangs des *comrades* autour de la biérarchie de l'ANC. Ensuite, parce que la menace d'une rupture des négociations aura poussé M. De Klerk à continuer d'avancer dans la voie des réformes ; sans cette épée de Damoclès, il o'aurait pas quasiment désavoué soo ministre Adriaan Vlok, cootraint à prendre des mesures pour saisir les armes des travailleurs zoulous, solidement implantés dans les *hostels* de la région de Johannesburg.

Mais l'ultimatum du 9 mai marque, surtout, la fio du premier acte du processus de négociatioas. La lune de miel est termioée entre M. Mandela et M. De Klerk. L'avenir de l'un dépend toujours de l'avenir de l'autre. Mais trop de différends ont surgi. Et le premier o'a pas apprécié d'être dupé comme il l'a été, depuis sa sortie de prison, le 11 février 1990.

D'ici à la fin du mois de juin, le gouvernement De Klerk aura légalement abrogé l'apartheid. L'ANC, de son côté, tiendra, du 3 au 6 juillet, à Durban, dans le Natal, sa première conférence nationale sur le territoire sud-africain depuis 1959, achevant sa mutation de mouvement de libération eo parti politique muni de nouveaux statuts. C'est un Congrès oational africain new look, plos homogène, et dirigé par un Nelson Mandela élu, qui prendra place à la table des négociations. Des discussions non plus avec le seul gouvernement, mais aux côtés d'autres partis et organisations politiques qui auront accepté de participer à la conférence multipartite, proposée par le président De Klerk pour août, et qui devrait constituer le prélude aux discussioos sur la future constitution d'une *« nouvelle Afrique du Sud, démocratique et non raciale »*.

FRÉDÉRIC FRITSCHER

SOUDAN

La junte tente de rompre son isolement

Affaiblie sur le plan international, à cause de son alignement sur l'Irak durant la crise du Golfe et de son refus de reconnaître l'existence de la famine au Soudan, le junte de Khartoum vient de prendre, coup sur coup, deux importantes initiatives en vue de briser son isolement.

Le gouvernement soudanais a d'abord fait connaître discrètement qu'il était désormais prêt à accepter uo éventuel plan d'aide de l'ONU contre la famine, préparant ainsi la *normalisation* de ses relations avec les pays donateurs. Il a ensuite, au début de mai, annoncé la libératioo de tous les détenus politiques et a offert uoe amoistie valable pendant un mois à tous les opposants au régime, y compris *« tous ceux qui ont porté les armes »*. Assignés à résidence depuis leur sortie de prison, il y a environ un an, l'ancien premier ministre, M. Sadek El Mahdi, et le chef du Parti communiste, M. Ibrahim Nogoud, les deux prioeipaux «otages» de marque que détenait la junte, ont d'ores et déjà été libérés, et tout semble indiquer que les quelque 300 prisonniers politiques incarcérés dans les différeotes prisons du Soudan ont été également rendus à la liberté ou sont sur le poiot de l'être.

L'un des principaux objectifs que cherche à atteindre la junte par cette mesure est apparemment de diviser le Rassemblement national démocratique, qui regroupe les principaux partis politiques en exil, doot l'Oumma de M. El Mahdi, le Parti unioniste démocratique de M. Mohamed El Mirghani, le Parti communiste, l'APLS (opposition armée du sud) du colonel Garang, les syndicats ouvriers et professionnels, ainsi que les représentants *« légitimes »* de l'armée, c'est-à-dire les officiers limogés par la junte le 30 juin 1989.

Le principe du fédéralisme

Khartoum a-t-il en partie réussi à ébranler la cohésion de ce Rassemblement dont la charte prévoit le renversement de la junte? La question mérite d'être posée après les propos pour le moins ambigus teous par M. Sadek El Mahdi quelques jours à peine après la levée de son assignation à résidence. Il a affirmé en effet que *« si le gouvernement s'orientoit vers une solution des problèmes importants du Soudan sur une base nationale et pacifique »*, il apporterait sa contribution à cette entreprise *« par tous les moyens possibles »*. On est ainsi loin de l'hostilité irréductible du Rassemblement, doot M. Sadek El Mahdi fait partie. L'ancien premier ministre a également semblé approuver le principe du fédéralisme tel qu'odopté récemment par Khartoum et jugé nettement *« insuffisant »* par l'opposition, ainsi que la récente décision du gouvernement d'abandonner définitivement l'ancien modèle parlementaire en faveur du système des Congrès popolaires, calqué sur le modèle de la Libye – actuellement seul pays arabe à soutenir le régime de Khartoum. Enfin, interrogé sur l'instauratioo en mars dernier de la charia islamique, y compris dans le code pénal, M. Sadek El Mahdi o évité de condamoer une mesure qui est à l'origine de la guerre civile au Soudan.

Sollicité à diverses reprises au cours de sa détentioo par son beau-frère, M. Hassan El Tourabi, le chef du Front national islamique, qui contrôle en fait la junte de Khartoum, M. Sadek El Mahdi avait jusqu'à présent refusé catégoriquement d'apporter sa caution aux tentatives du régime militaire de trouver une formule de *« réconciliation nationale »*, permettant l'instauration d'un régime civil qui prendrait la forme d'une république islamique.

L'ancien premier ministre, dont les prises de position ambiguës à l'égard de la charia et du Front national islamique, au moment où il était au pouvoir à Khartoum, ont préparé le lit de la dictature de la junte, est-il en train de succomber à ses vieux démons? Fera-t-il le jeu de M. El Tourabi, l'idéologue de la junte, qui souhaite apparemmeot donner une image de légitimité au gouvernement de Khartoum en élargissant la base de son pouvoir? Une petite phrase que M. Sadek El Mahdi a prononcée vendredi 3 mai devant ses fidèles de la secte des Ansars, où il affirmait que sa mission était désormais *« de renforcer l'unité nationale »* au Soudan, ne semble pas exclure cette éventualité.

JEAN GUEYRAS

(Publicité)

AVIS AUX RESSORTISSANTS DU MAROC, DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

A partir du **15 mai 1991**, pour les ressortissants du **Maroc** et de l'**Algérie**, et du **17 mai 1991**, pour ceux de la **Tunisie**, sera modifié le système d'entrée en Espagne.

Le consulat général d'Espagne à Paris informe que les citoyens de ces pays titulaires d'une carte de séjour française ou d'un autre pays membre de la CEE, n'auront pas besoin de visa consulaire pour des séjours en Espagne ne dépassant pas trente jours.

Amnesty International appelle les gouvernements africains à abolir la peine de mort

Amnesty International a lancé, mercredi 8 mai, un nouvel appel aux gouvernements africains afin qu'ils se joignent *« aux pays, de plus en plus nombreux dans le monde, qui ont aboli la peine de mort dans leur législation ou simplement mis un terme aux exécutions »*. Actuellement, seuls quatre pays africains – Cap-Vert, Namibie, Sao-Tomé-et-Principe, Mozambique – oot supprimé toute référence à la peine capitale dans leur Constitution.

Malgré certains *« progrès encourageants »* (en Afrique du Sud et en Zambie), l'organisation humanitaire cite le cas du Nigéria, où *« plus de cent vingt personnes ont été exécutées l'an dernier »*, mais aussi ceux du Soudan, de la Tanzanie, de la Tunisie et de Maurice où *« les exécutions ont repris »*. Selon Amnesty, *« au Soudan et en Guinée-Equatoriale, des prisonniers d'opinion ont été condamnés à la peine capitale sur la base d'identifications erronées ou de faux aveux »*.

Quant au Rwanda, l'organisation souligne qu'*« à de rares exceptions »*, les centaines de personnes qui ont été condamnées à mort ces dernières années *« n'étaient pas assistées d'un avocat »*.

EN BREF

□ **ALGERIE : les islamistes donnés favoris oox élections législatives.** – Avec 33,4 % des suffrages exprimés, le Front islamique du salut (FIS) arriverait en tête au premier tour des électioos législatives du 27 juio, selon un sondage réalisé par le Centre oatioooal d'études appliquées et de prospective (CENEAP) et que l'hebdomodaire *Algérie-Actualités* devrait publier jeudi 9 mai. Selon ces estimations, le mouvement islamiste n'atteindrait cependaot pas la majorité absolue des 542 sièges de la prochaioe Assemblée et obtiendrait entre 187 et 228 sièges. – *(AFP.)*

□ **ANGOLA : M. Jonas Savimbi demande le départ des conseillers de l'ex-RDA.** – Le chef de l'Union natiooale pour l'indépendance totale de l'Angola (UNITA), M. Jonas Savimbi, a demaodé, mardi 7 mai à Bonn, que *« tous les conseillers militaires ou policiers de l'ex-RDA »* quitteot l'Angola. Selon M. Savimbi, *« de nombreux officiers de la Stasi »* (ex-sécurité d'Etat de l'ancienne RDA) se trouvent parmi ces *« conseillers »*, doot il estime le nombre total à cinq cents, voire à mille. Par ailleurs, à Luanda, le président Dos Santos a promulgué, lundi, la loi instaurant le multipartisme. – *(AFP.)*

هكذا من الاصل

LES 10 ANS DU 10 MAI

Après avoir dressé un bilan de la politique économique menée pendant dix ans et tracé le portrait de Mme Elisabeth Guigou (*le Monde* du 8 mai), nous continuons notre série sur le dixième anniversaire de l'élection de M. Mitterrand en décrivant sa politique étrangère et en présentant l'un de ses plus proches collaborateurs, M. Hubert Védrine, aujourd'hui porte-parole de la présidence de la République.

Les empreintes de la France

Suite de la première page

Il n'est de raison de douter ni, dans un cas, de sa sincérité ni, dans l'autre, de sa cohérence, même si à ces deux motivations s'en ajoutaient deux autres sans doute aussi cruciales : une analyse qui concluait à la nécessité de casser l'armée de Saddam Hussein vu les menaces qu'elle faisait désormais peser sur les plans régional et international, et cette fameuse volonté de faire entendre *« la voix de la France »*, de rester dans le jeu international.

Devant l'intense activité diplomatique déployée pendant les six mois qui précédèrent la guerre, chacun reconnut que le président français regagnait le terrain perdu sur la scène internationale au cours de la période précédente où les métamorphoses de l'Est européen, en particulier de l'Allemagne, avaient paru le prendre de court. On peut certes rester perplexe sur le rôle que jouera la France dans l'hypothétique solution des conflits du Moyen-Orient ; mais à ne pas s'engager, elle se condamnait à n'en plus jouer aucun. Quant à son statut parmi les «grands», il en sort incontestablement renforcé. Est restaurée notamment une certaine prépondérance politique par rapport à sa voisine allemande.

Ne serait-ce que par la manière dont elle contribua à placer la crise du Golfe sur le terrain de l'ONU et du droit international, la «voix de la France» ne fut jamais, dans le conflit avec l'Irak, l'écho passif des consignes de Washington. M. Mitterrand la voulait singulière. Il le voulut jusqu'à l'excès : les émissaires faisant vainement antichambre devant le bureau de Saddam Hussein, l'inutile gesticulation à l'ONU à la veille de l'ultimatum du 15 janvier n'eurent pour effet que d'attirer sur lui, de la part de certains alliés, le soupçon de duplicité. Sa fiabilité n'était pas en cause mais, voulant apparaître comme celui qui avait fait le plus pour éviter la guerre, il eut le don de semer le doute chez certains et d'en exaspérer d'autres.

De la même manière, bien qu'ayant très tôt tranché dans le débat qui divisait son entourage, le chef de l'Etat maintint très longtemps M. Chevènement au ministère de la défense et le laissa négocier avec les Américains des arrangements qui, en fait, limitaient l'engagement militaire de la France. Réflexe de politicien visant non à ménager la chèvre et le chou, mais à tirer pour lui-même le meilleur profit de toute situation conflictuelle. De fait, le bénéfice pour M. Mitterrand en termes de popularité et de crédit international fut sans commune mesure avec l'importance quantitative des forces engagées.

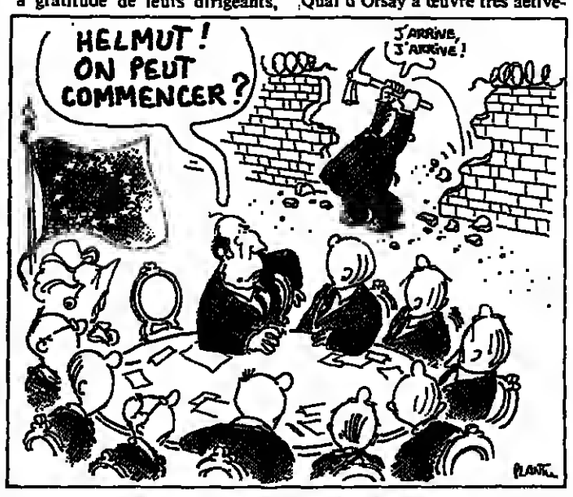
Vint ensuite l'après-guerre, ou plus exactement ce terrible legs de la guerre aux chiites et aux Kurdes irakiens. La France, autant que ses alliés américains et britanniques, aura laissé survenir le drame. Mais, contrairement à eux, elle avait Bernard Kouchner, son efficacité, sa généreuse idée du *« devoir d'assistance humanitaire »*. Elle fut la première sur le terrain à voler au secours des Kurdes. Elle secoua à l'ONU le tabou de la non-ingérence et se flatta d'être ainsi à l'origine d'une possible révolution dans le droit international. Fort bien. Mais il y a malgré tout dans cette façon d'effacer la faute en prêchant la vertu, dans cette promptitude à vouloir ramasser la mise en toutes circonstances, quelque chose qui engendre le malaise.

Diplomatie de gala ?

La tendance française à prétendre avoir tout inventé, à donner des leçons, à réclamer aussi tous les sièges des institutions internationales et toutes les présidences de commission, l'autoglorification et la morgue cocardière vaudront sans doute aux années Mitterrand bien des critiques que, sur le fond, elles ne méritent pas. Jacques Attali en a fait l'expérience récemment, lors de l'inauguration de la BERD, en se faisant littéralement étriper par la presse anglo-saxonne. L'ancien conseiller du président n'est d'ailleurs pas le dernier à prétendre que c'est de Paris que sont venues les deux seules initiatives novatrices face aux révolutions de l'Est, la première étant la BERD et la seconde, l'expression de *« confédération européenne »* que lança un jour M. Mitterrand, sans trop savoir alors ce qu'il y mettrait sinon que les Russes en seraient et pas les Américains.

Intuition du verbe : prenant place dans le vide, dans l'absence de projet pour le centre de l'Europe que les nouvelles démocraties vivaient très mal, l'expression fit lorès et valut au président français la gratitude de leurs dirigeants, même s'ils commencent à comprendre aujourd'hui qu'elle ne recouvre aucune solution miracle.

Mme Thatcher, implacable détracteur de cette politique par le verbe qu'elle jugeait, parfois à tort, déclamatoire, n'était pas disposée à admettre que la France était le berceau de tout, ni à s'émerveiller des pompes républicaines. Elle rappela un jour que Paris n'avait pas le monopole de la défense des droits de l'homme et qu'historiquement son pays disposait même en la matière du bénéfice de l'antériorité.



Dessin paru le 9 décembre 1989

C'était à la veille d'une de ces gigantesques réceptions dont la France, ces dernières années, ne fut pas avare : celle du Bicentenaire de la Révolution, que Jacques Attali avait eu l'idée de coupler avec le sommet des sept pays les plus industrialisés et à laquelle il avait convié les dirigeants des pays les plus démunis du monde. Idée dont, après s'être abondamment gaussé, tout le monde convint qu'elle était bonne. De la conférence sur les armes chimiques, en janvier 1988, au sommet de la CSCE, en novembre 1989, en passant par les deux sommets des Sept, la France aura beaucoup reçu. Diplomatie de gala ? Sans doute, mais pas seulement, car le Quai d'Orsay a œuvré très activement dans l'ombre tant au désarmement chimique qu'à la défense des droits de l'homme et au désarmement conventionnel au sein de la CSCE.

Du socialisme au droit

Que de chemin parcouru, en outre, depuis le sommet de 1982 à Versailles où la République de M. Mitterrand, assistée de laquais en livrée, déployait les fastes du Grand Siècle pour montrer, disait Jacques Attali, que *« les socialistes savent recevoir »*, mais où elle ne réussit qu'à donner d'elle-même une image de monarchie présidentielle qui allait lui coller à la peau pendant des années !

On crut, au début du premier septennat, pouvoir introduire le socialisme en politique extérieure. C'était des discours tiers-mondistes, comme celui de Mexico, c'était le choix d'hommes comme Claude Cheysson ou Jean-Pierre Cot, des gestes comme le soutien aux sandinistes nicaraguayens ou l'octroi à l'Algérie d'un prix d'achat mirobolant pour son gaz, qu'on eut par la suite bien du mal à renégocier ; ce furent ensuite – effet, sinon de l'idéologie, du moins des connivences socialistes – des nominations au Quai d'Orsay qui rompaient avec toutes les traditions de la maison ou encore de magistrales rebuffades, comme la rencontre de Crète en 1984 avec le colonel Kadhafi.

L'idéologie a reculé dans le discours du président, comme dans le monde. A-t-il fait mieux que d'autres pour les plus démunis ? La part des revenus que la France leur consacre n'a pas radicalement changé d'ordre de grandeur. Il restera de ces dix ans quelques promesses irresponsables comme celle qu'on fit aux Bangladais, de nouveau frappés aujourd'hui, mais aussi des initiatives répétées pour réduire la dette du tiers-monde, l'émergence d'une politique du droit et de l'assistance humanitaire, où l'apport concret mais surtout conceptuel de la France est incontestable, et enfin – ce n'est pas négligeable – le rappel constant par M. Mitterrand qu'il reste dans le monde *« bien des bastilles à prendre »*.

Les « amis » israéliens

Hormis l'action en faveur de la francophonie, la politique africaine est assez vite rentrée dans le moule traditionnel des relations privilégiées avec certains pays, quel que soit leur régime, et il aura fallu attendre le sommet de La Baule en juin 1990 pour que M. Mitterrand proclame que la démocratie et les droits de l'homme concernent aussi l'Afrique et que sa politique en tiendrait compte.

Arrivant au pouvoir en 1981, François Mitterrand faisait entrer aussi en politique étrangère ses affinités propres et notamment ses sympathies pour l'Etat hébreu, dont les Israéliens espéraient qu'elles compenseraient les tendances d'une classe politique française majoritairement pro-arabe, de sa droite à sa gauche. Ils en sont revenus. Même si M. Mitterrand se dit toujours aujourd'hui leur *« ami »*, l'inflexion qu'il avait initialement fait subir à la politique française au Proche-Orient ne résista pas à certains épisodes de la guerre du Liban, ni plus tard aux rigidités du gouvernement Shamir. Elle ne résista pas non plus à la prétention de la France à faire entendre au Moyen-Orient une voix *« différente »* de celle des Etats-Unis, fût-ce sans grande probabilité de succès. Prétention que l'on sent revenir ces jours-ci et en vertu de laquelle la France use des deux seules cartes qu'elle ait cherché à mettre dans son jeu : Arafat et Gorbatchev.

Pouvait-on faire mieux dans l'inextricable imbroglio libanais ? Sans doute pas. Mais sans doute M. Mitterrand aurait-il dû l'admettre et s'épargner, en avril 1989, la plus malencontreusement spectaculaire et la moins réussie des *« missions humanitaires »* de Bernard Kouchner. Le principal bouleversement dans la politique de la France au Moyen-Orient aura été la guerre contre l'Irak et la restauration des relations avec l'Iran, à propos de laquelle on peut malgré tout se demander ces jours-ci si M. Roland Dumas n'y met pas un peu trop d'impétueuse ardeur.

Le grand ratage

L'Europe est le terrain de prédilection de François Mitterrand. 1983 fut de ce point de vue une année charnière avec deux décisions majeures : celle de ne pas quitter le système monétaire européen, à quoi des considérations d'ordre intérieur auraient pu pousser le président de la République, et celle d'aller dire au Bundestag, à contre-courant de la vague pacifiste, que *« les missiles sont à l'Est, les pacifistes à l'Ouest »*. François Mitterrand s'acquit ce jour-là auprès de ses partenaires occidentaux un très solide capital de confiance.

Après les errances de M. Giscard d'Estaing allant au printemps 1980 rencontrer Brejnev à Varsovie en pleine guerre d'Afghanistan, François Mitterrand avait très vite redressé la barre en affichant une ferme intransigeance à l'égard de Moscou. Ni Lech Walesa ni Vaclav Havel ne lui tiennent aujourd'hui rigueur d'avoir reçu en 1985 le général Jaruzelski à Paris, ou d'avoir rendu visite à tel ou tel dirigeant stalinien sur sa fin. Si la politique française a péché en Europe centrale et orientale, c'est au contraire essentiellement de n'avoir pas été assez présente, de ne s'être pas dotée des moyens nécessaires et de s'être lamentée sur l'influence allemande sans savoir la concurrencer.

Mais le grand ratage des années Mitterrand fut sans conteste de n'avoir pas vu venir l'unité allemande, puis d'avoir cru qu'avec Mikhaïl Gorbatchev on pouvait y faire obstacle. Les relations franco-allemandes sont une donnée tellement fondamentale de la politique extérieure des deux pays – du moins la chance a voulu que M. Helmut Kohl, qui l'entend de cette manière, fut alors aux commandes – qu'elles se sont vite rétablies, même si l'heure n'est plus aux effusions d'antan.

C'est encore une fois Paris et Bonn qui assignent à l'Europe de nouvelles ambitions. François Mitterrand aura été, avec Jacques Delors, l'un et l'autre entraînant le chancelier allemand, le principal artisan des progrès communautaires accomplis ces dix dernières années. Il aura, dans ce domaine aussi, usé du verbe, parfois même d'une sorte de romantisme fédéraliste. Mais alors que le mouvement vers l'intégration communautaire s'approche des domaines de la souveraineté nationale (la politique étrangère, la défense), c'est en gardien soucieux de ses propres prérogatives et de l'indépendance nationale qu'il conçoit ses propositions.

L'avenir de l'Europe dépasse aujourd'hui le cadre des douze pays de la Communauté et se joue notamment à Moscou. M. Mitterrand n'a à cet égard, pas plus que l'ensemble des Occidentaux, d'autre idée que de souhaiter aussi longtemps que possible Mikhaïl Gorbatchev et de veiller à ne pas *« isoler l'URSS »*. Il se joue aussi à Washington. De ce côté-là, il ne faut pas se tromper : la position prise sur les euromissiles, comme l'engagement dans la guerre du Golfe, comme les bonnes relations qu'entretient M. Mitterrand avec George Bush sont supposées servir l'indépendance nationale et non pas l'annihiler.

CLAIRE TRÉAN

Le « vivier » de l'Elysée

Hubert Védrine ou l'ouverture sur le monde

Hubert Védrine eut un esprit curieux et avide. Il garde les yeux – qu'il a gris-bleus – ouverts sur tout ce qui passe à leur portée. Il aurait pu n'être qu'un « honnête homme » intellectuellement boulimique, cultivé et policé. Mais il est aussi, à coup sûr, dans l'entourage de François Mitterrand, l'un de ceux dont l'indépendance d'esprit est la plus marquée, dont les jugements sont les plus critiques, donc les plus inattendus.

A Château-Chinon, au soir de sa victoire de 1981, François Mitterrand lui recommanda de téléphoner dès le lendemain matin à sa secrétaire, Marie-Claire Papegay. Hubert Védrine, qui ne fêtera son trente-quatrième anniversaire que le 31 juillet suivant, ose à peine croire que ce qui lui sera proposé ire au-delà d'une présence de quelques jours au sein de l'antenne présidentielle destinée à assurer la transition entre le président battu et le nouvel élu. Pierre Bérégovoy la charge de traiter l'énorme paquet de télégrammes de félicitations venus du monde entier. Quelques jours plus tard, Hubert Védrine fait partie de l'équipe qui s'installe à l'Elysée.

Sa nomination comme conseiller technique pour les relations extérieures concrétise huit années de travail sur les questions internationales et de défense dans le groupe des experts du Parti socialiste. Il y a côtoyé Jean-Pierre Chevènement, Robert Pontillon, Charles Hernu et d'autres. C'est là qu'est née l'idée de la FAR (Force d'action rapide), spécialisée dans les actions militaires extérieures. Il a aussi, à la même époque, un pied dans *Communes de France*, l'organe des élus socialistes.

En 1976, François Mitterrand, qui est un ami intime de son père, Jean – ils se sont connus dans la Résistance, – lui propose un parachutage... dans la Nièvre. Hubert Védrine est né dans la Creuse, y a gardé souvenirs et attaches ; le premier secrétaire du Parti socialiste est né en Charente, y a entretenu ses racines, ce qui ne l'a pas empêché de faire de la Nièvre son terroir d'adoption. Hubert Védrine se laisse convaincre.

1977 : les municipales à Saint-Léger-des-Vignes, que dirigeait le Parti communiste depuis la Libération, la frottant au tarrain. La limpidité du cursus est avantageuse : suppléant, en 1978, de Daniel Benoist, député de la circonscription de Nevers, il peut espérer lui succéder le moment venu à l'Assemblée nationale. Hubert Védrine joue la jeu tant et si bien qu'il est toujours conseiller municipal de Saint-Léger-des-Vignes. Mais, à la suite d'un drame personnel, il renoncera à continuer le chemin ainsi tracé. François Mitterrand ne lui en voudra pas de cet espoir déçu. Il a depuis longtemps un œil sur ce jeune homme bien élevé, à la tête bien faite, qui a des convictions à gauche, mais réalistes.

Un grand lecteur

Ami de Jean Védrine, il avait su la passion du fils pour Albert Camus ; Hubert se démènera tant que le lycée de Bois-Colombes qu'il fréquente sera baptisé du nom du prix Nobel. Il avait observé ses tentations journalistiques, inspirées par son admiration pour un ami de la famille, Jean Lacouture ; diplômé de l'Institut d'études politiques, licencié d'histoire, Hubert Védrine aurait pu entrer au *Monde*, avant qu'une sorte de réflexe ne le pousse vers l'ENA. Enarque en 1974, il choisit le secrétariat d'Etat à la culture puis, en 1979, s'oriente vers la direction générale des relations culturelles au Quai d'Orsay.

Nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat à la veille de la cohabitation, Hubert Védrine perd ses fonctions officielles à l'Elysée, mais il les conserve à titre officieux tout en remplissant ses engagements auprès de l'assemblée du Palais-Royal. A ses dossiers sur les affaires internationales et stratégiques, s'ont ajoutée, au lendemain de la réélection de François Mitterrand, la fonction de porte-parole de la présidence de la République.

A ce poste, il convient d'être irréprochable dans la connaissance des dossiers, d'observer un subtil équilibre entre ce que l'on sait, ce que l'on pense et ce que l'on peut dire. A l'évidence, François Mitterrand est satisfait du serupule mis par son porte-parole à respecter ce jeu de funambule. Il partage aussi avec Hubert Védrine un intérêt pour les livres. Les goûts du conseiller sont plus éclectiques que ceux du président. Il a toujours une demi-douzaine de volumes en cours : littérature classique, essais, ouvrages spécialisés... et un jardin secret, les grandes histoires policières. Sa passion pour les enquêtes de juge Ti, écrites par l'ethnologue hollandais Robert Van Gulik, qui révèlent à travers le Chine médiévale les enjeux du pouvoir, n'a d'égale que celle qu'il porte à Ellis Peters, qui plonge le lecteur dans l'univers d'un moine écossais enquêteur du XIe siècle, une sorte d'Umberto Eco revu par Agatha Christie.

Lire occupe beaucoup du temps d'Hubert Védrine, d'autant qu'il faut y ajouter les journaux et magazines, français et étrangers, et qu'il ne répugne pas, au contraire, à se plonger dans tout ce qui passe à sa portée. Il voudrait écrire sur la France, sa place dans le monde. Il se contente de prendre des notes.

La capacité d'apprendre

Son avenir ? Il se demande quel sera son degré d'implication dans la vie politique après François Mitterrand. Un poste ministériel ? Il y en a six ou sept vraiment importants, à ses yeux. Il n'a pas, en la matière, d'objectif avoué... mais il sait qu'il est un des rares spécialistes des relations internationales et de la défense. D'autres idées viennent à l'esprit. Pourquoi pas éditeur ? Les dents de Rastignac dont on l'affuble volontiers se sont peut-être émoussées avec l'âge et l'expérience. La quarantaine passée, il a trop mesuré l'amertume de ceux qui se sentent écartés, trop vu les rivalités entre ceux qui s'accrochent à leur rang, pour ne pas avoir envie, prudent, de prendre un peu du recul.

François Mitterrand apprécia sa capacité à apprendre. La guerre – *« cet implacable révélateur »* – du Golfe finira, il expliqua longuement les leçons qu'il en a tirées. En trois mois, il aura, dit-il, appris autant qu'en trois ans. Il a appris sur François Mitterrand, qu'il respecte, qu'il admire et qui le fascine. Il sa dit frappé par la lucidité du président – « logique de guerre », – sa constance – objectif immuable de la libération du Koweït, – sa détermination – tout faire pour éviter que ne parlant les armes, – sa capacité d'écoute – *« le jeu politique est resté ouvert à la critique »*.

Il a beaucoup appris, dit-il, sur *« les règles qui régissent le monde contemporain »*. Une telle situation a mis fin, note-t-il, à « l'illusion lyrique, mélange de quiétude et de mélancolie » provoquée par les bouleversements en Europe de l'Est. Le monde en est, selon lui, à « un stade d'organisation très fruste ». *« Les songes doucâtres se sont évanouis (...), les bombes à retardement qui existent sur les cinq continents parce que ce monde est difficile, injuste et dangereux, obligeront dans les cinq, dix, quinze ans à venir les pays à prendre leurs responsabilités »*, explique-t-il. Il a opprie, enfin, sur le fonctionnement de l'Etat... sujet sur lequel il est moins disert. La guerre, observe-t-il, songeur, « n'a créé aucun problème nouveau ; ceux qui existaient continuent d'exister que ce soit l'Europe, le développement des pays du Sud, les relations entre Etats-Unis et Japon... ».

Après dix ans de présence quasi quotidienne à l'Elysée, Hubert Védrine n'avoue qu'une nostalgie : celle de ne plus voyager. Précision nécessaire : si la porte-parole a parcouru des milliers et des milliers de kilomètres depuis 1981, il lui manque de revivre ses *« grands voyages d'étudiant »*, qui de façon plus précaire lui avaient fait découvrir les îles grecques, la Turquie, l'Afghanistan...

ANNE CHAUSSEBOURG

DEMAIN

M. Mitterrand vu de droite, par DANIEL CARTON et ANDRÉ PASSERON, et le portrait de M. Jean-Louis Bianco, secrétaire général de l'Elysée, par THIERRY BREHIER et ANNE CHAUSSEBOURG.

LES 10 ANS DU 10 MAI

Crachin au Bataclan

Dans le décor kitsch du Bataclan, music-hall aux allures de dancing des années 50, quelque quatre cents socialistes ont fêté, mardi soir 7 mai, à l'invitation de quelques quadragénaires mitterrandistes qui se définissent comme les « nouveaux conventionnels », la dixième anniversaire du plus beau jour de leur vie politique. MM. Dominique Strauss-Kahn, président de la commission des finances de l'Assemblée nationale, et Francis Terquem, l'avocat de SOS-Racisme, ordonnateur de la soirée, ont fait preuve d'un humour périlleux en faisant installer, à l'entrée du lieu, un dispositif destiné à rappeler l'orage qui avait douché l'enthousiasme des sympathisants de la gauche, le 10 mai 1981, à la Bastille. En voyant les invités traverser ce crachin artificiel, on ne pouvait s'empêcher de penser : « Tous mouillés ! »

M. Michel Rocard, qui était à la Bastille il y a dix ans, a passé une heure en compagnie des compagnons du mitterrandisme, dont il manquait une partie. L'initiative étant venue d'amis de M. Lionel Jospin, ceux de M. Laurent Fabius et, pour commencer, le président de l'Assemblée nationale lui-même, étaient absents, à la rare exception de Mme Frédérique Bredin, député de la Seine-Maritime. Outre celui de l'éducation nationale, plusieurs ministres étaient présents, de même que M. Jean-Louis Bianco, secrétaire général de la présidence de la République, et M. Pierre Mauroy, premier secrétaire du PS.

Les invités ont entendu un message de leur grand homme, dans lequel celui-ci soulignait : « *Voici que se lève une deuxième génération de conventionnels* » (les « conventionnels », au PS, sont les militants venus, il y a vingt ans, de la Convention des institutions républicaines, que présidait M. François Mitterrand). Outre des imitations de Didier Gustin, la partie artistique était assurée par le présentateur de télévision Gérard Holtz et M. Philippe Martin, chef de cabinet de M. Michel Charasse, qui ont chanté *les Copains d'abord*. L'humour involontaire a encore *frappé*.

P. J

Dans un entretien à l'hebdomadaire « Vendredi »

M. Mitterrand regrette de n'avoir pu réduire davantage les inégalités sociales

« *Mes regrets sont de n'avoir pu réduire autant que je l'aurais voulu les inégalités sociales, mais nous ne sommes pas encore au terme* », déclare M. François Mitterrand dans un entretien – le seul accordé à l'occasion du dixième anniversaire de sa première élection à la présidence de la République – à l'hebdomadaire du Parti socialiste, *Vendredi*. Le chef de l'Etat fait aussi remarquer que « *plus de quatre-vingt-dix* » des cent dix propositions qu'il avait faites lors de sa campagne électorale de 1981 et qui avaient donc pour lui « *valeur d'engagement devant le corps électoral* » ont vu le jour.

Interrogé sur le « *discrédit du politique et la domination de l'argent* », le président de la République admet que, face aux « *sommes colossales qui sont allées dans les caisses des partis soutenus par le grand capital* », les « *autres partis* » ont « *fini par s'adonner à des pratiques qui, lorsqu'elles n'ont pas été maîtrisées, sont devenues malsaines* ». Il ajoute que la loi votée en 1990, « *pour mettre un terme à ces mauvaises mœurs* (...) *fera date dans l'histoire de la République* », car « *désormais nul n'aura d'excuse ni de justification s'il sort des règles établies. Alors cessera pour une large part le discrédit du politique* ».

M. Mitterrand dénonce une nouvelle fois le rôle « *excessif* » et « *générateur d'injustices graves* » de l'argent dans la société « *dite libérale* ». Pour lui « *les mécanismes du marché n'ont de voleur que par l'usage qu'on en fait. Le rôle des socialistes est de veiller à ce qu'ils n'écrasent pas les faibles au bénéfice des puissants, qu'ils n'oppriment pas les couches sociales représentatives du prolétariat d'aujourd'hui* ».

La « *crise morale* » de la justice est, d'après le chef de l'Etat « *très largement l'expression d'une crise d'adaptation* », aussi il reconnaît que « *des réformes s'imposent* ». Il ajoute : « *Je dis que la justice est indépendante. Ses règles sont celles qu'ont voulues la tradition républicaine et la Constitution de 1958, mais je garde l'esprit ouvert à toute initiative constructive.* »

M. Juppé juge « grotesque » « l'autocélébration » pratiquée par les socialistes

M. Alain Juppé, présentant à la presse, mardi 7 mai, la campagne lancée par le RPR à l'occasion du dixième anniversaire de l'arrivée de M. François Mitterrand à l'Elysée, a déclaré que « *l'autocélébration pratiquée par les socialistes commence à prendre un tour franchement grotesque* ». « *Si cela continue*, a-t-il ironisé, *le disque compact et le four à micro-ondes seront bientôt mis au crédit de M. Mitterrand.* »

Pour le secrétaire général, les socialistes occultent, notamment, la période 1986-1988, et leur propagande est « *une campagne d'illusions, un complet décalage avec les réalités du pays* ». En effet, selon l'ancien ministre, « *les Français souffrent, aujourd'hui, de la récession économique et du mal du chômage, qui, pourtant, n'est pas une fatalité puisque, ailleurs, cela se passe autrement* ». Soulignant que le chômage a pour conséquences le développement du « *mal-être d'une partie de la jeunesse* », les problèmes des banlieues et la nouvelle pauvreté, M. Juppé a observé que le RMI avait abouti à un échec total pour ce qui concerne l'insertion. Au total, la France, a-t-il dit, « *ne se porte pas bien et elle est envahie par un climat de désenchantement et d'affaiblissement* ».

La campagne du RPR comporte l'apposition de trois cent mille affiches et autocollants, représentant des enfants qui posent à leurs parents les questions suivantes : « *Dis, papa, après l'école, c'est le chômage ?* », « *Dis, maman, les nouveaux pauvres, qu'est-ce qu'ils étaient, avant ?* », « *Pourquoi papa dit toujours que les impôts lui prennent tout ?* ». Des encarts publicitaires seront publiés dans la presse, comportant une double page. Sur la première, est posé le problème suivant : « *Ecrivez ici ce qui a changé en bien pour la France et les Français en dix ans.* » Sur la seconde, la réponse est fournie : « *Vous n'avez pas trouvé. Ce n'est pas votre mémoire qui flanche... C'est la France.* »

Dans le « Guardian »

La « solitude inexpugnable » du président français

« *Son socialisme*, écrivait Theodore Zeldin dans le *Guardian* du 3 mai, à propos de M. Mitterrand, *est aiguisé par un sens de l'inconfort au sein de sa propre classe, une solitude inexpugnable, une ambition énorme, du type de celle que seuls les solitaires peuvent supporter. L'« exclusion » a été sa bête noire.*

» *Quiconque est exclu (par préjudice, peur, pauvreté) est son âme-sœur. Il a donné à une nouvelle catégorie de personnes la chance d'enfiler les bottes des privilégiés, de prouver qu'ils sont aussi compétents que ceux qui sont nés riches. Comme me le disait un socialiste millionnaire (qui a commencé dans la vie comme travailleur illettré, a rêvé dans des maisons d'éducation surveillée de devenir un meneur de gang, et qui est maintenant un autodidacte cultivé et généreux), Mitterrand a donné aux gens d'origine modeste une opportunité de montrer que* « nous aussi nous pouvons vivre dans des palaces sans faire pipi par terre ».

□ M. de Charette (UDF) : « *Les socialistes ont les mains vides.* » – M. Hervé de Charette, député UDF de Maine-et-Loire, estime dans l'éditorial du dernier bulletin des Clubs Perspectives et Réalités, dont il est le délégué général, qu'après dix ans de pouvoir, les socialistes « *ont les mains vides parce qu'ils ont été contraints de tout abandonner en chemin* ». Evoquant « *la longue liste de leurs défaites idéologiques* », M. de Charette précise que les socialistes « *ont renoncé à mettre la main sur l'école privée, accepté de maintenir et de moderniser la force de frappe, poursuivi le programme des centrales nucléaires, supporté la liberté des prix, freiné les salaires* ».

POLITIQUE

Après les initiatives de M. Chevènement et des communistes « refondateurs »

Trois mouvements appellent à leur tour à la création d'une « nouvelle force » de gauche

La célébration du dixième anniversaire de l'élection de M. François Mitterrand à la présidence de la République laisse de marbre ceux des militants de gauche qui mettent le Parti socialiste et le Parti communiste dans le même sac de leurs déceptions communes et qui prêchent dans le désert idéologique – et souvent dans l'indifférence générale – depuis plusieurs mois en faveur d'une recomposition du paysage politique.

C'est ainsi que le texte d'un appel en faveur de l'*émergence d'une force politique nouvelle* a été rendu public, mardi 7 mai, par les rénovateurs communistes, mouvement formé par d'anciens membres du PCF, par le Mouvement des « reconstructeurs », regroupant des dissidents et des contestataires communistes qui ne croient plus, comme M. Charles Fiterman, à la possibilité de rénover le PCF de l'intérieur, et par l'Alternative rouge et verte (AREV), née en 1989 de la fusion du PSU et de la Nouvelle Gauche qu'avait lancée M. Pierre Juquin au lendemain de l'élection présidentielle de 1988.

D'inspiration résolument « *révolutionnaire* », cet appel reprend le thème du « changement » qui fit dans les années 70 les succès électoraux du nouveau Parti socialiste, puis ceux de l'union de la gauche, pour préconiser une démarche qui va carrément à l'encontre des nivellements actuels. Pour ses auteurs, il est plus que jamais urgent de « *changer le monde* », donc de « *réinventer le socialisme* », et cela implique le rassemblement de tous les utopistes qui rejettent la social-démocratie autant que le capitalisme sous toutes ses formes et que les ex-régimes « *pseudo-socialistes* » des pays de l'Est.

Commentant la publication de ce texte, M. Félix Damette, ancien membre du comité central du PCF et sénateur, aujourd'hui, avec MM. Claude Poperen et Marcel Rigout, du Mouvement des « reconstructeurs », insistait, mardi, dans une déclaration à l'AFP, sur le caractère « *autogestionnaire* » de cette démarche.

Un objectif identique

Il en soulignait la « *différence notable de méthode* » avec l'initiative des auteurs du manifeste intitulé « Refondations » paru dans *le Monde* du 16 avril et associant les chefs de file du courant « refondateur » du PCF, MM. Charles Fiterman, Anicet Le Pors, Jack Ralite, à des socialistes critiques, MM. Claude Cheysson, Max Gallo, Gisèle Halimi, etc., et à d'autres personnalités de sensibilités diverses. « *Nous ferons en sorte que ces deux initiatives, pour différentes qu'elles soient, convergent le plus rapidement possible*, déclarait M. Damette. *Charles Fiterman invite à la réflexion à gauche, mais aujourd'hui cela n'est pas suffisant. Il faut clairement poser la question de la création d'une nouvelle force politique.* »

La seule véritable différence entre cet appel des « reconstructeurs-rénovateurs » à une « *profonde recomposition de toutes les structures de la gauche* » et le manifeste signé par les « refondateurs » réside dans le fait que les seconds, se déclarant « *allergiques à toute récupération* » et se défendant de « *tout calcul politique ou électoral* », se sont délibérément abstenus d'évoquer l'opportunité de la constitution d'un nouveau mouvement politique, alors que les premiers vont aujourd'hui plus vite en besogne en tirant sans attendre la conclusion de leur logique.

Mais les deux démarches convergent pleinement et procèdent d'une même problématique en rupture avec la pratique du « centralisme démocratique » chère aux communistes orthodoxes. Parallèles à la voie ouverte par M. Jean-Pierre Chevènement chez les socialistes, elles visent un objectif identique : il s'agit de rechercher de nouvelles pratiques de transformation sociale en rassemblant tous les déçus du PS et du PCF autour d'un dessein politique qui reste à définir et dont l'ambition est d'ouvrir à la gauche française de nouvelles perspectives historiques. A la façon, en quelque sorte, des « nouveaux socialistes » que représentait M. Mitterrand il y a trente ans...

ALAIN ROLLAT

« Réinventer le socialisme »

Dans le texte de leur « Appel » à « débattre et agir pour l'émergence d'une force politique nouvelle », *les* « reconstructeurs », *les* « *rénovateurs* » *et l'Alternative rouge et verte (AREV) écrivent notamment :*

« Nous vivons une période où existent la formidable possibilité et l'urgence de changer le monde. Changer le monde n'est pas un vain mot (...).

« Nous venons d'horizons divers. « Organisés », « inorganisés », quelque chose de fondamental nous rassemble, nous incite à dialoguer, à travailler ensemble dans le respect de chacun et de chacune : notre détermination à remettre en cause l'ordre établi et à engager ce changement du monde. (...)

« Nous pensons qu'il est possible de dépasser le capitalisme, dans sa forme ultra-libérale comme social-démocrate, capitalisme où se côtoient opulence et misère, spéculation et chômage, dont l'essor se bâtit plus que jamais sur la sélection, l'exclusion, le gâchis des hommes et de la planète. Nous refusons les systèmes pseudo-socialistes, rejetés massivement par les peuples qui en ont fait l'expérience et qui ont conduit tant de vies et d'espérances à l'impasse. Nous pensons qu'il est nécessaire de réinventer le socialisme. (...)

« Il faut ouvrir ensemble d'autres perspectives. Qu'attendre aujourd'hui de la gestion de droite du Parti socialiste ? Qu'attendre de l'archaïsme et du *conservatisme du Parti communiste* incapable de renouveler sa pensée et ses pratiques ?

« Toutes générations confondues, nous revendiquons tout à la fois les acquis du mouvement ouvrier, ceux des mouvements écologiques, des mouvements de solidarité internationale et de l'antiracisme. Nous gardons intactes ces valeurs. Nous pensons qu'il est possible de construire une société capable de promouvoir un individu-citoyen, acteur autonome, responsable au sein d'une communauté qui respecte et valorise la singularité de chacun, de chacune. En une phrase : nous voulons une société où autogestion et justice sociale seraient enfin à l'ordre du jour.

« Le projet que nous proposons suppose une large et profonde recomposition de toutes les structures de la gauche. Il appelle des débats, des confrontations dépassant les frontières des partis et des traditions. (...)

« C'est pourquoi nous lançons sans plus tarder un appel à le convergence de tous ceux qui le souhaitent pour œuvrer à l'émergence d'une force politique nouvelle. Nouvelle dans ses pratiques comme dans ses *contenus, capable de s'enrichir* du meilleur de la tradition des mouvements d'émancipation, forte de sa volonté d'innover. C'est par le rassemblement *dans le débat comme dans l'action* dans les villes, les départements, les régions, des hommes et des femmes acquis à ce projet que se dessineront les contours de cette force politique nouvelle. »

Au Sénat

La droite revient à la charge sur les subventions aux écoles privées

Périodiquement, le Sénat cède à l'envie de faire un « coup » politique, qui lui rappelle les belles années de la « résistance », de 1983 à 1986, où il tirait à vue sur tout ce que le gouvernement socialiste d'alors soumettait à son examen. En juin dernier, les sénateurs avaient ainsi adopté une proposition de loi tendant à réformer le droit de la nationalité, à laquelle le gouvernement n'a donné aucune suite. Cette année, la majorité sénatoriale se proposait d'enfourcher un cheval de bataille tout aussi familier : l'enseignement privé et, plus particulièrement, la modification de la loi Falloux de 1850, qui réglemente les subventions aux établissements de ce type.

Les sénateurs ont donc examiné une proposition de loi, cosignée par les quatre présidents de la majorité sénatoriale, supprimant le plafond de subventions des collectivités territoriales aux établissements d'enseignement privé. M. Joël Bourdin (Rép. et Ind., Eure), rapporteur de la commission des affaires culturelles, a demandé au gouvernement « *de faire preuve de réalisme* », « *d'en finir avec les délices empoisonnés des combats lointains et d'une sociologie de combat anachronique* » et d'abandonner un texte « *obsolète et dépassé* ».

M. Robert Chapuis, secrétaire d'Etat à l'enseignement technique, a répondu laconiquement que le débat avait déjà eu lieu à plusieurs reprises et que le gouvernement n'entendait pas « *rompre l'équilibre législatif entre l'enseignement privé et l'éducation nationale* ». Le secrétaire d'Etat en est venu immédiatement au talon d'Achille de la proposition sénatoriale, qui gageait les éventuelles dépenses supplémentaires sur une augmentation des taxes assurant le financement des budgets des collectivités locales. « *Cette proposition de loi aggrave les charges des collectivités, j'oppose donc l'article 40 de la Constitution* », a indiqué M. Chapuis (1).

G. P.

(1) Les propositions et amendements sont irrecevables lorsqu'ils entraînent une diminution des recettes ou une aggravation de la charge publique.

Un sous-marin du FN derrière le maire RPR de Chalon-sur-Saône...

Y a-t-il un membre du Front national dans la majorité municipale de droite de Chalon-sur-Saône ? C'est la question que posent les conseillers municipaux socialistes de la ville et la fédération du PS de Saône-et-Loire. Ils l'ont formulée dans une lettre adressée à M. Dominique Perben, maire et député RPR, publiée le 29 avril par la presse locale.

Ayant appris que M. Bernard Jenisson, élu sur la liste de M. Perben en mars 1989, sans appartenance politique connue jusque-là, allait participer, le 9 juin, à une réunion organisée par le Front national en qualité de conseiller municipal de ce parti, les élus de gauche ont demandé au maire de s'expliquer sur cette apparente alliance avec l'extrême droite qui aurait été cachée aux électeurs lors des dernières élections municipales. Le lendemain, M. Perben a répondu avec assurance, par le même canal, que M. Jenisson « *n'appartient à aucun parti politique* ».

Errare humanum est. M. Jenisson est bien membre du Front national. Depuis un an il ne l'était pas – officiellement – en mars 1989, mais un dirigeant du parti d'extrême droite nous a confié que des « *amis* » avaient été introduits sur des listes de droite à cette époque. M. Jenisson est adhérent du FN depuis le 1er mai 1990 et, apparemment, il n'en avait pas informé M. Perben.

M. Michel Collinot, membre du bureau politique du Front national, qui dirigera la liste de ce parti en Saône-et-Loire aux élections régionales de 1992, veut, du reste, démontrer, le 9 juin, que le cas de M. Jenisson n'est pas isolé ou qu'à tout le moins « *l'union de la droite* » peut, localement, englober son extrême. Outre M. Jean-Marie Le Pen et quelques notabilités régionales du Front national, un conseiller municipal RPR du Creusot, M. Alain Honoré, et un ancien responsable de circonscription du parti chiraquien, M. Robert Schuler, seront présents à cette réunion. *Une manière de réponse* à l'accord national entre le RPR et l'UDF traitant notamment des « *liaisons dangereuses* » avec l'extrême droite...

OLIVIER BIFFAUD

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, mardi 7 mai, au palais de l'Elysée, sous la présidence de M. François Mitterrand. Au terme des travaux, un communiqué a été diffusé, dont voici des extraits :

- **Enseignants-chercheurs** *(Lire page 7.)*
- **Convention de Schengen** *(Lire le Monde du 8 mai.)*
- **Enseignements supérieurs** *(Lire le Monde du 8 mai.)*
- **Assemblée générale du FMI et de la Banque mondiale**

Le ministre d'Etat, ministre de l'économie, des finances et du budget a présenté le bilan de l'assemblée générale du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, dont les réunions se sont tenues à Washington du 28 au 30 avril. Au cours de ces réunions, un accord s'est dégagé sur l'appréciation de la situation économique mondiale et sur l'évolution coordonnée des politiques économiques qu'elle appelle, compte tenu de l'interdépendance étroite des grandes économies. Le ralentissement de l'activité économique mondiale a été amplifié par la crise du Golfe. Les perspectives réelles de reprise tardent pour le moment à se concrétiser. Plusieurs grands pays, Etats-Unis, Royaume-Uni, Canada, sont en récession. Les économies qui restent en croissance connaissent un ralentissement, comme en France, ou des difficultés particulières, comme en Allemagne. En revanche, le recul de l'inflation est bien engagé partout, même si celle-ci reste encore élevée dans plusieurs pays étrangers.

La priorité de la coordination des politiques économiques est de créer les conditions d'une baisse internationale des taux d'intérêt réels, dont le niveau demeure trop élevé dans de nombreux pays, afin de favoriser la reprise attendue de l'économie mondiale tout en consolidant la baisse de l'inflation et la stabilité des monnaies. Dans cette perspective, il est, notamment, nécessaire de poursuivre l'effort général de réduction des déficits des finances publiques, qui atteignent des niveaux excessifs dans certains pays. Toute augmentation des déficits est un obstacle à la baisse des taux d'intérêt, alors que celle-ci est rendue possible par la baisse de l'inflation et qu'elle est justifiée par le ralentissement de l'activité.

La reprise de la croissance et la réduction des déficits publics permettront de dégager les surplus d'épargne qui financeront les besoins d'investissements considérables de l'Europe centrale et orientale et de l'ensemble des pays en développement. La France et le Japon ont proposé d'engager des discussions en vue de procéder à une nouvelle allocation de droits de tirage spéciaux. Il convient en effet que la poursuite des politiques courageuses de réforme économique et de démocratisation engagées par de nombreux pays ne soit pas menacée par une pénurie de financement externe entraînant une dégradation insupportable de leur situation économique.

S'agissant de la dette, s'il n'est pas possible de généraliser les mesures prises en faveur de la Pologne et qui devraient être prises en faveur de l'Egypte, la France a indiqué qu'elle ne saurait admettre que la situation des Etats africains appartenant à la tranche inférieure du groupe des pays à revenu intermédiaire ne soit pas examinée de la même façon lorsqu'ils accomplissent un effort d'assainissement rigoureux et se sont engagés dans un processus de démocratisation. La France a également proposé une amélioration des mesures d'allégement de la dette des pays les plus pauvres, dans la ligne des décisions du sommet de Toronto en 1988.

هكذا من الاصل

هكذا من الاصل

SOCIÉTÉ

Bangladesh : l'aide internationale s'intensifie

Le premier ministre du Bangladesh, Mme Khaleda Zia, a annoncé, le mardi 7 mai, au cours d'une conférence de presse houleuse, que le bilan des dégâts du cyclone tropical du 30 avril, réclamé par les pays ayant offert leur aide, allait être bientôt publié. Quant aux victimes, le chiffre actuel est toujours de 125 000 morts. Mais on découvre sans cesse de nouveaux corps, surtout des bébés et des enfants. Le gouvernement bangladais a annoncé que l'unique raffinerie du pays a subi des dégâts tels que l'essence était désormais rationnée et que seuls les avions étrangers transportant des secours ou... des personnalités seraient ravitaillés en carburant.

Les Etats-Unis ont annoncé, le 7 mai, qu'ils allaient attribuer au Bangladesh une aide supplémentaire de 5 millions de dollars qui s'ajoutent aux 2,1 millions de dollars déjà annoncés. Le même jour, le secrétaire général de l'Association sud-asiatique de coopération régionale a promis 250 000 tonnes de nourriture, l'Inde va envoyer au Bangladesh deux avions de transport chargés de 10 tonnes de secours, et la Chine 2 millions de dollars. Le Croissant-Rouge iranien a déjà fait parvenir au Bangladesh 90 tonnes de secours, soit autant que le Japon.

Une tornade fait plus de cent morts

NEW-DELHI
de notre correspondant en Asie du Sud

Alors que les opérations de secours aux victimes du cyclone du 30 avril sont ralenties par des problèmes logistiques, une tornade s'est abattue, mardi 7 mai, sur les faubourgs de la capitale, notamment à Tongi, localité située à 20 kilomètres au nord de Dacca. Des vents atteignant parfois 150 kilomètres à l'heure ont soufflé sur la région, détruisant plusieurs centaines d'habitations, abattant les arbres, les lignes électriques et téléphoniques. Selon un bilan officieux, cette nouvelle catastrophe aurait fait une centaine de morts et plus de trois cents blessés.

Le premier ministre du Bangladesh, la bégum Khaleda Zia, a, d'autre part, indiqué aux organisations internationales que son pays aura besoin d'une somme d'environ 50,4 milliards de takas (7,2 milliards de francs) afin de pourvoir aux dépenses entraînées par les opérations de secours et de reconstruction des zones ravagées par le cyclone. Sur ce total, une somme de plus de 4 milliards de francs est nécessaire à bref délai, ainsi qu'environ 10 millions de tonnes de riz et autant de blé. Les estimations financières, comme toujours, sont très approximatives : M. Saifur Rahman, ministre des finances et du plan, a indiqué que le montant des destructions approcherait 1 milliard de dollars.

L'industrie du textile, qui est l'un des secteurs les plus dynamiques de l'économie du Bangladesh, a été sérieusement touchée, les pertes étant estimées à 5 milliards de takas (environ 700 millions de francs). Dans le domaine agricole, les terres totalement saccagées représentent une surface de près de 30 000 hectares. De nombreux pays se sont mobilisés pour venir en aide au Bangladesh, notamment sous la forme de prêts d'hélicoptères, qui constituent le moyen de transport le plus efficace pour atteindre les zones éloignées. L'Inde et le Pakistan ont notamment mis à la disposition du gouvernement de Dacca plusieurs appareils. Mais dix-sept hélicoptères seulement sont disponibles pour distribuer la nourriture, ce qui paraît insuffisant.

M. Bernard Kouchner, secrétaire d'Etat français à l'action humanitaire, qui est à Dacca, a annoncé qu'outre la livraison de 20 000 tonnes de nourriture la France participera aux opérations de déblaiement du port de Chittagong, obstrué par les nombreux bateaux qui ont coulé, ce qui empêche le déchargement des navires transportant les secours. Le premier ministre du Pakistan, M. Nawaz Sharif, a également visité les zones dévastées, lundi 6 mai. Quant à Mère Teresa, elle a offert de prendre en charge les enfants et les personnes âgées qui sont sans abri dans treize districts du sud, le temps nécessaire pour trouver des centres d'hébergement permanents.

Malgré les fortes réticences traditionnellement manifestées par le gouvernement de Dacca à admettre l'existence de cas de choléra, plusieurs foyers d'épidémie ont été décelés dans le sud et plus de 200 personnes seraient déjà mortes de cette maladie. Le cyclone de la semaine dernière, le plus grave depuis 1970, a, selon un bilan officiel, provoqué la mort de 125 000 personnes, mais il est probable que le compte final sera nettement plus élevé, de nouveaux corps étant découverts chaque jour. Ainsi, dans le district côtier de Noakhali, les sauveteurs ont trouvé plusieurs douzaines de bébés morts, attachés à des arbres. Selon l'ancien vice-président, M. Moudud Ahmed, qui a rapporté cette macabre découverte, les parents avaient cru mettre leurs enfants à l'abri de la montée des eaux en les liant aux arbres à plusieurs mètres de hauteur.

LAURENT ZECCHINI

D'un cataclysme à l'autre

Si dramatique soit-il, le cataclysme qui frappe le Bangladesh n'est pas le plus grave que ce pays-martyr ait eu à surmonter. Pour ne pas parler du cyclone tropical qui aurait fait, le 7 octobre 1737, 300 000 morts, celui qui ravagea les côtes du golfe du Bengale les 12 et 13 novembre 1970 avait causé la mort, selon les chiffres officiels, de 148 116 personnes (*la Monde* daté 24-25 mars).

Mais ces macabres statistiques, fondées sans doute plus sur des critères politiques que scientifiques, étaient loin de la réalité puisqu'on avança le chiffre de 1,5 à 2,5 millions de victimes. Le gouvernement pakistanais, qui gouvernait ce qui n'était alors que la Pakistan-Oriental, avait minimisé les pertes, sans doute pour réduire ses responsabilités, dues à l'incurie, involontaire ou consciente, d'une bureaucratie et d'une armée originaires de l'Ouest et qui partageaient le plus profond mépris pour la population locale, d'ethnie bengalie.

La cyclone, qui s'était abattu sur le delta du Genga en pleine période électorale, avait, par ce monstrueuse montée de la mer – une onde de tempête, – emporté des centaines de milliers de paysans, avec leurs paillotes, leur bétail et leur récolte. Voies ferrées, routes, ponts, lignes téléphoniques et électriques avaient été détruits ; la plupart des aéroports étaient inutilisables. Les îles de Bhola, de Hatya et de Dubla, dans l'est du delta, avaient été dévastées, causant la disparition de dizaines de milliers d'habitants. Plusieurs de ces bandes de terre créées par les alluvions que charrie le Gange avaient disparu sous les eaux, avec leur population.

Début de la guerre

Comme aujourd'hui, la famine, le choléra et les autres maladies liées à l'eau polluée avaient frappé les survivants qui fuyaient le long des routes à la recherche de secours ; dans les zones sinistrées, 98 % des enfants de moins de deux ans n'avaient pas survécu au sinistre. L'aide d'une communauté internationale bouleversée par le drame n'avait pas tardé. En France, en quelques jours, la Croix-Rouge avait reçu 1,5 million de francs de l'époque, tandis que le gouvernement envoyait 8,6 millions de francs d'aide et un soutien logistique et que les intellectuels se mobilisaient. Cela n'avait pas empêché le prédécesseur de Mgr Lustiger, le cardinal Marty, de clamer sa « honte » que le Bangladesh ne vînt venu qu'en troisième place dans le journal télévisé du 20 novembre.

Cette aide sera mal distribuée. En partie à cause de la mauvaise volonté des autorités pakistanaises. Le résultat ne s'en fera pas attendre : dès la 7 décembre, les autonomistes bengalis de Sheikh Mujibur Rahman remportaient les trois-quarts des sièges du Pakistan-Oriental. Trois mois et demi plus tard, l'armée pakistanaise réprimait un mouvement qui, sous la pression des événements et avec l'aide d'Indire Gandhi, glissait rapidement vers le séparatisme. C'était le début de la guerre du Bangladesh, qui allait faire des centaines de milliers de victimes et huit millions de réfugiés avant d'aboutir, le 17 décembre 1971, à l'éclatement du Pakistan et à l'indépendance du nouvel État.

Les mêmes causes produiront-elles les mêmes effets ? Sur la population, on peut le craindre. Politiquement, c'est moins sûr. Le nouveau gouvernement de la bégum Khaleda Zia, élue il y a seulement quelques semaines, bénéficie d'une large sympathie car il a remplacé une dictature militaire honnie. Mais le premier ministre devra néanmoins faire la preuve qu'elle est plus capable que ses prédécesseurs d'organiser les secours sous peine de voir sa popularité s'en ressentir. Elle devra aussi intensifier les programmes de prévention des catastrophes naturelles – dans ce pays en permanence gorgé d'eau – afin d'éviter que, d'ici une ou deux générations, l'équivalent de la population d'une ville comme Versailles ou Nice soit à nouveau rayé de la carte.

PATRICE DE BEER

Selon le directeur de l'OMS

3 millions de dollars sont nécessaires pour une aide immédiate aux victimes

Les membres de la 44e Assemblée mondiale de la santé, qui réunit à Genève du 6 au 18 mai les délégués des cent soixante-six Etats membres de l'Organisation mondiale de la santé, ne pouvaient pas ne pas évoquer le drame du Bangladesh. Selon l'OMS, 3 millions de dollars sont nécessaires pour venir immédiatement en aide aux 650 000 personnes directement concernées. Il s'agit notamment de fournir des trousses médicales d'urgence, des médicaments, ainsi que d'importants volumes d'eau potable destinée à prévenir les épidémies. La division OMS des secours d'urgence a déjà adressé le matériel nécessaire pour répondre aux besoins sanitaires de 60 000 personnes durant un mois. Ce matériel, indique-t-on à Genève, est arrivé à Dacca le 3 mai.

Plus généralement, d'un point de vue mondial, on souligne à Genève que le drame du Bangladesh n'est que le dernier épisode d'une récente période où « *le dividende tant espéré avec la fin de la guerre froide se fait encore attendre* ». Bangladesh, choléra, suites de Tchernobyl, conséquences de la guerre du Golfe : l'OMS ne compte plus les séquelles sanitaires des catastrophes naturelles et de celles dues à l'homme qui, ces derniers temps, se succèdent à une fréquence croissante.

« *Lorsque la maladie frappe les pauvres, ses effets sont particulièrement dévastateurs, comme en témoigne la pandémie de sida, que nous continuons de combattre avec toutes les ressources dont nous disposons*, a déclaré le docteur Nakajima, directeur général de l'OMS. *Si les taux d'infection semblent se stabiliser dans les pays industrialisés, la maladie continue de se propager dans les pays en développement. Il en va de même pour le choléra. L'épidémie, qui s'est déclarée au Pérou et qui a rapidement gagné cinq pays voisins, inquiète aujourd'hui le monde entier. Mais les graves épidémies qui affectent en ce moment même l'Afrique – le Bénin, le Mozambique et la Zambie – n'ont pas bénéficié d'un tel retentissement. Pourtant, le taux de mortalité dû à cette maladie en Zambie est supérieur à celui du Pérou. Le choléra est une maladie de la pauvreté et de l'ignorance, et ces épidémies sont un avertissement : elles nous rappellent ce que l'on encourt lorsque les besoins fondamentaux du secteur social* [...] *ne sont pas protégés* ».

Pour l'envoi de dons

D'autres organisations humanitaires, s'ajoutant à celles dont nous avons publié la liste (*le Monde* du 4 mai), ont fait savoir qu'elles reçoivent des dons pour les sinistrés du Bangladesh. Pour chaque envoi, préciser « Bangladesh ».

● **Société Saint-Vincent-de-Paul** (Conseil national de France), 5, rue du Pré-aux-Clercs, 75007 Paris : CCP 6199 21 H Paris.

● **CIMADE** (à laquelle se joignent le Service œcuménique d'entraide, la Fédération protestante et l'Entraide protestante), 176, rue de Grenelle, 75007 Paris : CCP 4088 87 Y Paris.

● **L'UNICEF** rappelle que près de cinquante de ses professionnels travaillent en ce moment – et parfois depuis des années – au Bangladesh. Cet organisme mettra à la disposition de toutes les organisations non gouvernementales et de tous les volontaires tous les renseignements utiles à une action efficace.

● **Souscription à l'ambassade du Bangladesh.** L'ambassade du Bangladesh en France a ouvert, samedi 4 mai avec l'aval des autorités françaises, une souscription en faveur des sinistrés du cyclone tropical. Les dons peuvent être envoyés à l'ambassade, 5, square Pétrarque, 75016 Paris, par chèques libellés à l'ordre du « Fonds de secours du premier ministre de Bangladesh » (*« Bangladesh Prime Minister's Relief Fund »*).

Spécialiste de l'histoire des camps de concentration

Georges Wellers est mort

Georges Wellers, né en 1905, ancien déporté et cofondateur de la revue *la Monde juif*, est mort le 2 mai, apprend-on aujourd'hui. Serge Klarsfeld, avocat et secrétaire général du Centre de documentation juive contemporaine de Paris, retrace l'itinéraire de ce scientifique devenu historien.

En 1946, Georges Wellers, âgé alors de quarante et un ans, publiait un des premiers ouvrages du Centre de documentation juive contemporaine, *De Drancy à Auschwitz*, relatant son expérience concentrationnaire avec un sens exceptionnel du récit et de l'observation psychologiques ; un texte poignant d'une exactitude scrupuleuse, sauf sur un point : « *Le 26 février 1945, j'eus l'occasion de me voir dans une glace : je compris pourquoi dans ce bloc on m'appelait « vieux » et je sais comment je serai à quatre-vingts ans, si je vis jusqu'à cet âge. Je serai affreux !* » Non, à quatre-vingt-six ans, Georges Wellers n'était pas effreux. Il avait conservé sa dignité, sa lucidité, sa prestance et son savoureux accent russe qui rappelait sa naissance à Saint-Pétersbourg.

Il avait conservé intact, dans son immense mémoire, le souvenir de ses camarades disparus dans les camps d'extermination et auxquels, dès sa libération, il avait décidé de consacrer tout son temps libre, puis tout son temps. Fidèle à cette exigence, il avait été cofondateur de la revue du CDJC, *le Monde juif*, la seule publication au monde sur la Shoah paraissant sans interruption depuis la fin de la guerre, et il en était devenu, depuis près d'un quart de siècle, le directeur et le rédacteur en chef.

Il n'avait cessé de diriger ses travaux sur deux axes. En premier lieu, l'approfondissement de la connaissance du sort des juifs en France pendant ces années tragiques. Ce fut le sujet de maints articles novateurs, de plusieurs ouvrages, tel *L'Etoile jaune à l'heure de Vichy* (Fayard, 1973), et de colloques précurseurs et mémorables.

Il était l'historien de Drancy, où il était entré en avril 1942, après quatre mois de faim et de froid dans le camp de Compiègne, ayant échappé de justesse par la ruse – il s'était fait passer pour conjoint d'Aryenne – à la première déportation des juifs de France. Mais le cruel Brunner, commandant allemand de Drancy, finit par déjouer la fraude et Georges Wellers fut déporté le 30 juin 1944. Il souffrit terriblement à Auschwitz, participa à l'évacuation forcée du camp le 18 janvier, puis faillit mourir à Buchenwald, toujours dévoué à soulager les misères physiques et la détresse morale de ses camarades.

Enfin, dès qu'apparurent contestation et négation du génocide juif, la stature et le rôle de Georges Wellers grandirent encore. Ce dirigeant d'amicales, qui venait de prendre sa retraite de directeur de laboratoire de recherches à la faculté de médecine de Paris, se plongea non seulement dans la polémique et dans l'action judiciaire, où il fit régulièrement condamner ses adversaires, mais surtout dans une recherche scientifique particulièrement créative. Grâce à sa formation à la faculté des sciences de Moscou et à son expérience professionnelle, il put explorer des domaines quasiment interdits aux seuls historiens. Bien qu'il ne fût pas enseignant, on le saluait du titre de « professeur » qu'il n'avait point revendiqué, mais qu'il devait à l'efficace barrage universitaire qu'il constituait à lui tout seul face aux Rassinier, aux Faurisson, aux Roques, qu'il écrasait de son mépris et de sa compétence.

Le dénombrement des morts d'Auschwitz

Dans des articles au retentissement international, Georges Wellers détermina le nombre des victimes de la solution finale, fixa le nombre des morts à Auschwitz, expliqua le rapport Gerstein et ce que signifiait le « traitement spécial » (*Sonderbehandlung*), confronta tous les témoignages sur les chambres à gaz homicides et décrivit précisément leur fonctionnement (1). En 1981, il publia le premier ouvrage faisant autorité en la matière : *Les chambres à gaz ont existé* (2).

Président de l'Association pour la fondation Mémoire d'Auschwitz, Georges Wellers avait témoigné de façon inoubliable au procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, en 1961, et à celui de Kurt Lischka à Cologne, en 1979, rappelant ce qu'avait été le martyre de milliers d'enfants juifs de France déportés sous ses yeux en août 1942. Il était officier de la légion d'honneur. Homme de science et d'histoire, il n'hésita jamais à se faire militant de base pour la justice, pour la sécurité d'Israël ou pour les juifs persécutés.

En 1973, je l'avais emmené manifester devant le Bundestag à Bonn et se faire arrêter à nouveau brutalement par la police allemande. Pourtant, la haine ne l'avait point effleuré ; seule comptait la compréhension des hommes, amis ou ennemis. Les épreuves qu'il avait surmontées faisaient de Georges Wellers un chêne qui semblait indéracinable. Pour l'abattre, il a fallu que la maladie le prive, il y a quelques mois, d'Anne, son épouse. Il s'est alors laissé mourir non de faiblesse mais d'amour.

SERGE KLARSFELD

(1) Bon nombre de ces articles ont été réunis dans l'ouvrage collectif *Mémoires du génocide*, édition CDJC-FFDJF, 1987 (NDLR).

(2) *Les chambres à gaz ont existé*, Gallimard, 1981.

CORRESPONDANCE

Les magistrats et la Chancellerie

Après l'entretien avec M. Jean-Luc Souron, secrétaire général de l'Union syndicale des magistrats (le Monde *du 25 avril*), *M. Dominique-Henri Matagrin, secrétaire général de l'Association professionnelle des magistrats, nous a fait parvenir le texte suivant :*

Mise en cause par le secrétaire général de l'USM (51,76 % des voix aux dernières élections, et non 56 % ...), l'APM, certes, ne saurait, quant à elle, « *cautionner le sou-doin attachement* » de M. Sauron pour les thèses de la Chancellerie. En toute cohérence et continuité.

M. Chalandon ? Si l'APM ne lui a pas ménagé, parfois, ses critiques, elle a, effectivement, soutenu des orientations (notamment pénales et pénitentiaires) allant dans le sens des convictions pour lesquelles elle s'était battue depuis sa création, en 1981 (à l'époque où l'USM, elle, occupait le cabinet de M. Badinter...).

L' « affaire Chaumet » ? Mais oui, parlons-en, et comparons... Car c'était bien cette procédure judiciaire dans laquelle :

– Une information avait été ouverte (on n'était donc pas... à Marseille) ;

– Un juge avait pu mener ses investigations librement, sans être dessaisi ni traité de « cambrioleur » (on n'était donc pas... au Mans !) ;

– Un procureur général avait reçu l'ordre écrit de son ministre de se déterminer par soi-même, sans en référer à la Chancellerie (on n'était donc pas... à Angers !) ;

– Un garde des sceaux était en cause (entre autres personnalités du Gotha), mais en qualité de victime, et l'est resté, jusqu'à la clôture de l'information – intervenue, au demeurant, bien après le retour au pouvoir de ses adversaires, qui avaient été si bruyants (on n'était donc pas... en 1991 !).

Le Ciel, ou la justice de notre pays, fasse qu'aucun de ses successeurs ne se retrouve jamais dans une position bien plus inconfortable ou ambiguë !

Mais voilà, encore faudrait-il que la justice puisse faire son office, sans subir les formidables attaques venues, ces derniers jours, de la Place Vendôme, et dont l'« attachement » à un même « sens moral » devrait interdire à tout magistrat de se faire l'instrument ou la caution.

ÉDUCATION

Réforme du recrutement des universitaires

Le ministre de l'éducation nationale, M. Lionel Jospin, a présenté, mardi 7 mai, au conseil des ministres, un projet de loi relatif au recrutement et à la promotion des universitaires. Une fois voté, ce texte permettra au ministère de mettre en œuvre la réforme du Conseil national des universités (CNU) qui gère la carrière des enseignants-chercheurs. Objet de consultations depuis des mois (*le Monde* des 7 et 21 mars), le projet a pour objectif de déconcentrer les procédures au niveau régional et local afin d'améliorer l'efficacité d'un système menacé d'asphyxie. En outre, il prévoit de créer, auprès du ministre, un comité consultatif des universités qui pourra jouer le rôle de commission d'appel en cas de divergence entre les propositions de nomination des établissements et celles du CNU.

EN BREF

□ **Légère baisse de la population carcérale en avril.** – Le nombre de détenus, qui était en augmentation constante depuis le début de l'année, a connu un léger tassement au mois d'avril. Au 1er mai, les personnes détenues dans les prisons françaises (métropole et DOM confondus) étaient au nombre de 52 188 contre 52 326 le mois précédent. Ces chiffres révèlent une baisse de la population de prévenus (20 159 contre 20 587) et une augmentation de celle des condamnés (32 029 contre 31 739).

□ **Opération « coup de poing » à la maison d'arrêt de Nice.** – Près de trois cents détenus de la maison d'arrêt de Nice ont été entendus, mardi 7 mai, par vingt policiers en tenue et une quinzaine d'enquêteurs de la police judiciaire, dans le cadre d'enquêtes sur les tentatives d'évasion dont cet établissement a été le théâtre. Cette opération était surtout destinée à avoir un effet psychologique sur les détenus, au nombre de neuf cents pour deux cent cinquante-huit places. Francis Vanverberghe, dit « Le Belge », a été transféré à la maison d'arrêt des Baumettes, à Marseille, à l'issue de cette opération, ainsi que deux importants trafiquants de drogue.

□ **Rectificatif.** – Contrairement à ce qui a été écrit dans l'article intitulé « *Une proposition de résolution européenne admet le principe de l'euthanasie* » (*le Monde* du 3 mai) à la suite d'une erreur de transmission, M. Alain Pompidou n'est pas membre du Rassemblement des droites européennes mais du Rassemblement des démocrates européens.

SOCIÉTÉ

FAITS DIVERS

Décès d'une mère de famille
dans une cité de la banlieue parisienne

Harcèlement mortel

Les harcélements et raillaries de jeunes envers le fils handicapé d'un couple de boulangers-pâtissiers ont tourné au drame à Stains, une petite cité de la banlieue nord-est, en Seine-Saint-Denis. Une mère de famille, Mme Yvette Ligar, âgée de cinquante-six ans, est décédée d'un arrêt cardiaque peu après être intervenue pour protéger son enfant, Nicolas, âgé de vingt-deux ans, paralysé du bras droit à la suite d'une hémiplégie.

Régulièrement victime des moqueries et tracasseries des enfants du quartier de la cité des jardins où ses parents tiennent une boulangerie, Nicolas avait été une nouvelle fois pris à partie, samedi 4 mai vers 21 heures, par une demi-douzaine de jeunes âgés de dix-sept à vingt-cinq ans, dans la cour de son bloc d'immeubles, alors qu'il rentrait à son domicile, accompagné de sa mère avec laquelle il était allé prendre l'apéritif chez des voisins.

Mme Ligar est intervenue pour protéger son fils handicapé et éviter que la dispute ne dégénère. Peu après avoir calmé les esprits, elle a regagné son appartement situé au-dessus de la boulangerie avant de s'écrouler, victime d'un malaise. Malgré l'arrivée des secours, elle n'a pu être ranimée.

Interpellée par les policiers grâce au témoignage du fils de la victime à proximité de l'arrière-boutique de la famille Ligar, les six jeunes ont été immédiatement placés en garde à vue et présentés lundi 6 mai à M. Bernard Lugan, juge d'instruction au tribunal de Bobigny. Ce dernier leur a notifié les inculpations de coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner en ce qui concerne le jeune Rachid (dix-sept ans), et non-assistance à personne en péril en ce qui concerne les cinq autres jeunes. L'autopsie ayant montré que la décès de la victime résultait d'un accident cardiaque et qu'aucune trace de coups n'avait été constatée, le juge Lugan a laissé les six intéressés en liberté avec cependant un placement sous contrôle judiciaire avec interdiction de demeurer dans la ville de Stains.

MARTINE BOULAY-MERIC

Les suites d'une rixe à Ermont

Un adolescent se défenestre lors de la perquisition de son appartement

Un garçon de dix-sept ans, soupçonné d'avoir fait partie du trio de jeunes gens qui avaient ouvert le feu avec un pistolet à grenaille, samedi 4 mai, dans un hypermarché d'Ermont, est décédé des suites de ses blessures, mardi 7 mai, après s'être jeté d'une fenêtre de l'appartement de ses parents.

Situé au cinquième étage d'un immeuble d'Ermont, cet appartement faisait l'objet d'une perquisition, lorsque le jeune homme a brusquement ouvert une fenêtre et s'est jeté dans le vide, avant que les policiers aient eu le temps d'intervenir.

L'adolescent, d'origine sénégalaise, avait été interpellé dans la matinée, avec deux autres jeunes gens d'origine maghrébine, sur la foi des témoignages des personnes légèrement blessées lors de la rixe du samedi 4 mai. Ce jour-là, six clients, en plus du vigile visé, avaient été atteints par des gerbes de plomb.

Les trois auteurs présumés devaient comparaître devant le parquet de Pontoise mercredi 8 mai. Le ministère de l'intérieur a chargé le sous-préfet de permanence de présenter ses condoléances à la famille.

DÉFENSE

Dans le Pacifique

Début de la campagne d'essais nucléaires 1991 de la France

La France a procédé, mardi 7 mai vers 17 heures, au premier de ses essais nucléaires pour 1991 sur le site d'expérimentation du Pacifique, en Polynésie française. Cet engin de faible puissance, 10 kilotonnes environ, soit les deux tiers de la charge lancée sur Hiroshima à la fin de la seconde guerre mondiale, est destiné à calibrer le champ de tir en vue de prochains essais (1). Il est en effet le premier d'une série qui devrait s'étaler du mois de mai à la fin de l'été.

Depuis 1989, les Français ont décidé, pour des raisons d'économie, de ne faire annuellement qu'une « rafale » d'essais, contre deux au printemps et à l'automne comme cela fut le cas (huit tirs souterrains dans le sous-sol de Mururoa) voilà deux ans. L'an dernier, six engins seulement ont été tirés, et il est vraisemblable qu'une demi-douzaine le seront aussi cette année.

L'ensemble de ces essais, préparés et programmés dès l'an dernier, vise à améliorer les armes nucléaires françaises dans le domaine du durcissement de la charge, de la sûreté de l'arme et de sa miniaturisation. Tous programmes qui concourent à l'élaboration des têtes nucléaires qui équiperont les missiles des sous-marins lanceurs d'engins de nouvelle génération (SMLE-NG), dont le premier exemplaire, le *Triomphant*, entrera en service à la fin de 1994.

Même si la concordance des dates est fortuite – il faut plusieurs semaines pour préparer un tir dont la définition des caractéristiques remonte à l'année précédente, – il est à noter que ce premier tir en Polynésie a lieu peu après la visite du premier ministre français en Nouvelle-Zélande. Cet essai n'est toutefois une surprise pour personne. Lors de son passage en avril dans cette région du globe, M. Michel Rocard avait en effet rappelé que la France poursuivrait ses essais nucléaires et qu'ils « ne présentaient pas de danger particulier, ni pour la Nouvelle-Zélande, ni même pour les îles plus proches » de l'atoll de Mururoa.

(1) Pour ses essais souterrains, la France se conforme aux directives des accords passés entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, qui stipulent qu'on ne doit pas tester des engins d'une puissance supérieure à 150 kilotonnes, soit dix fois celle d'Hiroshima.

Nominations militaires

Sur la proposition du ministre de la défense, M. Pierre Joxe, le conseil des ministres du mardi 7 mai a approuvé les promotions et nominations suivantes dans les armées :

● Terre. – Est nommé contrôleur général des armées en mission extraordinaire, le général de corps d'armée Jacques Favreau.

Est promu général de division, le général de brigade Michel Cottereau.

Sont nommés : inspecteur du commissariat, le commissaire général de brigade Jacques Rey ; directeur central adjoint à la direction centrale du commissariat, le commissaire général de brigade Jean-Claude Lambert.

● Air. – Sont promus : général de brigade aérienne, les colonels Alain Blardat, François Gueniot et Jean-Georges Brevot ; commissaire général de brigade aérienne, le commissaire colonel Jean Krecek, nommé adjoint au directeur central du commissariat.

● Service de santé. – Sont nommés : directeur du service de santé de la région militaire de défense Méditerranée et de la circonscription militaire de défense de Lyon, le médecin général François Lesbre ; directeur adjoint du service de santé de la région militaire de défense Méditerranée et de la circonscription militaire de défense de Lyon, le médecin général Michel Olier.

● Armement. – Sont promus : ingénieur général de première classe, les ingénieurs généraux de deuxième classe Jean Coridir et Jacques Delgendre ; ingénieur général de deuxième classe, l'ingénieur en chef Maurice Desmoulière.

Sont nommés : sous-directeur « plans » de la direction des constructions navales, l'ingénieur général de première classe Yves Bertrandias ; chargé de mission auprès du directeur des constructions navales, l'ingénieur général de deuxième classe Yann Pivet ; adjoint au délégué aux relations internationales, l'ingénieur général de deuxième classe Daniel Berthault.

CORRESPONDANCE

La mort de Thomas Claudio à Vaulx-en-Velin

A la suite d'un article intitulé « Bavures d'après-boire », paru dans le Monde *daté 14-15 avril et dans lequel il était affirmé que la mort du jeune Thomas Claudio à Vaulx-en-Velin était consécutive à une intervention policière, M. Michel Diefenbacher, préfet adjoint du Rhône pour la sécurité, nous écrit :*

Dans un communiqué publié le 8 octobre 1990, le procureur de la République indiquait que le conducteur de la moto n'était pas titulaire du permis de conduire et que, comme son passager, il ne portait pas de casque.

Quant au conducteur de la voiture de police, il a été l'objet d'un dépistage d'alcoolémie par l'éthylomètre immédiatement après l'accident. Le résultat s'est révélé négatif.

AUTOMOBILE

Honda et sa Legend

L'obsession des constructeurs nippons n'est évidemment plus de construire des voitures dignes de comparaison avec les meilleures productions mondiales, aujourd'hui européennes. L'objectif datait de plusieurs années déjà et a été atteint. Tout le monde aura compris qu'il s'agit pour les Japonais désormais, et avant tout, d'occuper patiemment le marché tenu de longue date par les marques les plus célèbres, de Mercedes à BMW et autres grandes maisons d'outre-Rhin et d'outre-Manche.

Il est sûr que la bataille qui passe aussi, le cas échéant, par de simples rachats de parts, n'est pas terminée. En attendant qu'une nouvelle répartition des portefeuilles régle, dans une entreprise qui éprouverait des difficultés ou des découragements, les affaires, les firmes Irsppées du Soleil levant sa cherchent des images dites « de marque ». Les unes brillent dans les rallyes (Toyota), les autres dans les compétitions d'endurance (Mazda) l'autre dans la F1 (Honda, bien sûr).

C'est le moment qu'a choisi précisément la marque siglée H pour livrer sur les routes européennes une Legend nouvelle formule – appellation de circonstance – qui ne manquera pas d'intéresser les constructeurs allemands, tant les qualités de ce véhicule promis aux futurs et riches candidats à leur conduite en seront satisfaits.

Moteur 6 cylindres en V, monté en ligne et agissant sur les roues avant, 24 soupapes à la clef, silence de fonctionnement et souplesse, font de cette voiture cossue et finie de façon presque périmée une réplique, à des tarifs avantageux, de ces berlines dont bien des conducteurs franchouillards ont rêvé, en lorgnant du côté de Stuttgart, sans pouvoir vraiment se les offrir.

Rien de véritablement exaltant dans la façon dont il faut mener la mécanique, volontairement assagie (205 ch à 5 500 tours), mais une puissance aux roues à faible cadence du moteur (29,7 mkg vers les 4000 tours) qui arrache la maison sans effort... du moins sur les rapports intermédiaires. Les freins sont bien sûr à disques sur les quatre roues et l'ALB (antiblocage) est de série. Défauts : toutes les options traditionnelles sont comprises dans le tarif final, y compris l'« air bag » qui, camouflé dans le noyau du volant, se gonfle et se dégonfle en cas de choc pour protéger la poitrine d'une accidentelle rencontre avec la direction.

Le silhouette est agréable sans être futuriste, le cuir exhale des parfums d'avant-guerre.

CLAUDE LAMOTTE

▶ Prix : 275 000 F, 17 cv fiscaux pour la boîte à 5 rapports mécanique et 18 CV pour l'automatique. Version coupé : 300 000 F.

□ Les Coccinelles à Jablines. – Toute star a ses admirateurs et la Coccinelle ne déroge pas à cette règle. La plus célèbre des Volkswagen, détentrice du record mondial de production automobile – environ 21 millions d'unités à ce jour – réunit ses fans du 18 au 20 mai 1991 sur la base de loisirs de Jablines, en Seine-et-Marne. Cette quatrième édition du Super VW national devrait rassembler plus de 2 200 véhicules de tous types (Coccinelle, Combi, Buggy, Baja...) ainsi que 5 000 participants. Outre un rallye touristique et des démonstrations d'accélération et de tout-terrain, les amoureux de la Coccinelle pourront aussi jouer à « cache-culbus ». Une manifestation illuminée par un show laser et sonorisée par des concerts.

▶ Super VW national : inscriptions des participants au Club automobile Wild Ws et Buggys, 8 ter, rue Degommier, 91590 Cerny. Tél : 64-57-41-17.

CULTURE

Les héritiers

Un festival de jazz pour les pionniers leurs disciples, leurs enfants

LA NOUVELLE-ORLÉANS (Louisiane)

de notre envoyée spéciale

Du 26 avril au 5 mai, à la Nouvelle-Orléans, le « Fair Grounds », habituellement champ de courses, a reçu le « 91 Jazz Fest, Jazz and Heritage Festival » où se sont croisés jazz, blues, rhythm'n blues, gospel, le zydeco des Cajuns, mais aussi le rap, et les musiques afro de l'Amérique et des Caraïbes.

Sur l'invitation du producteur George Wein, qui organise également le Festival de jazz de Nice, ils ont été trois mille à jouer sur l'une des onze scènes et dans la ville. Parmi eux, Miles Davis, B. B. King, John Lee Hooker, les Neville Brothers et Salif Keita, le griot malien, « le nouveau son africain venant de Paris ».

Comme il pleuvait souvent, le sol était jonché de paille pour danser à son aise. L'odeur d'écurie dominait, au-dessus des relents de *(pow-boy)*, beignet de crabe de gombos aux haricots rouges, de cochon de lait et de soupe d'alligator pimentée d'épices. La vingt-deuxième édition de ce Festival annuel respectait la tradition culinaire des Créoles. De fait, l'on affluait ici de toute l'Amérique et du monde entier pour « l'œil, l'oreille et le palais ».

« Recette secrète »

Pour cinquante francs l'entrée journalière, ce n'était pas cher. Des centaines de milliers de spectateurs flânaient ou dansaient. Les retraités côtoyaient des jeunes bandes au teint hâlé de Floride et de Californie, en shorts et savates. Ils suivaient les joyeuses et bruyantes « parades », un classique du lieu, brandissant haut dans le ciel leurs oriflammes colorées. L'ambiance était comme partout en Amérique, aux années 60. Sous la tente réservée à leur atelier, les petits enfants blancs, bruns et noirs s'initiaient à la musique « congo », celle de la « diaspora africaine » revendiquée par les danseurs rituels de *free spirit* montés sur leurs échasses.

Mais d'autres, à Fair Grounds, affichaient leur look soigné – casquette à visière sur la nuque, chaîne d'or au cou, costume chic-choc et lourdes chaussures noires. Eux, ces « Blacks » de la Nouvelle-Orléans, étaient les véritables hôtes du Festival. Ils occupaient la scène, en famille pour la plupart. « Cette pratique collective reste la recette secrète qui confère à un ensemble une rare qualité musicale », explique-t-on. Ils étaient l'« âme » de la ville. Personnages surgis de la mémoire, nourris à la tradition des grands ancêtres, mais aussi les « battants » d'aujourd'hui en route sur les continents...

Ainsi, Gregory Davis et le Dirty Dozen Brass Band ont-ils fait un tabac. Leur musique ne respecte aucune chapelle, mélangeant les genres avec une énergie rauque. Le groupe revenait d'une tournée européenne via l'Hôtel Méridien de Paris. A suivi le crooner et guitariste Kenny Neal, lui aussi de retour au pays, à son club de Baton Rouge, avec ses frères et sœurs. Pour ce « 91 Jazz Fest », il avait fait venir de Chicago un saxophoniste de quarante ans, Rodney Brown, qui, trapu et souple comme un chat, portant en pendentif une grenouille à l'œil de diamant, rompu à l'exercice régulier de la *jam session*, tenait la scène de Fair Grounds.

Mais c'est dans l'intimité du club qu'il s'est livré. Descendant de scène, circulant de table en table « simplement pour jouer sans s'inquiéter de la technique », sur un air de Charlie Parker il improvisa un quart d'heure de solo sans faille, pour rebondir ensuite sur les rythmes de la batterie et des guitares.

A Fair Grounds, cette génération avait aussi ses enfants, les *kids* sauvages de la ville, comme Davios D. Né à La Nouvelle-Orléans, coiffé à la nouvelle mode « sade » – cheveux en toupet, – rapant devant des milliers de fans sur le podium, sur ses jambes de gringalet, expliquant brièvement sa musique avant de lancer sa mélopée, *Street Life*, l'histoire d'un gamin de sa rue « *cuvant de la cocaïne, comme ça. Sais-tu seulement pourquoi ? Il n'y a pas de travail. Mais la drogue tue ton père, viole ta mère. Arrête. Fais quelque chose pour la communauté* ». Et le public mêlé levait le poing, acclamant ce prédicateur. Au Jazz Fest, cela faisait aussi partie de l'héritage...

DANIELLE ROUARD

□ Les personnels de l'Opéra de Paris répondent à la direction. – A la suite de la conférence de presse tenue par la direction de l'Opéra de Paris (*le Monde* du 8 mai), la Fédération nationale des syndicats du spectacle (CGT) tient à faire savoir que, malgré le calme avec lequel les personnels de l'Opéra ont accueilli les annonces de licenciements et de suppressions de postes, ils sont disposés « à prendre toutes les mesures pour s'opposer efficacement à ces licenciements, à cette gestion de l'Opéra qui, au bout du compte, n'offre que mépris pour le public ».

COMMUNICATION

Pour récupérer une partie de ses prêts

Le Crédit lyonnais oblige M. Parretti à céder au moins 40 % de la MGM

AMSTERDAM

de notre correspondant

Après avoir quitté, il y a trois semaines, la présidence de la Métro Goldwyn Mayer, M. Giancarlo Parretti est aujourd'hui contraint par son banquier, le Crédit lyonnais Bank Nederland (CLBN), de céder une partie substantielle du capital de la major américaine, acquise en novembre dernier pour 1,36 milliard de dollars.

C'est ce qui ressort du rapport d'activité soumis par le groupe de M. Parretti à la Securities and Exchange Commission (SEC), l'équivalent américain de la Commission des opérations de Bourse. MGM/Pathé y annonce des pertes de 107 millions de dollars en 1990 pour un chiffre d'affaires de 526 millions de dollars et fait part d'un arrangement négocié avec son principal créditeur, le Crédit lyonnais.

La banque nationalisée française impose à M. Parretti la vente de 40 % de son capital pour rembourser une partie de sa dette. Le Crédit lyonnais cherchera lui-même un repreneur. La transaction devra avoir lieu avant le 30 novembre prochain afin de permettre à M. Parretti de ramener son endettement de 600 millions de dollars actuellement à 125 millions d'ici au 31 décembre, tout en conservant la majorité de la MGM. Mais si aucun acheteur n'est trouvé, la banque mettra en vente 51 % de la « perle » de l'empire Parretti, le financier italien devenant alors un actionnaire minoritaire.

« Secret professionnel »

« C'est une information d'agence de presse, ni plus ni moins », a simplement indiqué M. Brutschi, président de la filiale hollandaise du Crédit lyonnais, qui n'a pas voulu commenter les documents remis à la SEC. Ceux-ci feraient également apparaître que la destitution de M. Parretti en tant que président de la MGM à la mi-avril est une condition mise par le Crédit lyonnais à l'octroi d'un prêt supplémentaire de 145 millions de dollars à la major américaine, alors menacée de faillite.

Selon d'autres sources américaines, la SEC éprouve les plus grandes difficultés à faire la lumière sur le financement du rachat de la MGM par M. Parretti et l'état actuel du groupe. Chaque jour apporte son lot de nouvelles complications : ainsi, un responsable d'une entreprise appartenant à M. Parretti aurait négocié un prêt de 50 millions de dollars auprès de la Banco Populare de Novara au nom de la MGM, puis transféré l'argent à une autre entreprise de l'homme d'affaires italien. La banque italienne réclame un remboursement d'ici au 30 juin. Mais la MGM affirme qu'elle n'est pas responsable de cette « *initiative non autorisée* ».

Le Crédit lyonnais, qui a toujours gardé le « secret professionnel » le plus hermétique sur le montant de ses prêts à M. Parretti, et qui est, à Paris, dans le collimateur du ministre des finances et, à Rotterdam, dans celui du Conseil des commissaires, semble aujourd'hui vouloir couper les ponts avec son débiteur tout en cherchant à récupérer ses fonds.

« *Pas de commentaire* », dit, sans surprise mais logiquement, M. Brutschi. Au siège parisien du Crédit lyonnais, on indique avoir obtenu « *un mandat irrévocable* » pour vendre 40 % ou 51 % du groupe de M. Parretti, tout en se refusant à de plus amples commentaires.

CHRISTIAN CHARTIER

Santé et publicité

Il n'y a plus de « bon gras »

La bataille d'affiches autour du beurre et de la margarine (*le Monde* du 7 mai) s'achève faute de combattants. Le tribunal de Paris avait fait enlever les affiches du Centre interprofessionnel de documentation et d'information de l'industrie laitière (CIDIL) qui détournaient la campagne menée par Astra autour du « bon gras ». Aujourd'hui c'est au tour d'Astra de mettre fin à sa campagne pour la margarine Fruidor sur ordre du ministère de la santé.

Ce dernier a en effet suivi l'avis de la commission chargée du contrôle de la publicité et de la diffusion de recommandations sur le bon usage des médicaments. Le communiqué du ministère de la santé précise que la campagne d'Astra « *privilégiait de manière abusive l'utilisation d'une seule matière grasse au détriment de la notion d'équilibre alimentaire et risquait d'induire une surconsommation de matière grasse alors que les nutritionnistes estiment nécessaire de réduire globalement cette catégorie d'aliments* ».

هكذا من الأصل

ÉCONOMIE

BILLET

Textile : retour en arrière

Va-t-on vers un dépôt de bilan du groupe textile VEV (Vitos Etablissements Vitoux) ? De plus en plus probable, cette hypothèse ferait que le sort de quelque 11 000 salariés se retrouverait entre les mains d'un administrateur provisoire. Une situation que l'on n'avait pas vu depuis de nombreuses années.

Les premiers signes de la crise sont apparus officiellement le 29 avril, lors de l'annonce de la suspension de cotation du cours. Car un scénario que l'on croyait à jamais disparu était en train de se dérouler : les pouvoirs publics et les banques discutaient âprement pour éviter une catastrophe qui risquait de se traduire par des centaines de licenciements dans le nord de la France. Face à la situation financière de VEV, les banques, en effet, menacent de ne plus honorer les échéances. Pour 1990, les pertes se chiffrent en centaines de millions de francs, pour un chiffre d'affaires de 8,6 milliards. L'endettement est estimé à plus de 2 milliards.

Comment ce groupe, résultat du regroupement d'une partie des activités de Prouvost et de Boussac, en est-il arrivé là ? La tentation est grande d'en attribuer la responsabilité à M. Christian Derveloy, qui dirige le groupe depuis 1980 et qui aurait accepté, lors de la réunion du 7 mai, de se retirer pour aider à trouver une solution. Ce polytechnicien de quarante-neuf ans s'était fait connaître lors de la bataille boursière lancée à l'été 1987 par les Chargeurs de M. Jérôme Seydoux sur le groupe Prouvost. On découvre alors que celui qu'on croyait être un manager avait, au fil des années, ramassé les actions de la famille Prouvost et était le vrai propriétaire du groupe textile. Après avoir empêché M. Seydoux de prendre Prouvost sans le vaincre totalement, il négocie avec lui et lui cède les deux secteurs les plus rentables : le négoce et le peignage de la laine. Le chiffre d'affaires du groupe diminue d'autant, et M. Derveloy rachète à M. Bernard Arnault certaines activités Boussac parmi les moins rentables.

Dès lors, M. Derveloy ne parviendra pas à redresser l'ensemble. Mélange de restructurations réussies, de suppressions d'emplois et de cessions de sociétés, sa stratégie échoue. En avril 1990, il annonçait un retour à une exploitation positive et un objectif de rentabilité de 5 % en 1992. Mais la mauvaise conjoncture eure eu raison de cet optimisme : la crise du fil à tricoter, le prix de la laine et la guerre du Golfe ont rendu la situation inextricable.

La question maintenant est de savoir si ce groupe est viable dans sa configuration actuelle ou s'il devra être vendu « par appartements ». Et au moment où le gouvernement prépare une nouvelle série de mesures pour le secteur textile, il devra aussi éviter une crise sociale.

FRANÇOISE CHIROT

□ **Bic abandonne les parfums.** – Après trois années d'efforts, un investissement de près de 250 millions de francs, 90 millions de pertes dès la deuxième année et 50 millions pour 1990, le baron Bich a annoncé, mardi 7 mai, qu'il renonçait à poursuivre la fabrication des parfums Bic. En 1988, il avait lancé un parfum à très bas prix distribué en grandes surfaces, stations-service, bureaux de tabac, etc. Mais trois ans plus tard, le constat des spécialistes du secteur parfum est sans équivoque : ce n'est pas le prix que les clients, même désargentés, privilégient en achetant un parfum, mais le rêve.

Les premières orientations pour le budget de 1992

La réduction du nombre des fonctionnaires s'annonce difficile

Réduire le nombre des agents de l'Etat partout où c'est possible. L'enjeu est réaffirmé avec plus ou moins de force, depuis 1984, par tous les gouvernements successifs. M. Michel Rocard n'y a pas dérogé cette année, en annonçant, dans sa lettre de cadrage qui définit les premières orientations pour le budget de 1992, que les effectifs globaux des fonctionnaires devaient diminuer l'année prochaine (*le Monde* daté 26 avril). Les créations d'emplois dans les secteurs prioritaires de l'éducation nationale et de la justice devront, affirme-t-on au ministère de la fonction publique, être compensées par des diminutions dans les autres ministères civils.

La réalité ne se conforme jamais tout à fait aux prévisions des gouvernements : avec 2 191 293 fonctionnaires civils (1) recensés au 31 décembre 1989 par la direction générale de l'administration française (*voir tableau*), le nombre des agents de l'Etat a officiellement diminué de... 18 000 depuis 1984 (soit – 0,78 %). Plus récemment, l'objectif affiché en 1989 par le gouvernement de stabiliser le nombre de fonctionnaires en 1990 s'est finalement soldé par la création de quelque 8 000 emplois supplémentaires.

Aucun des ministères numériquement importants et concernés par la lettre de cadrage de M. Rocard (finances, équipement, intérieur) n'entend encore se prononcer sur l'état de ses effectifs à l'horizon 1992. Les projections au niveau global paraissent, de plus, hasardeuses, dans la mesure où il s'écoule près de trois ans entre le moment où l'Etat inscrit dans la loi de finances les emplois à supprimer ou à créer et celui où il peut mesurer précisément les conséquences de ses choix budgétaires. Les dernières statistiques centralisées disponibles quant au nombre réel d'agents en poste (publiées dans le rapport général annuel de la fonction publique) datent de 1989. Et l'on ne dispose encore, pour 1991, que des prévisions inscrites au budget, et qui se soldent par une augmentation de quelque 9 500 postes civils.

L'objectif de 1992 devrait pourtant se révéler encore plus difficile à atteindre. D'une part, certains ministères, traditionnellement visés par les réductions d'effectifs, ne sont, cette fois-ci, pas concernés par la recommandation de M. Rocard. D'autre part, les outils censés permettre à l'Etat de gérer plus efficacement ses ressources humaines ne devraient produire leurs effets au mieux qu'à moyen terme.

La disparition d'un réservoir important

Avec l'entrée en vigueur, le 1er janvier, de la réforme du statut de la Poste et de France Télécom, les personnels de ces deux établissements (500 000 personnes en tenant compte des filiales) ne sont plus comptabilisés dans les effectifs du ministère des postes, des télécommunications et de l'espace, qui devraient être ramenés, en 1991, à moins d'un millier d'agents. C'est donc un réservoir important qui disparaît des statistiques, puisque, depuis 1985, les réductions au sein de cette administration ont représenté plus du tiers (36 %) de la totalité des compressions d'effectifs.

Devenu, depuis la cure d'amaigrissement subie par le ministère des postes, le second ministère en nombre d'agents derrière l'éducation nationale, l'administration de la défense n'est pas concernée non plus par l'objectif de stabilité fixé dans la lettre de cadrage. Les réductions d'effectifs militaires sont en effet gérées depuis cette année dans le cadre du plan de réorganisation des forces armées, le plan Armée 2000, qui prévoit de diminuer de 35 000 unités le nombre de militaires d'ici à 1994.

En contrepartie, le rythme des créations de postes devrait rester soutenu, notamment au sein de l'éducation nationale où plus de 35 000 emplois supplémentaires ont été inscrits au budget entre 1989 et 1991. Un effort destiné notamment à combler les besoins de nouveaux professeurs, estimés à quelque 50 000 personnes d'ici à l'an 2000, pour faire face à l'augmentation du nombre d'élèves dans l'enseignement primaire et secondaire. En dehors de l'éducation nationale et de la justice, un autre secteur devrait être également épargné : les services de la police nationale, où l'on envisagerait la création de 400 à 600 postes supplémentaires.

L'effort de compression des effectifs devrait essentiellement porter sur les 400 000 à 500 000 agents des autres ministères civils (dont 100 000 sont à l'équipement et près de 200 000 aux finances), où il y a toujours, selon l'expression du premier ministre, des « *gisements* » d'amélioration de la productivité. Le souci de faire rendre le meilleur « rapport qualité-prix » à la somme que l'Etat consacre chaque année aux frais de personnel administratif (521,7 milliards de francs inscrits au budget de 1990, en augmentation de 7 % par rapport à 1989), constitue une autre constante du discours gouvernemental sur la fonction publique.

Ainsi, le pouvoir en place a toujours fondé de grands espoirs de gains de productivité sur l'informatisation de l'administration, les crédits consacrés à cet équipement ayant progressé de 3 à 6 milliards de francs entre 1986 et 1991. Reste que la réalité ne s'est, là non plus, pas révélée à la hauteur de ces espérances. Alors que les investissements réalisés depuis 1987 « *auraient dû dégager un surcroît de productivité équivalent à 6 600 emplois annuels (...), les effectifs de l'administration ont augmenté de 4,8 % entre 1980 et 1989* », relevait M. François de Closets, dans son rapport de 1989 commandé par la commission du Plan et consacré à l'efficacité de l'Etat.

Plan de rationalisation

Le ministère de la fonction publique table, cette fois-ci, sur l'efficacité de son plan de simplification des procédures administratives. Présenté lors du dernier séminaire gouvernemental sur le renouveau du secteur public, ce plan doit s'attaquer au phénomène d'« *empilement des structures administratives* ». Tant il est vrai que l'émergence de nouvelles missions (politique de la ville) ou la création d'organismes inédits (commission d'évaluation) ne sont que trop rarement compensées par la suppression de structures obsolètes.

Sur la base d'expériences menées en particulier aux ministères de l'agriculture et de la jeunesse et des sports, l'Hôtel Matignon a demandé à tous les membres du gouvernement de proposer, d'ici à la fin de l'année, un plan de rationalisation de leur administration devant déterminer les fusions et les suppressions potentielles au sein des administrations centrales et locales. Un programme ambitieux, mais qui ne devrait produire ses premiers effets qu'à moyen terme. Car, entre-temps, ce plan risque fort de rencontrer de multiples résistances de la part de fonctionnaires. Ainsi les tentatives de rapprochement entre les directions départementales de l'agriculture et de l'équipement marquent-elles aujourd'hui le pas, les administrations centrales des ministères concernés ne passant pas pour y être favorables.

Parallèlement, le souci du gouvernement d'améliorer la gestion des ressources humaines, grâce notamment à la mobilité professionnelle et géographique des fonctionnaires, semble aussi au point mort. Les négociations que le ministre de la fonction publique souhaitait nouer avec les organisations syndicales pour redynamiser les flux de mutations tant géographiques que professionnelles, sont restées lettre morte, faute d'interlocuteurs.

Dans le domaine de la gestion des ressources humaines, le plus grand motif de satisfaction du ministère de la fonction publique demeure la déclinaison, ministère par ministère, de l'accord-cadre du 29 juin 1989, sur la formation continue. Sur le fond, la mise en œuvre de cet accord (il en est de même de la réforme de la grille) est encore trop récente pour permettre de dresser un bilan qualitatif. La commission de suivi de l'accord-cadre, qui doit se réunir en juin, ne devra-t-elle pas, elle-même, se forger une idée à partir de statistiques remontant à... 1989 ?

D'une façon générale, l'incapacité de l'Etat à produire rapidement des états statistiques de ses effectifs le contraint à mener presque à l'aveuglette sa politique en la matière. Chargé de mettre sur pied une véritable politique de gestion prévisionnelle de l'emploi, le ministère de la fonction publique n'est pas encore parvenu au bout de ses peines.

VALÉRIE DEVILLECHABROLLE

(1) Non compris les 132 240 agents civils du ministère de la défense.

Effectifs réels des agents de l'Etat par ministère civil au 31 décembre 1989

	1984	1985	1986	1987	1988	1989
– Education nationale (1)	1 051 548	1 057 983	1 059 460	1 060 407	1 061 693	1 057 617
– Postes et télécommunications	512 807	514 035	508 422	505 312	501 611	505 657
– Economie, finances et budget	208 412	207 960	207 434	204 970	203 035	197 277
– Intérieur, DOM-TOM	149 986	150 454	151 423	152 753	153 935	152 582
– Equipement, logement, transports, mer (2)	113 672	113 532	112 436	124 692	124 186	116 390
– Justice	48 113	48 975	49 409	49 815	50 710	51 058
– Agriculture	34 320	34 908	34 528	34 683	34 708	29 631
– Santé, travail, emploi (1)(3)	29 340	26 251	26 140	26 364	26 307	21 957
– Culture	11 741	12 174	12 438	12 796	12 689	13 243
– Autres ministères civils	49 353	48 234	46 645	44 589	43 946	45 881
– Ensemble	2 209 294	2 214 506	2 208 335	2 216 381	2 212 820	2 191 293

(1) En 1985, transfert des 3 000 agents de la santé scolaire du ministère de la santé à celui de l'éducation.
(2) En 1987, transfert de 14 000 agents des départements au ministère de l'équipement.
(3) En 1987, transfert de 500 agents de la délégation à la formation professionnelle des services du premier ministre au ministère du travail et de l'emploi.
Source : INSEE - Direction générale de l'administration française.

Nouvelles mesures pour détecter les versements indus des allocations de chômage

Un décret « *portant modification de certaines dispositions du code du travail relatives au contrat à durée déterminée, au travail temporaire et au marchandage* » est publié dans le *Journal officiel* du 7 mai. Il dispose notamment qu'à compter du 1er novembre prochain les entreprises de travail temporaire devront adresser, dans les huit premiers jours de chaque mois, au directeur départemental du travail ainsi qu'à l'agence locale pour l'emploi divers renseignements concernant leurs salariés intérimaires, dont la durée exacte de leur mission. Ces éléments doivent permettre de vérifier plus facilement que ces travailleurs n'exercent pas une activité professionnelle tout en continuant de percevoir une allocation de chômage.

□ **Les créditeurs occidentaux apportent une aide financière à l'Inde.** – Selon les déclarations du vice-président de la Banque mondiale pour la région asiatique, M. Attila Karaosmanoglu, les créditeurs occidentaux commencent à apporter un soutien financier à l'Inde, confrontée à une grave crise de paiements (*le Monde* du 30 mars). La Banque asiatique de développement doit apporter un financement à court terme de 150 millions de dollars (900 millions de francs), tandis que plusieurs pays ont promis des crédits bilatéraux. Il n'est pas encore certain que l'Inde pourra faire face à ses obligations financières au cours des prochains mois.

Devenant le cinquième producteur en Grande-Bretagne

Elf rachète pour 8 milliards de francs le domaine minier d'Occidental en mer du Nord

Elf Aquitaine a annoncé, mercredi 8 mai, qu'il allait racheter pour une somme de 1,35 milliard de dollars (8 milliards de francs environ) les actifs de la compagnie américaine Occidental Petroleum dans la mer du Nord britannique. Déjà raffineur et distributeur de carburant outre-Manche, grâce au rachat récent d'AMOCO, le groupe français va ainsi devenir le cinquième producteur de pétrole et de gaz en Grande-Bretagne, pratiquement à égalité avec le quatrième, British Gas. C'est le plus importante prise de participation du groupe dans le secteur pétrolier depuis l'acquisition, en 1981, de la société américaine Texas Gulf.

Un coup de maître pour le groupe français : grâce à cette opération, il accroît ses réserves de 7 % – soit 30 millions de tonnes d'équivalent pétrole – pour un prix moyen de 4,5 dollars par baril et devient l'un des principaux opérateurs en mer du Nord, et cela presque... sans bourse délier ! Comment ? En utilisant, pour payer le plus gros du prix à Occidental, une participation dormante qu'il détenait depuis deux ans dans une autre compagnie pétrolière britannique : Enterprise Oil.

L'opération mérite quelque explication. En décembre 1988, Elf avait acquis 25,2 % du capital d'Enterprise Oil, espérant pouvoir, à terme, prendre le contrôle complet de l'affaire. Mais cette première tentative échouait, et le groupe gardait sur les bras une participation importante, mais minoritaire et donc inutile. Après plusieurs mois de négociations, Elf a finalement conclu un accord à l'amiable avec la direction d'Enterprise, qui lui permet de rentabiliser son achat.

Les deux groupes vont créer une société commune nommée Elf Enterprise Petroleum (EEP). Cette société sera contrôlée et gérée par Elf, qui détiendra les deux tiers du capital. Enterprise apportera dans la corbeille de naissance une participation de 19 % dans le champ de Nelson, l'une des plus grosses découvertes faites en mer du Nord depuis quinze ans. De son côté, Elf apportera à EEP 15 % des actions d'Enterprise qu'il détient, conservant le reste (soit 10 %).

Un apport vital, puisque ce sont ces actions qui permettront à la nouvelle société EEP de payer plus de la moitié du rachat des actifs d'Occidental. Pour financer ce rachat, d'un montant très important même pour le secteur pétrolier, Elf et Enterprise vont émettre pour 438 millions de livres – soit environ 4,38 milliards de francs – des obligations qui seront, à terme, échangeables contre les actions d'Enterprise mises au pot commun. Restera 3,6 milliards de francs, qui seront apportés en cash par Elf (à hauteur des deux tiers) et Enterprise pour le tiers restant. Ouf !

Une opération complexe

Une opération complexe, mais qui « en vaut la chandelle ». Elf, au bout du compte, ne verse que 2,37 milliards de francs sur un total de 8 milliards, et utilise un paquet d'actions inutiles pour prendre le contrôle d'un des plus beaux domaines miniers de la mer du Nord. Car Occidental Petroleum était, jusqu'ici, l'un des principaux opérateurs pétroliers en Grande-Bretagne, alors que le groupe français, en dépit de participations non négligeables (Alwyn, Bruce, etc.) n'avait jamais réussi à opérer directement sur un champ britannique.

Les actifs d'Occidental, rachetés par Elf via sa filiale EEP, comprennent des participations de 36 % dans le champ de Piper, tristement rendu célèbre en juillet 1988 par la catastrophe de Piper-Alpha, ainsi que dans les champs satellites de Scapa, de Saltire et de Chanter, plus une part de 23,4 % dans le champ de Claymore, et 36,5 % de l'oléoduc et du terminal de Flotta, dans les îles Orcades, au Nord de l'Ecosse. Au total, 217 millions de barils en terre, auxquels il faudra ajouter la part de 19 % du champs de Nelson, découvert par Enterprise au large d'Aberdeen et qui entrera en production en 1994.

Avec cet ensemble, Elf deviendra le cinquième producteur et opérateur pétrolier en Grande-Bretagne, derrière les trois « grands » – BP, Shell et Exxon-, mais presque à égalité avec le quatrième British Gas. La production de Piper, interrompue depuis l'accident, devant reprendre l'an prochain et celle du gisement de Nelson devant démarrer en 1994, Elf deviendra, à terme, le quatrième producteur d'hydrocarbures britannique. Mais dès à présent, les réserves européennes du groupe français dépassent celles qu'il détient en Afrique pour représenter environ la moitié du total.

VÉRONIQUE MAURUS

A Londres, en juillet prochain

M. Gorbatchev pourrait participer au sommet des pays industrialisés

Le président soviétique, M. Mikhaïl Gorbatchev, pourrait être invité au sommet des sept principaux pays industrialisés, qui aura lieu le 15 juillet à Londres, a-t-on appris, mardi 7 mai, de source gouvernementale britannique. Le premier ministre de Grande-Bretagne, M. John Major, qui présidera la réunion, doit consulter ses partenaires à ce sujet.

Ce serait la première fois qu'un chef d'Etat soviétique assisterait à un tel sommet, qui réunit chaque année les dirigeants des Etats-Unis, du Japon, de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, de la Grande-Bretagne et du Canada.

Moscou a exprimé le souhait, ces dernières années, de bénéficier du statut d'observateur aux sommets des Sept, ainsi qu'aux réunions du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, organisations dont l'URSS n'est toujours pas membre. – *(Reuter.)*

Le chômage diminue à l'ouest de l'Allemagne *mais augmente à l'est*

Le taux de chômage est en baisse dans la partie occidentale de l'Allemagne au mois d'avril, touchant 5,5 % de la population active, contre 5,8 % en mars. L'office fédéral des statistiques, qui a publié ces résultats mardi 7 mai, estime que, en un an, le nombre des demandeurs d'emploi a diminué de 13,2 %, pour s'établir à 1,65 million. En revanche, le nombre de sans emplois a continué d'augmenter dans l'ex-RDA : sur une population active de 8,8 millions de personnes, 837 000 ont été recensées comme chômeurs en avril (soit 9,5 %, contre 9,2 % en mars), tandis que le nombre de ceux ne travaillant pas à plein temps a franchi la barre des 2 millions.

Le Monde-RTL
ENTREPRISES
à 22h15 sur RTL
Mercredi 8 mai
en raison de la célébration de la fin de la seconde guerre mondiale,
et jeudi 9 mai
en raison des fêtes de l'Ascension
il n'y a pas d'émission.

□ **Achèvement du deuxième tunnel sous la Manche le 14 mai.** – Après le tunnel de service sous la Manche, où la jonction a été effectuée le 1er décembre 1990, ce sera dans le tunnel ferroviaire nord que les équipes françaises et britanniques se rencontreront, le 14 mai. Le troisième et dernier tunnel ferroviaire qui composera le lien transManche sera achevé à la fin du mois de juin. Dans ce tunnel, il restait, le 7 mai, 3 326 mètres à creuser. La mise en service de l'ouvrage est prévue pour le 15 juin 1993.

ÉCONOMIE

FINANCE

Après la recomposition du pacte d'actionnaires

Apaisement du différend entre les autorités boursières et la SAE

Le différend entre le Conseil des Bourses de valeurs (CBV) et certains actionnaires de la Société auxiliaire d'entreprises (SAE) qui a conduit ces derniers à assigner l'organisme chargé de la réglementation boursière devant la cour d'appel de Paris est en voie d'apaisement. Un règlement à l'amiable semble avoir été préféré aux poursuites judiciaires. Le litige portait sur la qualification *d'« action de concert »* par le CBV du pacte qu'avaient constitué les amis du président de la SAE pour faire face à un actionnaire important, le groupe immobilier Pelège (*le Monde* du 9 février).

Cette qualification limitait la marge de manœuvre des signataires pour ramasser des titres sur le marché, les obligeant presque à lancer une OPA si l'un d'entre eux ramassait trop d'actions et conduisait le groupe possesseur de 27,1 % du capital et 28 % des droits de vote à dépasser le seuil fatidique des 33,3 %. Car, même en agissant séparément, ils étaient obligés de déclarer les franchissements de seuils en cumulant l'ensemble des actions détenues.

Ce pacte a donc été résilié, et une autre convention d'actionnaires, concernant 21,2 % du capital et 21,7 % des droits de vote de la firme de BTP, a été présentée au CBV qui a donné son agrément. Elle comprend les mêmes acteurs (la Société générale, Peribas, Fougerolle, Comptoir des entrepreneurs, SMA BTP et SMA Vie, la famille de La Bouillerie), hormis la Société civile d'investissement de l'encadrement SAE et huit sociétés du groupe. En conséquence, pour le CBV, la disparition de cet autocontrôle lui permet de *« considérer qu'il ne se trouve pas en présence d'une action de concert entre les signataires de cette convention »*.

Le groupe Pelège se désengageant partiellement

Le numéro un du BTP allemand va prendre le contrôle de Nord-France

Le groupe Philipp Holzmann, numéro un du BTP en Allemagne, va prendre le contrôle d'un important groupe français du secteur, Nord-France, dont l'actionnaire principal était jusqu'à présent le groupe Pelège. Nord-France (2,756 milliards de francs de chiffre d'affaires et une perte de 15,4 millions de francs en 1990) a en effet annoncé, le 7 mai, que le groupe Pelège avait décidé de ne pas souscrire à l'augmentation de capital de 150 millions de francs en numéraire que la société a décidé de réaliser *« dans les plus brefs délais »*.

Le groupe Pelège (13 milliards de francs de chiffre d'affaires en 1990), devenu, en quelques années, un des principaux acteurs français de l'immobilier et du BTP, a pris cette décision *« compte tenu de la stratégie qu'il développe par ailleurs et afin de ne pas susciter d'inévitables conflits d'intérêt »*. Son PDG, M. Michel Pelège, n'était pas présent mardi à Paris pour commenter ce désengagement partiel.

Jusqu'à présent, le groupe Pelège détenait 46 % de Nord-France et Philipp Holzmann 40 %. Le communiqué a précisé que Philipp Holzmann allait devenir le principal actionnaire de Nord-France, mais n'a pas précisé le pourcentage de sa participation future. Le groupe Pelège est le principal actionnaire, avec 33,08 % du capital, groupe français de bâtiment, la SAE (Société auxiliaire d'entreprises).

Un nouvel actionnaire principal à la Compagnie des signaux

Qui s'intéresse à la Compagnie des signaux et équipements électroniques (CSEE), société spécialisée dans la communication informatique, l'électronique de défense et les transports (signalisation ferroviaire)? Le mystère restait entier, mardi 7 mai, tant au siège de l'entreprise que dans les milieux boursiers, après l'importante *activité autour de la valeur durant la* journée. En quelques heures, 208 000 titres, représentant 23 % du capital de cette entreprise, ont changé de mains, dont un bloc de 150 000 titres équivalant à près de 17 % du capital. Par cette transaction, l'acheteur, pour l'instant inconnu, devient le principal actionnaire de cette société, loin devant les autres, puisque aucun porteur de parts ne détient plus de 5 % de cette firme.

Le seul actionnaire important était, jusqu'à présent, CSI (Capital Système Investissement), une filiale de la Banque Demachy, avec 11,5 % des parts. Mais cette participation, ou du moins l'essentiel, aurait été cédée, mardi, sur le marché. CSI avait franchi le seuil des 10 % dans la CSEE en novembre dernier et avait alors affirmé aux dirigeants de l'entreprise qu'elle entendait réaliser un placement à court terme et ne souhaitait pas participer à la vie de la société. En sera-t-il de même pour le nouvel actionnaire de référence? Ce dernier a cinq jours de Bourse pour se faire connaître.

Dans les milieux boursiers, la préférence se portait sur un industriel plutôt que sur un financier, au vu des performances décevantes de la CSEE depuis plusieurs années. Et de citer des noms de firmes comme Matra ou GEC-Alsthom, qui ont catégoriquement démenti être les acquéreurs. A la CSEE, on s'interrogeait. Contrairement aux prévisions, le groupe n'est pas revenu à l'équilibre l'an dernier, l'exercice se terminant par une perte de 3 millions de francs, avec un chiffre d'affaires de 1,216 milliard de francs. Le déficit est dû à des pertes plus importantes que prévu de la filiale américaine Telcom Technologies, achetée en 1989. Les deux branches, transport et défense, sont bénéficiaires.

D. G.

BOURSES

TOKYO, 8 mai ⬇

Légère baisse

L'indice Nikkei de la Bourse de Tokyo a clôturé mercredi en légère baisse de 32,35 yens, soit – 0,1 %, pour terminer à 28 309,79 yens. Le marché ne montrait aucun signe de reprise, ont indiqué les opérateurs, les investisseurs tenu privés qu'institutionnels étant restés en retrait, sans trouver de motivation à l'achat.

NEW-YORK, 7 mai ⬇

Recul

Wall Street a nettement reculé en clôture mardi, déçu par les résultats très moyens de l'adjudication trimestrielle des bons du Trésor à trois ans. Après avoir évolué de manière hésitante durant l'essentiel de la séance, l'indice Dow Jones des valeurs vedettes a viré à la baisse en milieu d'après-midi, pour clôturer à 2 917,48 en recul de 24,18 points (0,82 %). Quelque 154 millions d'actions ont été échangées.

LONDRES, 7 mai ⬆

En progrès

Les valeurs ont confirmé leur progression mardi à la Bourse de Londres, sur un marché rendu optimiste par une perspective de baisses des taux d'intérêt en Grande-Bretagne, et qui bénéficiait d'une forte demande sur le marché à terme. La publication, le 17 mai, des chiffres de l'inflation pour avril pourrait montrer un net tassement de la hausse des prix, pouvant aller jusqu'à deux points selon certains analystes. Cette nouvelle, si elle se confirmait, pourrait, selon eux, déclencher une nouvelle baisse des taux d'intérêt.

L'indice Footsie des cent valeurs principales a terminé en progression de 17,8 points (+ 0,7 %) à 2 540,5 points.

PARIS, 7 mai =

Sans conviction

La Bourse de Paris était sans conviction à la veille des fêtes de la victoire de 1945 et de l'Ascension, mercredi et jeudi. En repli de 0,34 % dès l'ouverture, les valeurs françaises ont continué d'évoluer dans une fourchette relativement étroite au fil des échanges. En *fin de matinée*, mardi, le retard affiché à l'ouverture n'avait pratiquement pas varié. En début d'après-midi, l'indice CAC 40 s'inscrivait en baisse de 0,2 %. En clôture, il revenait à + 0,08 %.

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL : 15, RUE FALGUIÈRE 75501 PARIS CEDEX 15 Tél. : (1) 40-65-25-25 Télécopieur : (1) 40-65-25-99 Télex : 206.808 F

ADMINISTRATION : 1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX Tél. : (1) 40-65-25-25 Télécopieur : (1) 49-60-30-10 Télex : 261.311 F

Edité par la SARL *le Monde*

Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944

Capital social : 620 000 F

Principaux associés de la société :

Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »,

« Association Hubert-Beuve-Méry »

Société anonyme des lecteurs du *Monde*

Le Monde-Entreprises,

M. Jacques Lesourne, *gérant*.

Imprimerie du « Monde » 12, rue M.-Gunsbourg 94852 IVRY Cedex

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 347 ISSN 0395-2037

Le Monde PUBLICITE SA

Jacques Lesourne, président Françoise Hugutt, directeur général Philippe Dupuis, directeur commercial

5, rue de Monttessuy, 75007 PARIS Tél. : (1)45-55-91-82 ou 45-55-91-71 Télex MONOPUB 206 136 F Télefax 45-55-04-70 - Société filiale du journal *le Monde* et Régie Presse SA

Le Monde TÉLÉMATIQUE Composez 36-15 - Tapez LEMONDE ou 36-15 - Tapez LM

Renseignements sur les microfilms et index du Monde au (1) 40-65-29-33

Reproduction interdite de tout article, sauf accord avec l'administration

ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX. Tél. : (1) 49-60-32-90

TARIF	FRANCE	SUISSE - BELGIQUE LUXEMB. - PAYS-BAS	AUTRES PAYS Voie normale-CEE
3 mois	460 F	572 F	790 F
6 mois	890 F	1 123 F	1 560 F
1 an	1 620 F	2 086 F	2 960 F

ÉTRANGER : par voie aérienne tarif sur demande.

Pour vous abonner, renvoyer ce bulletin accompagné de votre règlement à l'adresse ci-dessus ou par MINITEL : 36-15 LEMONDE code d'accès ABO

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur numéro d'abonné.

BULLETIN D'ABONNEMENT

PP Paris RP

Durée choisie : 3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Localité : _____ Pays : _____

Veuillez avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

111 MON 03

CARNET DU Monde

Mariages

– Roger CANS
et
Chantal BONNIN-LUQUOT

se sont mariés dans l'intimité le mardi 7 mai 1991, à Paris.

Roger Cans :
4 *bis*, rue Dulac,
75015 Paris.
Chantal Bonnin-Luquot,
101, boulevard de Verdun,
92400 Courbevoie.

Décès

– Mme Denise Farchy
et ses enfants,
M. et Mme Alain Battegay
et leurs enfants,
M. et Mme Claude Battegay
et leur fils,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Jeanne BATTEGAY,
née Katz,

survenu le 6 mai 1991 à l'âge de cent deux ans.

Les obsèques auront lieu le vendredi 10 mai, à 15 h 45, au cimetière du Montparnasse.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– Salt-Lake-City, New-York, Paris, Lincoln, Boston, Saint-Andrews.

Mme Marilynn Roskelley,
Cecilia, Evelyn, Victoria, Julia et MacGregor Blewer,
ses enfants,
Amy et Mark Roskelley,
ses enfants par le cœur,
Theodore Livingston Young,
son petit-fils,
Ses gendres
Et ses amis,
ont la douleur de faire part du décès de

John MacGregor BLEWER,
président-directeur général
de Pacific American Investors, Inc.,

survenu à Salt-Lake-City (Utah), le 7 avril 1991.

– Mme Maurice Hédou,
ses huit enfants,
ses vingt-six petits-enfants,
Toute sa famille et ses amis,
ont la peine de faire part du décès de

Maurice HÉDOU,

survenu à son domicile, le 6 mai 1991, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

La cérémonie religieuse a eu lieu le 8 mai à l'église de Conflandey.

Conflandey,
70170 Port-sur-Saône.

– Diane Arar,
Gaby et Raymond Aghion,
Nicole et Robert Williams,
Jeanne-Marie et Pierre Salama,
Michel Hanoka,
Pascale et Régis Boulard,
Beatriz et Philippe Aghion,
Margie et Michèle Arar,
Danielle et Amnon Golfarb,
Leurs enfants,
Et tous ses amis,
ont la douleur de faire part du décès de leur frère, beau-frère, oncle et ami,

Samy HANOKA,

survenu le 6 mai 1991.

On se réunira le vendredi 10 mai, à 9 h 15, au cimetière du Montparnasse (porte principale), 3, boulevard Edgar-Quinet, 75014 Paris.

– Paris, Annecy.

M. et Mme Joseph Métral-Boffod,
ses parents,
Leurs enfants et petits-enfants,
René Lebars,
Et tous ses amis,
ont la douleur de faire part du décès, le 2 mai 1991, de

Jean-Michel MÉTRAL-BOFFOD.

La bénédiction puis l'incinération auront lieu au crématorium du Père-Lachaise, le 13 mai, à 14 heures.

– Le docteur Olivier Monod,
M. et Mme Laurent Monod
et leurs enfants,
M. et Mme Jérôme Monod
et leurs enfants,
M. et Mme François Lavondes
et leurs enfants,
M. et Mme Pierre Becquelin
et leurs enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Olivier MONOD,
née Yvonne BRUCE,

survenu à Paris, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Un service religieux sera célébré en l'église évangélique luthérienne des Billettes, 24, rue des Archives, à Paris-4e, le vendredi 10 mai 1991, à 10 h 30.

L'inhumation aura lieu à Lourmarin (Vaucluse), dans l'intimité familiale.

6, rue Aubriot,
75004 Paris.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

– SAS le prince souverain de Monaco,
M. Jean-Gaël Bruté,
ont le regret de faire part du décès, survenu le 30 avril 1991 à Paris, muni des sacrements de l'Eglise, de

SAS la princesse Ghislaine de Monaco,
princesse douairière,

Selon sa volonté, la princesse défunte a été inhumée au cimetière de Passy dans la plus stricte intimité familiale.

(Née le 13 octobre 1900 à Reims, la princesse Ghislaine, née Dommanget, s'était mariée, le 24 juillet 1946, avec le prince Louis II, grand-père du prince Rainier III, décédé en 1989.)

– La LICRA
a le regret de faire part du décès de

M. Georges WELLERS,
ancien déporté d'Auschwitz,
membre du comité directeur
de la LICRA.

(Lire page 7.)

Anniversaires

– Leslie L. KAYE

nous a quittés il y a cinq ans.

Du monde entier, ses amis se souviennent.

Avis de messe

– La famille de

Béatrice SITBON TER-DAVTIAN,

décédée le 30 avril 1991,

rappelle qu'une messe sera dite en l'église arménienne, 15, rue Jean-Goujon, Paris-8e, le samedi 11 mai, à 17 heures.

(Voir *le Monde* du 7 mai.)

Services religieux

– Liora

aurait maintenant vingt-trois ans si, le 8 mai 1980, deux automobilistes pressés avaient respecté le feu rouge.

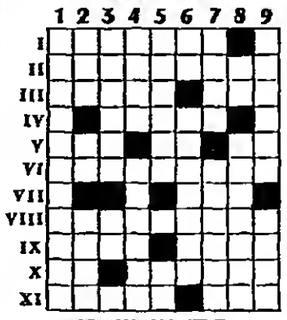
La famille
Et les amis de Liora CICUREL
se réunissent, le 13 mai, à 17 heures, au cimetière de Pantin (entrée principale).

CARNET DU MONDE
Renseignements : 40-65-29-94
Tarif : la ligne H.T.

Toutes rubriques	92 F
Abonnés et actionnaires	80 F
Communicat. diverses	95 F
Thèses étudiants	50 F

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 5515



HORIZONTALEMENT

I. Qui ne sont donc plus en « état ». – II. Un homme qui sait bien diriger. – III. Utile quand on dépose un amendement. Marque de distinction. – IV. Peut commencer par une bonne grippe. – V. Fit l'innocent. Note. Durée limitée. – VI. A qui on peut accorder du crédit. – VII. – Coule en Angleterre. – VIII. Des spécialistes qui s'intéressent aux bruits. – IX. Circulait en Espagne. Un animal qui a des ailes. – X. Pronom. Travailler sur les cimes. – XI. N'est pas le droit chemin. Direction.

VERTICALEMENT

1. Des femmes qui savent bien broder. – 2. Un beau parleur. Figure mythologique. Dîner d'adieux. – 3. Circule dans des émirats. Interjection. – 4. Ville d'Allemagne. Utile pour celui qui est sur les dents. – 5. Une épopée nationale. Utile pour faire des projets. – 6. Conjonction. Un homme de qui on attend des actes. – 7. Port de France. Zénon, par exemple. – 8. Vieille ville. Peuvent être tirées d'une cruche. – 9. Un personnage sur les genoux. N'est pas mutilé.

Solution du problème n° 5514

Horizontalement

1. Potière. – II. Aner. Inca. – III. Nid. Car. – IV. Faiseur. – V. Hit. Iso. VI. Maestro. – VII. Ers. Eanes. – VIII. Ut. Isis. – IX. Rêve. Té. – X. Respirer. – XI. Néri. Nets.

Verticalement

1. Parfumeur. – 2. On. Artère. – 3. Tenches. Ver. – 4. Iritis. Issi. – 5. Dattes. – 6. Ri. Reisin. – 7. Encrions. Ré. – 8. Çe. Têt. – 9. Carrossiers.

GUY BROUTY

□ Un Forum des communautés chrétiennes à Strasbourg à la Pentecôte. – A l'initiative de l'Union des œuvres catholiques de France (UOCF), se tiendra à Strasbourg les 18, 19 et 20 mai prochain, un rassemblement sur le thème « Dire Dieu aujourd'hui ». Tables rondes, célébrations, témoignages réuniront laïcs de mouvements, prêtres, religieux, évêques, etc.

► *Renseignements et inscriptions* : UOCF, Forum 21, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75550 Paris Cedex 11. Tél. (1) 40-02-62-68.

□ Gérance de la création, paix et justice. – Le centre des Fontaines invite, du 10 au 12 mai, à une réflexion sur ce que signifie pour des chrétiens l'établissement d'une paix durable, les conditions d'une justice pour tous et, dans une perspective mondiale, après le conflit du Golfe, le respect de l'environnement. Cette rencontre sera œcuménique, rassemblant protestants, orthodoxes et catholiques.

► *Renseignements et inscriptions* : Les Fontaines-sessions, boîte postale 219 – 60631 Chantilly Cedex. Tél. : (18) 44-57-24-60.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du mardi 7 mai :

DES DÉCRETS

– N° 91-413 du 26 avril 1991 relatif à la fixation du plafond limite de classement de certains vins à appellation d'origine contrôlée pour la récolte 1990 ;

– N° 91-415 du 26 avril 1991 portant modification de certaines dispositions du code du travail relatives au contrat à durée déterminée, au travail temporaire et au marchandage ;

– N° 91-416 du 26 avril 1991 fixant pour l'année 1991 le montant et les modalités de versement des contributions dues par les régimes de prestations familiales au Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles.

PARIS EN VISITES

JEUDI 9 MAI

« Montmartre, quartier d'artistes et de jardins : du Bateau-Lavoir au Lapin agile », 11 heures et 14 h 30, métro Abbesses (C. Merle).

« Les passages marchands du dix-neuvième siècle, une promenade hors du temps », 10 h 30, 4, rue du Faubourg-Montmartre.

« Sept des plus vieilles maisons de Paris », 14 h 40, métro Hôtel-de-Ville, 2, rue des Archives (Paris autrefois).

« Une heure au Père-Lachaise », 11 heures, 14 h 30 et 15 h 15, porte principale, boulevard Ménilmontant (V. de Langlade).

« L'abbaye cistercienne de Maubuisson », 13 h 45, gare du Nord, guichets banlieue. Inscription préalable au 42-26-60-52 (D. Bouchard).

« Redécouvrir l'île de la Cité », 14 h 30, angle quai de la Tournelle-pont de l'Archevêché.

« Les restes de l'abbaye bénédictine de Saint-Germain-des-Prés », 15 heures, devant l'église, rue Bonaparte (Monuments historiques).

« Cités d'artistes et jardins de Montparnasse », 14 h 30, métro Edgar-Quinet (Paris pittoresque et insolite).

« Dieux et démons chez les Nazcas », 14 h 30, hall du musée de l'Homme (le Cavalier bleu).

« Les hôtels de l'île Saint-Louis », 14 h 30, 17, quai d'Anjou (Tourisme culturel).

« Promenade de la place des Vosges à la maison de Jacques Cœur », 14 h 30, métro Saint-Paul-le-Marais (Lutèce-Visites).

« La prestigieuse histoire du Palais-Royal, le palais, le jardin, les galeries », 14 h 30, 2, place du Palais-Royal, devant le Louvre des antiquaires (Connaissance de Paris).

« A la découverte du Palais-Royal et de son quartier insolite », 14 h 30, devant les grilles du Conseil d'Etat, place du Palais-Royal (Arts et contrats).

« Le vieux village de Ménilmontant et ses jardins », 14 h 30, sortie métro Ménilmontant (Résurrection du passé).

« La basilique de Saint-Denis et les tombeaux des rois », 15 heures, à l'entrée (P.-Y. Jasiet).

« *Académie française et institut* », 15 h 23, quai de Conti (M. Pohyer).

« Notre-Dame de Paris, fleuron de pierre, Jacques Cœur alchimiste. Le secret de la Table ronde. La mission *secrète des Templiers* », 15 heures, sortie métro Cité (L. Hauller).

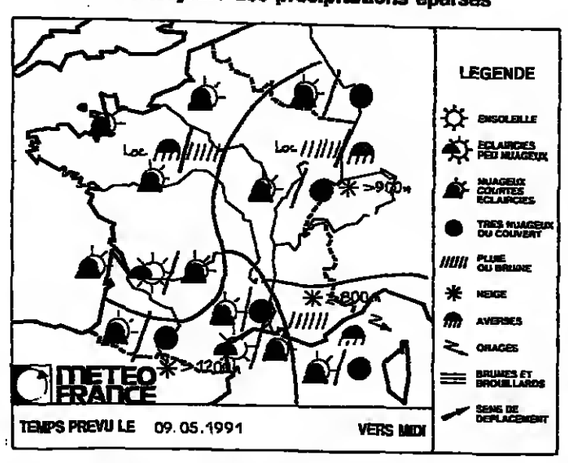
« Promenade dans l'île Saint-Louis », 15 h 45, quai Bourbon (Paris et son histoire).

هكذا من الاصل

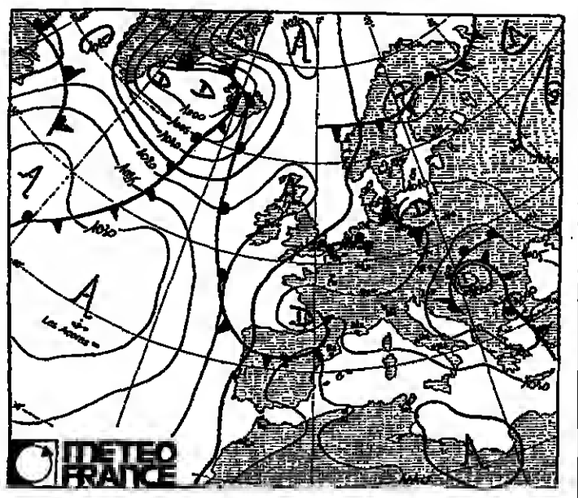
هكذا من الاصل

MÉTÉOROLOGIE

Prévisions pour le jeudi 9 mai 1991
Médiocre en Méditerranée. Plus variable à l'Ouest avec toujours des précipitations éparses



SITUATION LE 8 MAI 1991 A 0 HEURE TU



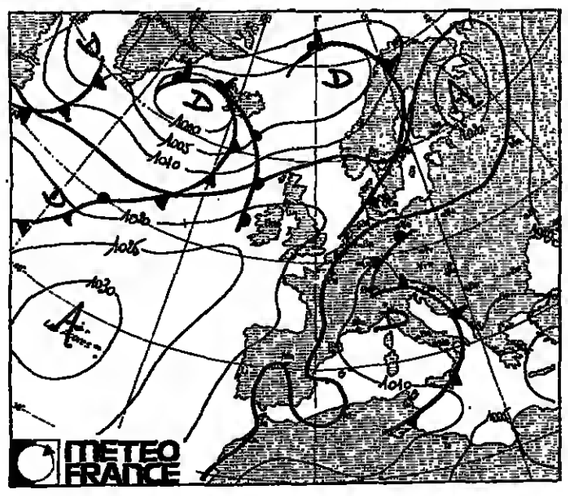
Vendredi 10 mai : peu de soleil. – *Sur l'extrême sud-est et la Corse, le* temps sera variable. Des éclaircies alterneront avec des passages plus nuageux qui donneront quelques averses.

Près du golfe du Lion, le ciel sera bien dégagé avec une tramontane assez forte à forte. Le Mistral sera également assez fort en cours de journée.

Sur les autres régions, la journée débutera sous un ciel généralement assez nuageux. En effet, *les bancs de* brume et les nuages bas affecteront de *nombreuses régions. Quelques éclaircies* apparaîtront ici et là en cours de journée. Elles pourraient être un peu plus belles sur la quart nord-ouest.

Les températures minimales seront comprises entre 3 et 7 degrés. Elles seront voisines de 7 à 8 degrés près de la Méditerranée. Les températures maximales évolueront entre 10 et 15 degrés, atteignant 17 degrés près de la Méditerranée.

PRÉVISIONS POUR LE 10 MAI 1991 A 12 HEURES TU



TEMPÉRATURES maxime - minima et temps observé le 8-05-91
Valeurs extrêmes relevées entre le 7-05-1991 à 18 heures TU et le 8-05-1991 à 6 heures TU

FRANCE											
AJACCIO	15	8	D	TOULOUSE	13	6	P	LUXEMBOURG	8	6	D
BIARRITZ	12	6	B	TOURS	10	5	C	MADRID	17	11	N
BORDEAUX	14	7	A	POINTE-A-PITRE	31	24	A	MARRAKECH	19	15	C
BOURGES	9	5	C	**ÉTRANGER**				MEXICO	–	–	–
BREST	11	6	C	ALGER	20	11	N	MILAN	13	9	C
CAEN	12	7	C	AMSTERDAM	11	8	C	MONTRÉAL	14	9	A
CHERBOURG	12	6	C	ATHÈNES	24	16	D	MOSCOU	11	7	C
CLERMONT-FER.	9	0	C	BANGKOK	33	26	C	NAIROBI	22	16	C
DIJON	13	6	N	BARCELONE	15	10	N	NEW-DELHI	40	27	D
GRENOBLE	16	7	C	BELGRADE	12	8	C	NEW-YORK	19	14	D
LILLE	9	1	N	BERLIN	7	3	N	OSLO	13	8	N
LIMOGES	8	4	A	BRUXELLES	10	6	N	PALMA-DE-MAJ.	17	7	D
LYON	13	6	C	COPENHAGUE	8	5	P	PÉKIN	20	17	D
MARSEILLE	19	8	N	DAKAR	23	19	D	RIO-DE-JANEIRO	21	20	P
NANCY	13	5	C	DJERBA	18	14	D	ROME	12	8	D
NANTES	13	7	C	GENÈVE	5	5	D	SINGAPOUR	30	23	A
NICE	17	9	D	HONGKONG	29	25	A	STOCKHOLM	11	–1	D
PARIS-MONTS.	11	8	C	ISTANBUL	19	16	D	SYDNEY	25	19	D
PAU	11	7	N	JÉRUSALEM	30	22	D	TOKYO	22	16	C
PERPIGNAN	17	9	C	LE CAIRE	38	22	D	TUNIS	18	12	D
RENNES	12	7	C	LISBONNE	17	12	N	VARSOVIE	10	6	N
ST-ÉTIENNE	11	6	N	LONDRES	11	7	C	VENISE	13	12	D
STRASBOURG	15	6	C	LOS ANGELES	24	14	D	VIENNE	14	8	D

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Documents établis avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

RADIO-TÉLÉVISION

IMAGES PIERRE GEORGES

L'impossible dialogue

IL y avait eu en préalable ce film remarquable de Claude Chabrol, *Une affaire de femmes*, l'histoire de Marie, faiseuse d'anges et guillotinée pour l'exemple, pour l'Etat français. C'était hier, 1943, et l'on a cru que c'était autrefois, une histoire des temps de peine de mort et d'avortement clandestin.

On a cru que ce demi-siècle passé, la prodigieuse évolution des mœurs et des lois, devait permettre à des femmes, à des hommes, de parler aujourd'hui de l'avortement, *ou plutôt de l'IVG, autrement qu'en* s'accusant mutuellement de terrorisme, d'attentat à la vie ou à la liberté individuelle, d'extermination légale ou de natalisme dictatorial. C'était une erreur. Le débat aux « Dossiers de l'écran » sur A 2 fut nul et passionnant, une succession de monologues sourds et agressifs, comme le solde d'un compte mal réglé et qui *ne le* sera jamais.

Au nom de la Trêve de Dieu, son association, au nom de ses convictions, on a vu Mme Claire Fontana, mère de six enfants, en attente d'un septième, pratiquer le terrorisme verbal, l'amalgame, parler de crime, d'assassinat, de génocide socialiste, se faire le porte-parole d'une *supposée majorité morale*, conseiller à celles qui, enceintes, ne voudraient pas d'enfant de le faire tout de même et de l'abandonner à la DASS.

Au nom de la loi, on a entendu un conseiller d'Etat honoraire, M. Raoul Béteille, désolé de la tournure du débat, tenter de dire les textes et, d'une certaine manière les *dénoncer, dans une formule assimilant* l'avortement à la peine de mort et à l'euthanasie puisqu'il s'agit, selon lui, dans les trois cas *« de tuer quelqu'un »*. Même s'il a convenu que la loi n'impose aucunement l'avortement.

Au nom de la science, et malgré les interruptions véhémentes, le professeur *Beaulieu, père de la* pilule abortive, s'est efforcé de dire, exégèse vaticane à l'appui, que l'embryon n'était pas une personne. Au nom de la bataille gagnée, Gisèle Halimi a défendu cette liberté des femmes, puis, exaspérée par tant de vacarme, a interrompu l'impossible dialogue.

Au nom du bon sens, une femme *« de l'époque du film »* a raconté ce qu'étaient ses vingt ans, l'impossible amour total, la catastrophe pour une jeune fille de l'enfant hors mariage. Et à tous ces gens qui ne s'écoutaient, ni ne s'entendaient, elle a dit : *« Parlez de femme, parlez de couple, parlez d'amour. Un enfant c'est un cadeau d'amour. Moi, je suis de la terre. Alors vous comprenez, pour une femme, je n'ose pas prononcer le mot avortement. Je préfère celui d'interruption de grossesse. »*

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ signalé dans « le Monde radio-télévision » ; ◻ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Mercredi 8 mai

TF 1

20.50 Variétés : Sacrée soirée.
22.45 Sport : Football. Coupe de l'UEFA (finale aller) : Inter de Milan-AS Rome, en différé.
0.30 Journal et Météo.
0.55 TF 1 Nuit.

A2

20.45 Téléfilm : Quiproquos.
22.10 Téléfilm : L'Envolée belle.
23.30 Journal et Météo.
23.50 Magazine : Prolongations. Tennis de table : championnat du monde.
0.50 Série : Le Saint (rediff.).

FR 3

20.35 Magazine : Le Marche du siècle. Gros plan sur les quinze/vingt-quatre ans. Avec Jean-Jacques Beineix, Jean-Hugues Anglade, Marie Trintignant et d'autres invités.
22.20 Journal et Météo.
22.40 Soirée spéciale : FR3 fait son cinéma. Présentée par Marc Lecarpentier.
22.45 Cinéma : Mangeclous. ■ Film français de Moshé Mizrahi (1988). Avec Pierre Richard, Bernard Blier, Jacques Villeret.
0.35 Débat : Cinéma français, les spectateurs ont le parole. Avec Jacques Doillon, Jean-Jacques Beineix, Bertrand Tavernier, Claude Lelouch, Françoise Beverini.

CANAL PLUS

21.00 Cinéme : Après après-demain. ■ Film français de Gérard Frot-Coutaz (1989). Avec Anémone, Simon de La Brosse, Agnès Soral.
22.20 Flash d'informations.
22.30 Documentaire : Cinéme Africa et poulets bicyclettes.
23.20 Cinéma : Le Choix. ■■ Film burkinabé d'Idrissa Ouedraogo (1986). Avec Aous Guiraud, Mousse Bologo, Assita Ouedraogo.
0.50 Cinéma : Gipsy. ■■ Film britannique de Joseph Losey (1957).

LA 5

20.50 Histoires vraies. A la conquête d'Hollywood.
22.15 Débat : Les stars ont-elles une vie privée ?
0.00 Journal de la nuit.

M6

20.35 Téléfilm : Sans famille.
22.00 Série : Equalizer.
22.50 Documentaire : Le Glaive et la Balance. Crime raciste : l'affaire Roland.
23.40 Six minutes d'informations.
23.45 Magazine : Dazibao.
23.50 Boulevard des clips.
2.00 Rediffusions.

LA SEPT

21.00 Documentaire : Dix ans après ! (10 mai 1981-10 mai 1991).
22.35 Cinéma de poche danois : Douze repères.
23.00 Cinéma : Haxan. ■■ Film danois de Benjamin Christensen (1921).
0.20 Moyen métrage : Le Plus Fort.

FRANCE-CULTURE

20.30 Tire ta langue. La langue corse ou comment gérer l'héritage méditerranéen.
21.30 Correspondances. Des nouvelles de la Belgique, du Canada et de la Suisse.
22.00 Communauté des radios publiques de langue française. Histoires fantastiques d'après Edgar Allan Poe.
22.40 Les nuits magnétiques. Gens du Marais (rediff.).
0.05 *Du jour au lendemain.*
0.50 Musique : Coda. Les têtes raides.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 8 décembre 1990 à l'Alte Oper de Francfort) : Opus 27 pour violoncelle, piano et deux ensembles, de Kurtag, par l'Ensemble InterContemporain, dir. Peter Eotvos, et les 88C Singers, dir. Simon Joly ; sol. : Miklos Perenyi, violoncelle, Zoltan Kocsis, piano.
23.07 Poussières d'étoiles. Jazz club.

Jeudi 9 mai

TF 1

13.35 Cinéma : Le Grand Sam. ■■ Film américain de Henry Hathaway (1960). Avec John Wayne, Stewart Granger, Emile Kovacs.
15.30 Feuilleton : Orages d'été (rediff.).
16.25 Club Dorothée.
17.40 Série : Chips (rediff.).
18.30 Jeu : Une famille en or.
18.55 Feuilleton : Santa Barbara.
19.25 Jeu : La Roue de la fortune.
19.50 Divertissement : Pas folles les bêtes !
19.55 Tirage du Tac-O-Tac.
20.00 Journal, Tiercé, Loto sportif, Météo et Tapis vert.
20.45 Cinéma : Le Dernier Métro. ■■■ Film français de François Truffaut (1980). Avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Jean Poiret.
22.55 Soirée spéciale : Cannes 91.
0.30 Journal et Météo.

A 2

14.25 Documentaire : Mon royaume pour un cheval. (rediff.).
15.55 Cinéma : Le Voyage fantastique. ■■ Film américain de Richard Fleischer (1966). Avec Stephen Boyd, Raquel Welch, Edmond O'Brien.
17.30 Jeu : Des chiffres et des lettres.
17.55 Série : Alf (rediff.).
18.20 Série : Mac Gyver (rediff.).
19.05 Ouverture du Festival de Cannes.
20.00 Journal et Météo.
20.45 ▶ Magazine : Envoyé spécial. « Terre brûlée » (les hommes luttant contre les feux) ; « Silence, on double » (le doublage des films étrangers) ; « Premier combat » (les enfants thaïlandais pratiquant la boxe thaï illégalement).
22.00 Cinéma : Paris, Texas. ■■ Film américain de Wim Wenders (1984). Avec Harry Dean Stanton, Nastassja Kinski, Dean Stockwell.
0.20 Journal et Météo.
0.40 Série : Le Saint (rediff.).

FR 3

13.30 Magazine : Regards de femme. Invitée : Odette Laure, comédienne.
14.00 Cinéma : Maine-Océan. ■■ Film français de Jacques Rozier (1985). Avec Bernard Menez, Luis Rego, Yves Afonso.
18.05 Magazine : Zapper n'est pas jouer.
17.30 Amuse 3.
18.10 Magazine : C'est pas juste.
18.30 Jeu : Questions pour un champion.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.12 à 19.30, le journal de la région.
20.05 Divertissement : La Classe.
20.40 Cinéma : Monsieur Hire. ■■ Film français de Patrice Leconte (1989). Avec Michel Blanc, Sandrine Bonnaire, André Wilms.
22.25 Journal et Météo.
22.35 Cinéma : Le Complot. ■■ Film franco-américain d'Agnieszka Holland (1987). Avec Christophe Lambert, Ed Harris, Joanne Whalley.
0.30 Musique : Carnet de notes.

CANAL PLUS

13.30 Téléfilm : Seize ans d'erreur, les Six de Birmingham.
15.15 Documentaire : Les Six de Birmingham, leur témoignage.
18.15 Téléfilm : Pour l'amour de Jenny.
18.05 Canaille peluche.

En clair jusqu'à 20.30

18.30 Ça cartoon.
18.50 Top albums.
19.20 Magazine : Nulle part ailleurs.
20.30 Cinéma : Le Prix de la passion. ■
22.10 Flash d'informations.
22.12 Le Journal du Festival.
22.20 Cinéma : Midnight Run. ■■ Film américain de Martin Brest (1988). Avec Robert De Niro, Charles Grodin, Yaphet Kotto (v.o.).
0.20 Cinéma : Vendredi 13, n° 7. ◻ Film américain de John Carl Buechler (1988).
1.45 Cinéma : Vacances à Ibiza. ◻ Film français, classé X, de Gérard Kikoïne (1981).

LA 5

14.25 Série : L'Inspecteur Derrick.
15.30 Série : Soko, brigade des stups.
15.25 Tiercé à Longchamp.
16.50 Youpi ! l'école est finie.
17.35 Cinéma : Le Diable et les Dix Commandements. ■ Film français de Julien Duvivier (1962). Avec Michel Simon, Françoise Arnoul, Micheline Presle.
19.00 Jeu : La Ligne de chance.
19.40 Série : Les Aventures de Léon Duras, chroniqueur mondain.
20.00 Journal et Météo.
20.40 Journal des courses.
20.50 Téléfilm : Herem, l'innocence perdue (1re partie).
22.30 Magazine : Kargo. Marco Polo.
23.30 Bruits de Cannes.
23.40 Magazine : A la cantonade.
23.55 Journal de la nuit.

M 6

14.00 Téléfilm : SOS côte Ouest.
15.10 Téléfilm : Les tigres sont lâchés.
15.20 Série : Vic Daniels, flic à Los Angeles.
18.40 Série : Orôlee de dames.
17.30 Jeu : Hit hit hit hourra !
17.35 Jeu : Zygomusic.
18.05 Série : Espion modèle.
19.00 Série : La Petite Maison dans la prairie.
19.54 Six minutes d'informations.
20.00 Série : Cosby Show.
20.35 Téléfilm : Anastasie.
23.45 Six minutes d'informations.
23.50 Magazine : Dazibao.
23.55 Sexy clip.

LA SEPT

16.30 Charles Trenet au Printemps de Bourges.
17.30 Téléfilm : Lieutenant Lorena.
18.40 Court métrage : Il est interdit de jouer dans le cour.
19.00 Documentaire : Vivre avec des troupeaux.
19.55 Chronique : Le Dessous des cartes (et à 22.55).
20.00 Documentaire : Histoire parallèle. Actualités françaises et suédoises de la seconde guerre mondiale (v.o.).
21.00 Magazine : Avis de tempête.
23.00 Une leçon particulière du musique avec Pierre-Yves Artaud.

FRANCE-CULTURE

20.30 Dramatique. Agamemnon, d'après Yannis Ritsos.
21.30 Profils perdus. Roger Caillois.
22.40 Les nuits magnétiques. Gens du Marais (rediff.)
0.05 Ou jour au lendemain.
0.50 Musique : Code. Les têtes raides.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné les 21 et 22 mars à la Philharmonie de Munich) : Klagegesang, de Hartmann ; Concerto pour violoncelle et orchestre en la mineur op. 129, de Schumann ; Symphonie n° 3 en ré majeur op. 29, de Tchaïkovski, par l'Orchestre symphonique de la radio bavaroise, dir. Lorin Maazel ; sol. : Lynn Harrell, violoncelle.
23.07 Poussières d'étoiles.

Le Monde

Les suites du conflit du Golfe

La commission de l'ONU chargée de veiller à la destruction des armes irakiennes non conventionnelles a commencé ses travaux

NEW-YORK

de notre correspondant

Prévue par la résolution 687 du Conseil de sécurité, approuvée le 3 avril dernier, la commission spéciale de l'ONU chargée de veiller à la destruction en Irak de toutes les armes chimiques, biologiques et des missiles balistiques d'une portée supérieure à 150 kilomètres, a officiellement commencé ses travaux le 7 mai. Présidée par un Suédois, M. Rolf Ekeus, avec un Américain, M. Robert Gallucci, pour vice-président, cette commission s'est organisée autour de quatre groupes (chimique, balistique, nucléaire et contrôle après vérification) dirigés respectivement par un Australien, un Indonésien, un Soviétique et un Allemand.

Placée sous la responsabilité du secrétaire général, cette commission de vingt et un membres devait initialement être composée environ pour moitié de pays occidentaux et pour le reste de pays non-alignés, de façon à apparaître la plus indépendante possible de l'action du Conseil de sécurité. Mais la plupart des pays du tiers-monde pressentis se sont récusés à l'exception de l'Indonésie, du Nigéria et du Venezuela.

Questions de méthodologie

La France est représentée par M. Michel de Saint-Mieux, un expert du Commissariat à l'énergie atomique qui sera présent dans le groupe chargé des questions nucléaires, en liaison avec l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA).

Pour l'instant, les travaux de la commission avancent lentement. Ils ont surtout porté sur des questions de méthodologie et sur les difficultés à résoudre en vue de l'action à mener sur le terrain, notamment en ce qui concerne la protection des populations au voisinage des sites chimiques, qu'il faudra détruire, iodique-t-on de sources proches de la commission. Aux termes de la résolution, celle-ci doit soumettre dans les quarante-cinq jours après l'adoption du texte, c'est-à-dire le 17 mai prochain, un plan de travail au secrétaire général, lequel disposera à son tour d'un délai identique pour le faire appliquer. *« C'est une tâche gigantesque et il sera très difficile de tenir le calendrier »*, estime un diplomate occidental, rappelant que les centaines d'experts désignés par la commission ont seulement jusqu'à fin juin pour localiser, inspecter et neutraliser les armes non conventionnelles irakiennes. A la suite de quoi, la commission devra maintenir pendant des mois, sinon des années, une présence sur place pour s'assurer que Bagdad ne cherche pas à reconstituer l'arsenal interdit.

SERGE MARTI

A l'Assemblée nationale

Les députés proposent de rendre publiques les auditions des commissions d'enquête

L'Assemblée nationale a adopté à l'unanimité, mardi 7 mai, une proposition de résolution visant à *modifier son règlement intérieur*, proposition cosignée par son président, M. Laurent Fabius, et par *quatre des cinq présidents* des groupes politiques constitués en son sein, MM. Jean Auroux (PS), Bernard Pons (RPR), Charles Millon (UDF) et Pierre Méhaignerie (UDC). Les mêmes signataires ont pu faire adopter une proposition de loi tendant à rendre publiques, comme dans les principales démocraties occidentales, les auditions des commissions d'enquête et de contrôle parlementaires.

A la veille de la commémoration de la victoire de 1945, ils n'étaient guère qu'une petite vingtaine de députés en séance, pour se plaindre souvent de l'absentéisme... de leurs collègues et s'excuser, parfois de devoir bien vite déserter à leur tour, les rangs de l'Assemblée nationale, afin de rejoindre dans leurs communes, les défilés, les dépôts de gerbes du 8 mai. Il s'agissait pourtant de réformes du travail parlementaire ardemment souhaitées par le plus grand nombre d'entre eux. La date du débat avait peut-être été mal choisie.

Lors de l'examen de la proposition de résolution tendant à modifier plusieurs articles du règlement intérieur de l'Assemblée nationale, héritée d'un groupe de travail formé à l'initiative de M. Fabius, M. Patrick Ollier (RPR, Hautes-Alpes) a observé que le président aurait pu être présent ce jour-là, mais il n'a pas relevé l'absence des autres cosignataires de la proposition, présidents de groupe, MM. Auroux (PS), Pons (RPR), Millon (UDF) et Méhaignerie (UDC). Il s'agit notamment d'assurer une meilleure préparation des débats en séance publique, de modifier l'organisation des réponses données aux motions de procédure et de renforcer l'exercice du contrôle budgétaire par les députés.

« Un texte conjoncturel »

« Qu'on ne laisse pas croire qu'on réforme le travail parlementaire. Ce ne sont là que de petites réformes. Nos débats sont ennuyeux. Ce qui ne va pas, c'est qu'on est obligé d'aller préalablement déposer son nom, pour aller lire ensuite un texte écrit », a expliqué M. Pascal Clément (UDF, Loire). *« Des mesures techniques ne peuvent pas remédier au déséquilibre des pouvoirs, hérité des institutions »*, a plaidé M. Georges Hage (PC, Nord). *« Le choix qui a été fait est celui du consensus. Dès lors, on ne peut pas réformer contre la volonté d'un groupe »*, a répondu le président de la commission des lois, M. Michel Sapin (PS, Hauts-de-Seine).

Le ministre des relations avec le Parlement, M. Jean Poperen, a précisé que *« le gouvernement ne prétend pas qu'il est quitte »* de ses relations avec les Assemblées, mais il a observé une *« désinflation »* du travail législatif et une évolution favorable, *« inconvertable »*, de l'examen des propositions de loi émanant des députés.

La proposition de loi qui a suivi ce débat, dont le premier signataire est M. Fabius, a, de la même façon, rencontré l'agrément sur tous les bancs. Elle permettra, comme en Italie, en Allemagne, en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis, de rendre publiques les auditions des commissions d'enquête et de contrôle parlementaires. C'est *« un texte conjoncturel »*, juge M. Emmanuel Aubert (RPR, Alpes-Maritimes) en évoquant la prochaine commission d'enquête, qui serait constituée dès le mardi 14 mai, à l'initiative des socialistes, sur le financement des partis politiques.

« J'imagine que je suis à contre-courant, mais ne cédons pas aux modes », a dit M. Jean-Louis Debré (RPR, Eure) au moment de réformer un article d'une ordonnance du 17 novembre 1958 à laquelle un docteur de la loi fondamentale, son père, M. Michel Debré, avait sûrement dû mettre la main. Pour le député de l'Eure, *« on risque de faire de ces commissions d'enquête des tribunes politiques »*. L'Assemblée en a jugé autrement.

S.-L. S.

L'ESSENTIEL

SECTION A

Les émeutes à Washington
Couvre-feu dans le principal quartier hispanique 3

Embellie en Ouganda
Stabilité politique et redressement économique 4

La catastrophe du Bangladesh
Une succession de cataclysmes dans un pays meurtri 7

Mort de Georges Wellers
Un spécialiste de l'histoire des camps de concentration 7

Le dixième anniversaire de l'élection présidentielle
M. Mitterrand regrette de n'avoir pu réduire davantage les inégalités sociales ..... 5 et 6

Les travaux du Sénat
Les sénateurs veulent augmenter les subventions aux écoles privées 6

Les tentatives de recomposition politique
Trois mouvements appellent à la création d'un « nouvelle force » de gauche 6

Les difficultés de M. Parretti
Le financier italien est contraint de céder une partie substantielle du capital de la MGM 8

Les effectifs de la fonction publique
Le nombre des fonctionnaires n'a que très peu diminué depuis cinq ans 9

SECTION B

ARTS ♦ SPECTACLES

Spécial Festival de Cannes 13 à 26

Services
Abonnements 10
Carnet 10
Météorologie 11
Mots croisés 10
Radio-Télévision 11
Automobilisme 8

La télématique du *Monde* : 3615 LEMONDE 3615 LM

Le numéro du « Monde » daté 8 mai 1991 a été tiré à 460 726 exemplaires.

Selon M. Dick Cheney

Les forces américaines resteront « quelques mois » au Koweït

Peu après son arrivée au Koweït, mardi 7 mai, le secrétaire américain à la défense, M. Dick Cheney, a indiqué que des soldats américains resteront *« quelques mois »* dans l'émirat, mais il a ajouté que les Etats-Unis *« veulent éviter une présence terrestre permanente dans le Golfe »*. A l'issue d'un entretien avec le premier ministre koweïtien, Cheikh Saad El Abdallah El Sabah, ainsi qu'avec le ministre de la défense, Cheikh Ali El Sabah El Salem, M. Cheney a précisé que Washington était en contact avec les pays du Golfe pour discuter *« en terme généraux »* de *« sujets tels que l'entraînement militaire conjoint, le stockage des équipements et la présence navale américaine dans le Golfe »*. Il n'a toutefois pas précisé le nombre de soldats qui seraient maintenus au Koweït. Après Ryad, il s'agissait de la deuxième étape de la tournée de M. Cheney dans les pays du Golfe au sujet des arrangements de sécurité dans la région. Au même moment, les forces américaines entamaient la dernière phase de leur retrait du sud de l'Irak afin de permettre à la mission d'observation des Nations unies (UNIKOM) d'achever son déploiement dans une zone démilitarisée de 15 kilomètres de large à la frontière irako-koweïtienne (10 km en territoire irakien et 5 km au Koweït). – *(AFP, Reuter.)*

M. Tarek Aziz : « Nous ne pouvions rien faire pour éviter la guerre »

Dans une déclaration faite à l'envoyé spécial du *Washington Post* à Bagdad, M. Tarek Aziz, chef de la diplomatie irakienne au moment de la guerre du Golfe, laisse entendre qu'il n'avait pas approuvé la décision du président Saddam Hussein de maintenir l'occupation du Koweït au prix d'une guerre contre la coalition internationale. Il affirme qu'il avait mis M. Saddam Hussein en garde contre les risques du maintien de l'occupation de l'émirat *« face à la terrible puissance de feu des alliés »*. *« Il s'était créé en nous*, dit-il, *un sentiment de fatalisme à l'égard de la guerre, et nous nous sommes trouvés dans une position où nous ne pouvions rien faire pour l'éviter. »* Il ajoute : *« Nous nous tenions au courant du dispositif de guerre rassemblé par les Américains, et nous nous attendions à ce que le conflit soit sévère. Mais nous ne pensions pas que les Etats-Unis tenteraient de détruire tous nos moyens de communication et l'ensemble de notre infrastructure civile. »*

Tirs contre un avion américain en Irak

Un porte-parole du quartier général des forces alliées sur la base d'Incirlik, en Turquie, a indiqué, mercredi 8 mai, qu'un avion de combat de la marine américaine a été la cible de tirs de la défense anti-aérienne irakienne, mardi soir, sans être touché.

Il s'agit du premier incident de ce type depuis l'entrée en scène, le 21 avril, des forces alliées chargées de mettre en application le plan de secours « Provide Comfort » pour les réfugiés kurdes dans le nord de l'Irak. Par ailleurs, un convoi militaire italien apportant des secours au Kurdistan irakien a essuyé des tirs d'armes automatiques, lundi, a déclaré le porte-parole, qui a dit ignorer qui était à l'origine de ces coups de feu. – *(AFP, Reuter.)*

Le projet de conférence régionale

M. Baker et M. Bessmertnykh devraient se rencontrer au Caire

Le ministre soviétique des affaires étrangères, M. Alexandre Bessmertnykh, était attendu, mercredi 8 mai, à Damas, première étape d'une tournée au Proche-Orient qui sera marquée par deux points forts : une visite, vendredi, en Israël, et une rencontre – lundi au Caire, selon les autorités égyptiennes – avec le secrétaire d'Etat américain, M. James Baker. Celui-ci devait, quant à lui, se rendre dimanche en Syrie et lundi en Egypte. Le secrétaire d'Etat doit également faire escale, au début de la semaine prochaine, en Israël (*le Monde* du 8 mai) ainsi qu'en Jordanie.

La visite de M. Bessmertnykh à Jérusalem pourrait préluder au rétablissement de relations diplomatiques pleines et entières entre l'URSS et l'Etat hébreu, rompues – à l'initiative de Moscou – en 1967, à la suite de la guerre de six jours. De son côté, M. Baker a indiqué lundi qu'il tenterait une nouvelle fois de négocier la convocation d'une conférence de paix régionale sous l'égide de son pays et de l'Union soviétique. – *(AFP.)*

THAÏLANDE

Des opposants birmans auraient été rapatriés contre leur gré

BANGKOK

de notre correspondant

Selon la presse de Bangkok, la Thaïlande a procédé à la fin du mois d'avril au rapatriement forcé d'opposants birmans qui s'étaient réfugiés sur son territoire. Cent quarante d'entre eux, dont quarante et un étudiants censés bénéficier de la protection du HCR (Haut-Commissariat pour les réfugiés de l'ONU), auraient été amenés, le 27 avril, de Bangkok à la frontière méridionale entre les deux pays où, sous la surveillance de policiers et militaires, ils auraient été placés à bord de deux bateaux chargés de les déposer en Birmanie.

Selon les mêmes sources, un étudiant aurait tenté de se suicider et une trentaine d'autres se seraient jetés à l'eau dans un estuaire qui sépare la ville thaïlandaise de Ranong de la Birmanie. Deux étudiants, demeurés à bord, auraient été arrêtés dès leur arrivée en Birmanie et deux autres seraient portés disparus. Vingt et un étudiants, qui auraient regagné le territoire thaïlandais, auraient été de nouveau arrêtés tandis que seize autres auraient réussi à disparaître dans la nature.

La Thaïlande, qui entretient de bonnes relations avec Rangoun, n'accorde pas le statut de réfugiés à la plupart des Birmans qui ont fui la répression dans leur pays depuis la reprise du pouvoir par les militaires à Rangoun, en septembre 1988. Depuis plusieurs mois, Bangkok semble durcir son attitude à l'égard de ces « immigrants illégaux ». On estime généralement à quelque deux mille le nombre de dissidents birmans encore présents en Thaïlande, les autres se trouvant dans les zones tenues par des minorités insurgées en territoire birman, le long de la frontière entre les deux pays. La junte militaire birmane a été accusée à plusieurs reprises de liquider les opposants sur lesquels elle met la main ou de les interner dans des conditions très dures. Ces derniers incidents, rapportés par des membres d'organisations humanitaires, interviennent au moment où Bangkok et le HCR négocient l'aménagement d'un « camp » où seraient regroupés les étudiants birmans réfugiés en Thaïlande.

J.-C. P.

La célébration du 8 mai

A l'occasion de la célébration du quarante-sixième anniversaire de la victoire des forces alliées sur le nazisme pendant la seconde guerre mondiale, M. François Mitterrand, président de la République, et M. Michel Rocard, premier ministre, ont participé à une cérémonie officielle, mercredi 8 mai, à l'Arc de triomphe, à Paris.

Le chef de l'Etat a déposé une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu avant de remettre des décorations à huit anciens combattants. Deux d'entre eux ont reçu les insignes d'officier de la Légion d'honneur, les six autres ceux de chevalier de la Légion d'honneur.

Incendie au conservatoire de musique de Lille

Un violent incendie, probablement dû au mauvais fonctionnement d'un transformateur électrique, a ravagé le conservatoire de musique de Lille, dans la nuit du 7 au 8 mai.

Aucune victime n'est à déplorer, mais les dégâts, qui n'ont pas encore été chiffrés, sont considérés comme « très importants ». La partie la plus ancienne du conservatoire, construite au début du XIXe siècle, a été la plus touchée.

La toiture a été presque totalement détruite, ainsi que l'auditorium de 380 places utilisé pour les concerts et les concours. Les instruments, les sièges et les équipements sont inutilisables.

EN BREF

□ **CHINE : 147 morts lors d'un coup de grisou dans une mine de charbon.** – Une explosion de gaz a causé la mort, le 21 avril dernier, des 147 mineurs de la mine de charbon de Sanjiaohe (Shanxi), a rapporté, mercredi 8 mai, l'agence Chine nouvelle. Cet accident est le plus grave depuis trente ans, a indiqué l'agence. Elle a ajouté qu'il était dû à une *« grave négligence »* de l'Etat, 90 % des employés de la mine n'ayant pas reçu la formation nécessaire en matière de sécurité. – *(AFP.)*

□ **CORÉE DU SUD : un quatrième dissident s'est immolé par le feu.** – Un dissident de vingt ans a mis le feu à ses vêtements et s'est précipité du haut d'un bâtiment de l'université Sokang de Séoul, mercredi 8 mai, pour protester contre le décès d'un étudiant battu à mort par la police (*le Monde* du 30 avril). Il a succombé presque immédiatement après sa chute. Il est le quatrième étudiant à s'être immolé par le feu en l'espace de onze jours. – *(AP, AFP, Reuter.)*

□ **MALAISIE : plus de quarante morts dans l'explosion d'une fabrique de feux d'artifice.** – Au moins quarante personnes, et probablement une centaine, ont été tuées mardi 7 mai dans l'explosion d'une fabrique de feux d'artifice située près de la capitale malaise, Kuala-Lumpur, selon des sources hospitalières. L'accident est considéré comme le plus grave dans l'histoire du pays. – *(AFP, AP, Reuter.)*

□ **INDE : le Pakistan condamne la « tuerie aveugle » de l'armée indienne au Cachemire.** – Le Pakistan a vigoureusement dénoncé mardi 7 mai le meurtre de dizaines de Cachemiris par l'armée indienne, qu'il a qualifié de « *tuerie aveugle* » (*le Monde* du 8 mai). D'autre part, une grève lancée par les séparatistes musulmans pour protester contre ces affrontements a paralysé mardi la vallée du Cachemire. – *(AFP.)*

□ **IRAN : M. Rafsandjani a accepté une invitation à se rendre en Allemagne.** – Le président iranien Ali Akbar Hachemi Rafsandjani a accepté, mardi 7 mai, de se rendre en visite officielle en Allemagne, a annoncé le ministre allemand des affaires étrangères, M. Hans-Dietrich Genscher, en visite à Téhéran. Il a précisé que M. Rafsandjani avait, de son côté, invité le chancelier Helmut Kohl. Samedi dernier, le chef de l'Etat iranien avait accepté, à l'occasion de la visite en Iran de M. Roland Dumas, une invitation à se rendre en France. M. Genscher a voulu voir dans *« le succès de la visite que vient de faire Roland Dumas en Iran la preuve de la volonté d'ouverture »* de ce pays. – *(AFP.)*

□ **L'Egypte retire ses troupes du Golfe.** – Le président égyptien Hosni Moubarak a annoncé, mercredi 8 mai, le retrait de *« toutes les forces égyptiennes »* déployées dans le Golfe. *« Les forces égyptiennes ont accompli leur mission, et la décision de les rappeler a été prise il y a un mois »*, a déclaré M. Moubarak. Trente-cinq mille militaires égyptiens avaient été envoyés en Arabie saoudite après l'invasion du Koweït par l'Irak. – *(APP.)*

□ **OPA sur les Nouvelles Galeries : feu vert du CBV.** – Le Conseil des Bourses de valeurs (CBV), qui avait jusqu'au lundi 13 mai pour se prononcer sur l'OPA des Nouvelles Galeries, n'a pas souhaité jouer les prolongations sur ce dossier délicat. Il a déclaré, mardi 8 mai, recevable le projet d'OPA des Galeries Lafayette sur les Nouvelles Galeries. Au prix de 863,50 francs par action pour un total de 1 560 039 actions, l'OPA devrait coûter autour de 1,4 milliard de francs aux Galeries Lafayette. Cette offre devrait aussi permettre à la chaîne de grands magasins de contrôler près des deux tiers du capital des Nouvelles Galeries (*le Monde* du 4 mai).

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT
Le Monde DES LIVRES

Le Monde
SÉLECTION IMMOBILIÈRE
chaque mercredi
(éditions datées jeudi)
Renseignements : 45-55-91-82. Poste 4 138

Le revenu minimum garanti
REPÈRES
La faim dans le monde
REPÈRES
128 p., 42 F. 100 titres
LA DÉCOUVERTE

هكذا من الأصل

صكنا من الاهل

Le Monde

ARTS • SPECTACLES

LOC ROUX/STUDIO MAGAZINE

Jacques Dutronc et Alexandra London dans *Van Gogh*, de Maurice Pialat.

Cannes 91

De tous les continents, les films sont arrivés. Parfois ceux qu'on attendait n'étaient pas tout à fait prêts, mais certains étaient si beaux, même comme ça, qu'on les verra au quarante-quatrième Festivel de Cannes, qui commence le 9 mai et s'achèvera le 20. C'est le ces du *Van Gogh* de Maurice Pialat, dont on projettera une copie de travail. C'est le cas du *Prospero* de Peter Greenaway, dont on ne visionnera qu'un fragment. Le cinéma vivant, en train de naître, est un continent à lui tout seul. Pendant douze jours il va dériver vers le public, en pleine lumière, riche de talents singuliers, de stars obligées, de foi renouvelée dans le pouvoir du rêve.

Cette année plus que jamais, le cinéma mondial patrouille le long des frontières pour mieux les abolir. Frontières entre l'art et la vie, entre la guerre et la paix, entre la mémoire et l'oubli. Ne pas oublier Beyrouth, dit Maroun Bagdadi ; ne pas oublier la bombe, dit Akira Kurosawa ; ne pas oublier la liste noire, dit Irwin Winkler. Ne pas oublier le hasard, dit Krzysztof Kieslowski ; ne pas oublier Jacques Demy, dit Agnès Varda. Ne pas oublier l'Europe, disent Théo Angelopoulos et Lars Von Trier ; ne pas oublier l'Afrique, disent quatre réalisateurs venus du Mali, du Cameroun, du Burkina. Ne pas oublier de rire, disent Daniele Luchetti et Marco Ferreri – qui e retrouvé son humour cannibale... Et pour ceux que cela intéresse, ne pas oublier d'aller, le 15 mai, *Au lit avec Madonna* ! Vingt-deux films sont présentés en compétition ; eucun, jusqu'à preuve du contraire, n'a oublié le cinéma.

DANIÈLE HEYMANN

EUROPE 14 à 17
Van Gogh aux couleurs de Maurice Pialat
Artiste mais pas maudit.
Le président Polanski
Vingt-trois ans après...
L'Europe de Lars Von Trier
Train de nuit.

AFRIQUE 18 et 19
Un continent à la hausse
Quatre films, quatre voix.
AMÉRIQUE 20 et 21
Hollywood et le maccarthysme
De Niro, Winkler, Polonsky à la barre.
Série noire
Spike Lee, Duke et Singleton en sélection.

ASIE 22
L'œil de Kurosawa
Génération tragédie.
PROGRAMME 23
Tous les rendez-vous
ENQUÊTE 24 et 25
Cinéma et télévision
35 professionnels à la question.

SELECTION OFFICIELLE
• CANNES 1991 •
RHAPSODIE EN Août
• UN FILM DE •
AKIRA KUROSAWA

EUROPE

Une sélection française riche, où la peinture règne en maîtresse, avec le *Van Gogh* de Maurice Pialat, et *la Belle Noiseuse* de Jacques Rivette. Plus une bonne question : et si le cinéma européen n'était déjà plus une fiction euphorique voulue par les Etats ? S'il permettait à des créateurs de donner des œuvres personnelles, des œuvres sans concessions auxquelles un argent sans frontières a permis d'exister ? C'est le cas du Polonais Krzysztof Kieslowski, coproduit par la France, comme le Danois Lars Von Trier. Et d'autres encore.

ROMAN POLANSKI A LA TETE DU JURY DU 44e FESTIVAL

Monsieur le Président...

ECROULÉ de rire sur sa moquette beige, toujours l'air d'un garnement qui vient de tirer la sonnette d'une vieille dame, Roman Polanski, président désigné du 44e Festival de Cannes, passe et repasse sur son magnétoscope la cassette immortalisant les derniers soubresauts d'un autre festival, historique celui-là, où il siégeait déjà au jury en qualité de membre «ordinaire», le Festival de Cannes 1968. Qui, avec un à-propos savoureux, s'était ouvert sur *Autant en emporte le vent* et, s'il n'avait été prématurément interrompu, aurait dû se poursuivre avec *Au feu les pompiers*, de Milos Forman... La cacophonie est à son comble, tout le monde parle en même temps. Louis Malle, barbu et sentencieux, François Truffaut, ardent et vertueux : *«... Parce que, vu de l'extérieur, le Festival de Cannes, c'est quand même la réception de cette nuit de M. Barclay, et, ça, il faut que les gens comprennent bien que ça s'est arrêté»*; Jean-Luc Godard, Hélvétique et démago : *«Y'a pas un seul film qui montre les problèmes ouvriers ou étudiants, qui montre ce qui se passe aujourd'hui, y'en a pas un seul, qu'il soit signé par moi, par Forman, par Polanski, par François; nous sommes en retard.»* Puis Godard enchaîne : *«Nous demandons à nos trois camarades qui sont partie du jury d'en envoyer un en délégation ramener les autres ici.»* On entend alors une petite voix flûtée qui interroge, dominant le brouhaha : *«Vous avez une mitraillette?»* Cette voix, c'est celle de Roman Polanski.

Vingt-trois ans plus tard *(«Ils ont mis du temps à me rappeler»)*, quel souvenir garde-t-il de ces journées? *«Un souvenir plutôt comique*, dit-il, *presque ridicule. Je ne voyais aucun sens à cette effervescence enfantine. J'avais l'expérience de choses un peu semblables en Pologne, et je sois qu'on les réévalue à la baisse quelques années plus tard lorsqu'on les met en perspective...»* Polanski n'avait d'ailleurs pas attendu mai 68 pour venir à Cannes, dont il rêvait déjà, étudiant à l'Ecole de cinéma de Lodz. *«Ma première visite date de cette époque. Après, avec Gérard Brach* (son coscénariste de prédilection), *quand nous travaillions ensemble, nous descendions toujours au festival. C'était sublime, on allait vivre dans des petits*

BETTINA RHEIMS/STGMA

hôtels, de l'autre côté de la voie ferrée, parfois. L'important, c'était juste d'être là, de voir des films (Ah! l'année de Huit et demi*!), de rencontrer des gens, de rester des nuits entières dans les cafés à refaire le monde et le cinéma».* Le cinéma, Polanski, bientôt, ferait mieux que d'en parler. Mais, curieusement, ses rapports avec Cannes la bien-aimée s'altéreront alors, marqués par une solide frustration. *«En 1965*, dit-il, *je tourne* Répulsion, *je ne suis pas sélectionné. Un an plus tard, je tourne* Cul-de-sac, *je ne suis pas sélectionné. Ensuite, je vais à Hollywood, je tourne* Rosemary's Baby, *le festival veut me sélectionner, Paramount, mon producteur ne veut pas. Après je tourne* Chinatown, *le festival veut m'inviter, Paramount ne veut pas...»*

Seuls trois de ses films auront été finalement présentés à Cannes, dont deux hors compétition, *Macbeth* et *Pirates*. *«Pour le troisième*, le Locataire, *en 1976, c'était affreux*, se souvient-il. *Ce film, aujourd'hui respecté, a été détesté, massacré. Gérard Brach en a été traumatisé pendant des années. Les réactions de haine, à Cannes – si, si, il y en a, – ne viennent pas seulement du jury, du public ou des journalistes. Elles surgissent de n'importe où, tout le monde est irritable, vulnérable, tout le monde a quelque chose à vendre, à acheter, à présenter, à espérer, à craindre, à prouver. Il règne pendant le festival une atmosphère unique, électrique, dangereuse et en même temps très excitante.»*

Fort de toutes ses expériences cannoises, bonnes ou mauvaises, le président Polanski s'apprête à remplir ses fonctions avec sérieux : *«Quitte à être un peu adjudant, j'entends que mes jurés soient à l'heure aux projections, qu'ils voient évidemment tous les films, qu'ils ne manquent aucune de nos réunions de délibération. J'ai insisté pour que la composition du jury soit très variée* (1)*, afin que toutes les opinions, même très opposées, puissent s'exprimer. Mon seul mot d'ordre sera : Laissez parler votre cœur, soyez sincère et, à la fin, posez-vous la seule question importante : Quel est le film qui m'a fait passer les deux meilleures heures?»*

Sitôt le festival achevé, Roman Polanski se replongera dans la préparation de *Lune de fiel*, adapté d'un roman de Pascal Bruckner, un film intimiste, tourné, précise-t-il, *«avec de l'argent entièrement européen»*, aux studios de Billancourt et, pendant une semaine, *«sur un très grand bateau de croisière»*. Un bateau? Encore un bateau? Le galion de *Pirates* ne l'a pas guéri des folies maritimes? Il lève les bras au ciel, esquisse un sourire penaud. Ce n'est pas sa faute, l'eau rattrape toujours Polanski au détour de ses rêves.

D. H.

(1) Le jury est composé des comédiennes Whoopi Goldberg et Natalia Negoda, des réalisateurs Alan Parker, Ferid Boughedir et Jean-Paul Rappeneau, de la productrice Margaret Ménégoz, du journaliste Hans Dieter Seidel, du musicien Vangelis et du chef opérateur Vittorio Storaro.

« VAN GOGH », DE MAURICE PIALAT

La palette du réel

IL y a des mystères de coquetterie, des cachotteries de cocotte, des secrets de Polichinelle que l'on dévoile par petits lambeaux, strictement promotionnels. Et puis il y a *Van Gogh*. Que personne n'a vu, sauf Gilles Jacob, le délégué général du Festival de Cannes et les membres de sa commission de sélection, subjugués, dit-on. Il y a ce *Van Gogh* que personne ne voit parce qu'il n'est pas fini, encore au montage, vraiment, et que l'on projettera à la fin du Festival pour laisser à Maurice Pialat le temps de préparer une «copie de travail» présentable.

De *Van Gogh*, on ne sait rien, donc, si ce n'est sa longue gestation tumultueuse, sans intérêt maintenant que le film existe. Van Gogh, ce devait être Lambert Wilson, puis Daniel Auteuil, ce fut Jacques Dutronc. Comme pour cinq des dix films de Pialat, il y eut des interruptions de tournage, désormais, on s'en fout, on veut voir *Van Gogh*, c'est tout. En attendant, on traque Pialat, on aimerait qu'il parle un peu de son travail. Il fait son atrabilaire pour la forme, pour qu'on ne puisse pas dire qu'il est affable et passionné. Et puis il dit : *«Je pensais à ce projet depuis longtemps, j'avais même tourné un petit documentaire de six minutes sur Auvers-sur-Oise, en 16 mm, c'était en 1964-1965. Il y a de nombreux films que j'ai voulu faire qui ne se feront jamais, et pour la plupart, c'est beaucoup mieux comme ça. Parfois, je les fais quand même, par exemple* Sous le soleil de Satan (1) *que je me mords les doigts d'avoir tourné.*

» Les sujets trop anciens, il vaut mieux ne pas les reprendre, le temps en est passé, ils s'usent tout seuls, même lorsqu'ils sont écrits. Van Gogh *était de ceux-là. Et pourtant l'idée ne s'en allait pas, elle était déjà dans le petit court-métrage, l'idée de ne montrer Van Gogh que pendant les toutes dernières semaines de sa vie à Auvers. J'en suis arrivé, je crois, à pouvoir en remontrer à tous les spécialistes sur la vie de Vincent...»*

On regarde quelques photos de son *Van Gogh*, on voit déjà dans ces images de Luc Roux tant de lumière et de mouvement. Pialat accepte de les commenter, surtout celle où l'on voit Van Gogh – son regard, ses mains, les armes du peintre – avec la fille du docteur Gachet : *«En regardant la photo, on voit bien qu'il y a quelque chose entre la fille Gachet et lui, et rien ne prouve que cela soit vrai. Bien que... Il y a cette fâcherie très sérieuse avec le docteur Gachet qui n'est même pas venu quand il était mourant...*

» Attention, tout cela est contradictoire, la petite de

l'auberge chez qui il avait pris pension sur le tard, a écrit une lettre dans laquelle elle dit qu'il n'avait jamais mis les pieds chez Gachet. Ça paraît un peu excessif. Qu'aucune de ses toiles n'était signée, ça, c'est peut-être plus vraisemblable, et le plus comique, que la dernière, celle qui s'est vendue si cher, les Corbeaux, *serait un faux...*

» J'avais lu les lettres de Vincent à Théo, je les avais achetées il y a vingt ans, et je croyais que, comme tout le monde, le jour venu, je taperais dedans. Il s'est trouvé que je n'en ai même pas retenu une ligne. Je voulais avant tout aller contre la légende du peintre fou, du peintre maudit, du peintre crève-la-faim, inventée de toutes pièces. Je ne dis pas qu'il descendait dans les palaces, mais quand on pense à ce que son frère lui balançait par mois, ne serait-ce qu'en toiles, en couleurs... Les peintres crève-la-faim, ça existe, je crois que le plus malheureux de tous a été Sisley, que Millet n'a jamais été riche, et Pissarro non plus.

» Van Gogh n'avait pas beaucoup plus, il vivait chichement, mais la misère absolue, non. La légende s'est emparée de Vincent, par exemple le transport du corps de son frère à Auvers, les deux tombes côte à côte, ça a été fait quatorze ans après! Attention, je n'ai pas coupé à Théo non plus, mais dans des proportions raisonnables.

» J'ai eu envie de montrer cette fille Gachet dont on ne possède qu'une photo à la quarantaine, qui semble assez ingrate, à moins qu'elle ait très mal vieilli... C'est pas le cœur du film, mais... Il n'y a aucune raison de penser qu'il y ait eu quelque chose, quoique... Cette femme, Marguerite Gachet, je l'ai rencontrée, avant sa mort, en 1953, et je lui ai demandé... Bien sûr que ce n'est pas vrai! Mais c'est ce que j'aurais dit comme plaisanterie à la conférence de presse de Cannes, que je ne ferai pas. C'est pas plus crétin que ce qu'on raconte d'habitude dans ces endroits-là.

» Mais ce n'est pas la question. La présence de la fille Gachet est seulement la preuve de ce que je veux avancer : Vincent Van Gogh était un homme comme les autres. Bien qu'un cinéaste ne soit pas un artiste de la même valeur qu'un peintre, ce que je déplore beaucoup, mais ayant été les deux, je peux savoir que c'est vrai, sans conteste, il peut tout de même s'insurger contre ce lieu commun qui veut que l'artiste soit par essence un être anormal. Bien entendu «il est aussi stupide de dire que Vincent Van Gogh est fou que de dire qu'il n'est pas fou», *tiens, je ne sais plus où je l'ai prise, cette phrase...*

» Il y a une exaltation, l'alcool... Cet homme devait effectivement avoir des accès de nervosité qu'on a qualifiés de folie. Je ne porte pas de jugement sur tout ça, ce qui m'importe, encore une fois, c'est de montrer un homme normal. Quand le film commence, Van Gogh ne sait pas qu'il est Van Gogh et ne sait pas qu'il va mourir. J'ai fait, je crois un film plutôt amusant, plutôt drôle pour un sujet pareil. C'est pas pour me débiner comme je sais si bien le faire, mais il ne s'agit pas de Van Gogh, pas plus qu'aucun personnage de film sur un homme célèbre n'est l'homme qu'il prétend recréer. Je montre seulement quelqu'un à qui on a donné le nom de Van Gogh et à qui il arrive à peu près ce qui est arrivé à Van Gogh. Malgré les libertés que j'ai prises, pourtant, je pense être plus près de la vérité, de l'authenticité que toutes les biographies «autorisées».

» Vous ne pensez pas que ce serait bien de changer de titre? On n'en n'a pas ras-le-bol de Van Gogh? Vous saviez que la Vie passionnée de Vincent Van Gogh *de Minelli a été le seule bide de la carrière de Kirk Douglas? Vous dites que le titre n'a pas d'importance. Ah, bon. Moi, mon film, je l'aurais bien appelé du nom de la fille :* Marguerite Gachet.*»*

Propos recueillis par
DANIÈLE HEYMANN

(1) Palme d'or à Cannes en 1987, à l'unanimité du jury.

هكذا من الأصل

هكذا من الاصل

44e FESTIVAL

dent...

« EUROPA », DU DANOIS LARS VON TRIER

Les nuits d'un chasseur d'images

Jean-Marc Barr et Barbara Sukowa, un parcours européen fantasmatique.

LES maisons de bois sont serrées les unes contre les autres. Des violettes, fleurs modestes, montrent leurs petites têtes mauves dans des parterres bien ratissés. Ce n'est pas une résidence rustique pour retraités aisés, mais les studios de Copenhague où Lars Von Trier travaille, où ces jours derniers encore, il achevait *Europa*, présenté à Cannes le 12 mai, en compétition. Décor bien bucolique pour avoir abrité la gestation d'un film qui va secouer les neurones et les consciences des festivaliers, un film qui va, littéralement, les hypnotiser.

Déjà, en 1984, à vingt-huit ans, Lars Von Trier avait balancé un grand coup de poing dans l'estomac du Festival avec son premier film, *Element of Crime*, une enquête policière et psychanalytique, délivrée du carcan narratif, sans passé, sans présent, un retour au pays sous la pluie, un tueur de petites filles, des fantômes sans regard, la brume, l'opacité. Décontenancé par le talent ragent de ce visionnaire inquiétant, on lui avait décerné le Grand prix de la commission supérieure technique, accessit pour le moins perplexe... Trois ans plus tard, toujours à Cannes, dans la section Un certain regard, Lars Von Trier récidivait, avec des moyens plus modestes, toujours en noir et blanc, donnant un film manifeste *« sur l'influence négative de l'argent sur la création cinématographique »*, *Epidemic*.

Décidément, la nuit est son royaume. Cette fois-ci, avec un lyrisme implacable, une ironie salvatrice, une maîtrise technique impériale, il lance dans le noir de nos cauchemars et de nos remords un grand train métaphorique et haletant. C'est le train de la naissance de l'Europe, juste après la guerre, quand Lars, lui, *n'était pas encore né*. Il roule à travers l'Allemagne dévastée, faisant voyager pêle-mêle victimes et bourreaux, Barbara Sukowa et Eddie Constantine, sous le regard dangereusement bienveillant de l'Amérique, symbolisée par le contrôleur des wagons-lits Léopold (Jean-Marc Barr), un innocent, un « étranger », à la Camus.

Tout pâle, tout vif, le crâne rasé, les joues, non, Lars Von Trier explique : *« Je ne peux pas me permettre de dire quoi que ce soit à propos de l'Europe. Contrôlé par un conseiller historique, le film, dont j'espère vivement qu'on saisira la dimension humoristique, défend seulement un point de vue artistique. Un peu comme si j'avais voulu peindre un tableau intitulé* Europa. *Ce ne serait pas obligatoirement la carte de l'Europe, mais peut-être un visage, un paysage...*

» Avec mon scénariste, Niels Vorsel, nous avions commencé à travailler sur un autre scénario, il y a cinq ans. Le Grand Mal *était une histoire de gangsters qui se passait à Berlin, évidemment* [rires], *mais je n'ai pas réussi à trouver d'argent pour ça, alors nous l'avons complètement transformé, ne conservant que quelques scènes-clés.* Europa *ne délivre aucun message politique ou moral, c'est beaucoup plus simple, donc beaucoup plus profond. Tout est parti de ma fascination pour les « jobs » : une certaine sorte de job peut être un excellent ressort dramatique, c'est un vaisseau, un véhicule pour se transporter à travers l'histoire. J'en ai été convaincu après avoir vu des films comme* Taxi Driver *ou* Portier de nuit. *Et j'ai choisi un contrôleur des wagons-lits parce que je prends le train très souvent moi-même. »*

Pas de message, soit, mais tout de même un formidable sentiment de culpabilité qui suinte d'*Europa*, s'insinue entre les images, s'incruste dans les personnages... *« Oui, la culpabilité est là, tout le temps. J'ai ce sentiment, moi aussi, très fort. La façon dont j'ai été élevé, sans doute... Il fallait toujours comprendre les gens, se mettre à leur place, ne jamais porter de jugement. Même le meurtrier à la première page du journal avait eu une enfance difficile, n'est-ce-pas ? De ce parti pris de ne pas prendre parti naît la culpabilité. C'est un peu votre faute si un homme est mort. C'est un peu votre faute si celui qui l'a tué est derrière les barreaux. Rien n'est pire que le juste milieu, que « l'objectivité ».*

Enfant de fonctionnaires, petit garçon *« nerveux »*, détestant l'école mais extrêmement bricoleur, Lars Von Trier construisait *« des trucs, des machines, des boîtes »*. Le cinéma lui procure, semble-t-il, les mêmes joies. Il continue à jouer, à bricoler, avec les images cette fois, avec la technique des images, projections frontales, surimpressions de couleur sur fond d'un noir et blanc abyssal, jusqu'à sept « couches » d'images superposées, et aussi combinaison de deux images filmées simultanément avec des focales différentes. *« C'est un peu comme un train électrique »*, dit-il, gourmand. Il a commencé à tourner à l'âge de douze ans, en 8 mm, *« comme M. Spielberg qui filmait les chasses d'eau en mouvement »* ; lui, sa toute première œuvre est un tour de magie, *« une chaise se déplaçant toute seule dans le jardin »*.

Tout va assez vite, quelques courts métrages après l'école de cinéma et Lars Von Trier donne *Element of Crime*. Impact important à l'étranger, succès. *« Oui*, dit-il, *un succès critique, mais pas commercial. Sauf ici, pas de succès du tout. De toute façon, les Danois n'aiment pas ça. »* Quoi ? Ce film-là ? *« Non, ils n'aiment pas mon cinéma. »* Que lui reproche-t-on ? Von Trier demande en souriant si on connaît les « autres » films danois, si on a vu par exemple *Pelle le Conquérant*, oui, oui, au demeurant épatant, mais n'est-ce pas, très loin de lui, plein de sentiments positifs, d'amour de la nature, de grands espaces. *« Une œuvre très près du naturalisme alors que je me situerais plutôt du côté de l'expressionnisme. »*

Lars Von Trier embrasse dans la même vénération sans condition Papa Carl (Dreyer) et Oncle Alfred (Hitchcock), allant jusqu'à citer, dans *Europa*, un extrait de la partition musicale de *Vertigo*. L'ombre tutélaire de Fritz Lang veille aussi sur lui, à l'évidence, mais encore celle de Charles Laughton et de sa *Nuit du chasseur*, *« film unique dans tous les sens du terme et total insuccès commercial »*, tient-il à faire remarquer. Sans oublier, très récemment entré dans son panthéon personnel, Sir David Lean...

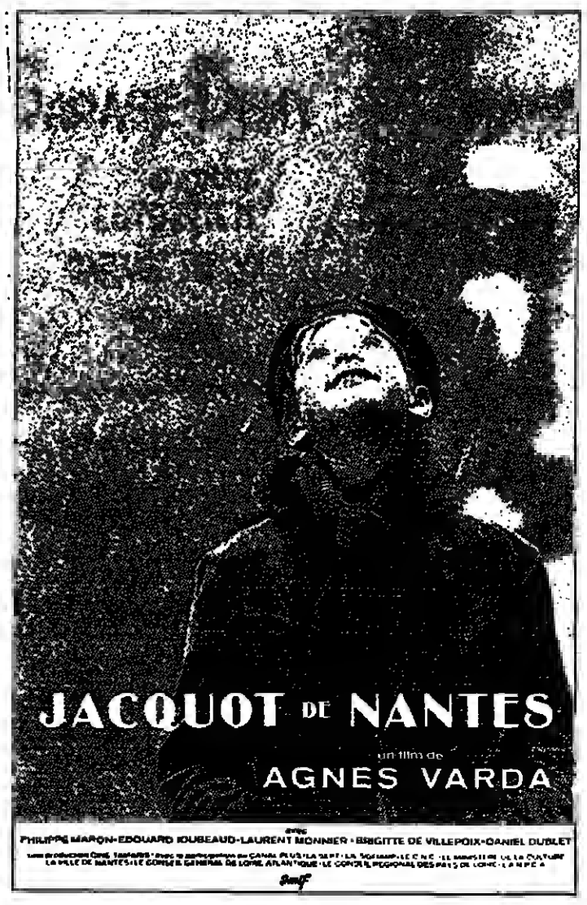
Tous les extérieurs d'*Europa* ont été tournés en Pologne, à Stettin, *« parce que là on trouve encore des locomotives à vapeur, et que la figuration est très bon marché »*. En effet, pour indiquer que l'on va arriver à Francfort, il lui suffit de déplacer un panneau sur le flan d'un wagon. Lars Von Trier éclate de rire : *« Ah ! oui ! Vous avez remarqué ? C'est exactement ce qu'on vous adjure de ne pas faire dans les écoles de cinéma ! Jamais de panneaux, c'est tellement « chéap » ! Et moi j'adore ça. Jamais de commentaire, jamais de voix off, dit-on aussi dans les écoles, et moi je les utilise avec délectation. J'aime les panneaux, les clichés. »*

Aime-t-il les acteurs ? La réponse fuse : *« Non ! Bien que mes relations aient tendance à s'améliorer avec eux. Au début, j'étais si sûr de ce que je voulais que je ne supportais pas l'idée que quiconque puisse s'approcher pour me suggérer une idée. Et les acteurs aiment bien croire qu'ils ont des idées... »* Il confirme toutefois les rires de gamin qu'il a partagés avec Jean-Marc Barr pendant tout le tournage d'*Europa*. On s'en réjouit pour eux, appréciant ce regard délicieusement perdu de Barr, ancien étudiant à UCLA, donc parfaitement anglophone lorsqu'on lui parle allemand dans le film... *« C'est la même chose quand je vais à Paris et qu'on m'emmène dans un restaurant ; tous les Français se mettent à parler nourriture ensemble, je trouve ça d'un ennui mortel, je manque m'endormir, quand tout à coup quelqu'un attrape un morceau dans ma propre assiette et le porte à sa bouche, c'est très bizarre. »*

Pas plus bizarre que le film que Lars Von Trier, par ailleurs occupé à écrire des scripts de spots publicitaires et à tourner des vidéo-clips musicaux *« pour survivre »*, est en train de mettre en chantier. C'est un film qui se tournera pendant trente-cinq ans, à raison d'une séquence de trois minutes tous les ans. Cette séquence sera réalisée chaque année le 30 avril, date de son anniversaire. La première séquence a donc été mise en boîte le 30 avril dernier, jour de ses 35 ans. Où ? A Berlin, bien entendu. Jean-Marc Barr en est l'interprète. On le voit payer sa note dans un hôtel. C'est tout. La sortie du film est programmée : ce sera le 30 avril 2024. Lars Von Trier a tout prévu. Dans le coffre-fort d'une banque dont le nom d'un metteur en scène notable qui a accepté de prendre sa relève, si, par malheur, il lui arrivait de décéder prématurément et en tout cas avant que son grand puzzle soit achevé...

Aujourd'hui, Lars Von Trier attend le verdict de Cannes avec un détachement apparent. Si on lui dit que, depuis *Element of Crime*, une partie de sa colère semble s'être apaisée, il confirme. *« Oui, même mon esthétique était beaucoup plus punk. »* Que s'est-il passé ? Il répond : *« J'ai eu un enfant. »*

D. H.



EUROPE

Les cinémas d'Etat sont morts, mais les funérailles réjouies du « socialisme réel » n'ont duré qu'un printemps et le glasnost n'est plus qu'un souvenir. L'Est est en jachère, et les vents violents du libéralisme sauvage risquent de mettre à bas les derniers créateurs. Pourtant, entre nouveaux riches et vieux bureaucrates, quelques films soviétiques se fraient encore un chemin et, cette année, c'est la Pologne qui, parmi les pays de l'Est, s'affirme la plus riche d'images.

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION D'UN MILLIARDAIRE SOVIÉTIQUE

Qui a peur de M. Tagi-Zadé ?

LE Festival de Cannes aime bien les stars, et se donne grand mal pour les attirer sur la Croisette. Cette année, un homme risque pourtant d'y tenir la vedette sans que personne l'en ait spécialement prié. Il s'appelle Ismaïl Souleimanovich Tagi-Zadé, Soviétique originaire d'Azerbaïdjan, il a trente-neuf ans et ne devrait pas passer inaperçu : il amène avec lui, à ses frais, une délégation de... six cents invités. Une nouvelle étape dans le dessein qu'il poursuit depuis dix-huit mois, rien moins que devenir le patron de la distribution de films dans toute l'Union soviétique.

L'homme est assez mystérieux, mais une chose au moins est sûre : il est très riche, même si ses détracteurs, nombreux parmi les cinéastes russes, n'attribuent pas au monopole de la vente libre des fleurs – ces bouquets d'œillets rouges qu'on trouve aux coins des rues moscovites – et au commerce des chevaux de course la totalité de sa fortune. Riche, et munificent : après avoir créé sa société de cinéma, Askin, au début de 1990, il organise une fastueuse réception dans une des plus grandes salles du Kremlin. Trois mille cinq cent quatre-vingt-huit professionnels et édiles locaux, pas un de moins, venus de toute l'Union, y sont conviés, régalés de caviar, logés dans un grand hôtel et couverts de cadeaux.

Le vice-ministre de la culture d'Ouzbékistan, parmi d'autres, en est tout rempli de gratitude : *« Comment les gens blanchis sous le harnais du cinéma auraient-ils pu rêver qu'on les inviterait aussi luxueusement, avec autant de respect ? »* Tagi-Zadé, qui déclare avoir dépensé trois millions de roubles pour la manifestation, annonce, lui, son programme à ses invités : *« Ensemble, nous allons gagner beaucoup d'argent. »* Et il est, apparemment, entendu : *« Les gens demandent une main de fer, fût-elle en forme de poing, à condition que dans ce poing il y ait de l'argent »*, commente la revue *l'Ecran soviétique*.

Tagi-Zadé répond trait pour trait à la métaphore : il ne fait pas mystère d'être un homme d'affaires *« qui veut s'enrichir à l'infini »*, mais se dit également très heureux d'avoir enfin obtenu il y a trois ans sa carte du Parti communiste. Homme plein de contrastes, il trouvait moyen d'emmener en mars dernier quatre-vingts invités à Los Angeles, pour l'American Film Market, où il logeait dans un palace avec limousine à sa disposition, si on en croit le journal *Sovietskaïa Kultura*.

Riche, munificent... et ambitieux : l'objectif de Tagi-Zadé n'est pas seulement de faire des affaires, mais d'obtenir la reconnaissance politique de son poids, avec rang de « ministre de la distribution ». Il a été reçu par le premier ministre de l'Union soviétique, Valentin Pavlov. Une ascension observée avec inquiétude par les réalisateurs soviétiques, et même avec une franche hostilité par les dirigeants de leur organisation, l'Union des cinéastes. Son président, Davlat Khoudonazarov, parle de *« diktat inadmissible »*.

Outre que la cinéphilie ne paraît pas être la motivation principale de celui qui déclare : *« Les pires ennemis du cinéma soviétique sont les réalisateurs soviétiques »*, Ismaïl Tagi-Zadé s'est en effet entouré de personnages qui n'ont rien pour rassurer, issus de la vieille garde brejnévienne : l'ancien patron de Goskino – ministère du cinéma – Philip Yermach (qui dirige la compagnie d'assurances filiale d'Askin), l'ancien directeur du Studio Mosfilm, Sizov (responsable de la branche production) et le camarade Soukharev, ex-procureur général et stalinien bon teint, en charge du cabinet juridique. Tagi-Zadé répond que ces gens ont de l'expérience et des relations, dont il aurait tort de ne pas profiter.

Résistible ou pas, l'ascension de Tagi-Zadé s'explique par l'état de délabrement (le mot est faible) de la distribution en URSS. Autant la production était jadis hypercentralisée à travers le système des studios d'Etat, autant la distribution fut toujours un peu moins rigide, l'acquisition des copies étant du ressort d'organismes régionaux (KVO) ou municipaux.

Avec la « libéralisation » – et la gabegie généralisée – ce mécanisme a volé en éclats, remplacé par une sorte de foire aux films où KVO et exploitants traitent avec des vendeurs dont le nombre s'est multiplié : à l'officiel et central Goskino s'ajoutent les productions directes des studios, les indépendants et les détenteurs de films étrangers acquis avec des devises dont nul ne cherche plus à connaître l'origine.

L'effet le plus prévisible de cette autonomie accrue des salles sera la mort de bon nombre d'entre elles, et la réunion des plus rentables en circuits. Mais elles sont encore cent mille aujourd'hui : formidable marché, formidable demande de films. Une demande de plus en plus alimentée par une avalanche de titres américains, certains prestigieux, beaucoup (vendus par lots) à peine avouables – au point que même Jack Valenti, porte-parole de l'association des Majors et infatigable propagandiste de l'expansion hollywoodienne, a demandé qu'on ne vende pas n'importe quoi ! Tagi-Zadé, pour sa part, a récemment acquis cent cinquante-huit films aux Etats-Unis.

Une demande de films alimentée également par le boom de la production intérieure. L'URSS, où on ne trouve rien, a atteint le chiffre record de quatre cents films produits en 1990. Explication ? Le cinéma est un excellent moyen de blanchiment de l'argent. Pas seulement celui du crime organisé : tout le monde, jusqu'aux usines d'Etat, pratique le marché noir et se retrouve avec des liquidités qu'il faut bien rendre présentables, les compagnies de production indépendantes, qui pullulent, fournissant toutes les sociétés écrans nécessaires. Mieux (?), au lieu de perdre de l'argent, comme il est d'usage, ce blanchiment en rapporte : un petit polar réalisé pour un million de roubles génère sans problème deux, voire trois fois son investissement.

On retrouve bien sûr M. Tagi-Zadé dans la production : il a notamment commandité une épopée, *Ivan le Terrible*, qu'il montrera, au Marché, pendant le Festival de Cannes – avec fantasia de ses fameux chevaux de course sur la Croisette ? Mais la distribution reste son objectif principal. Le morcellement des centres de décision en une poussière d'exploitants motive le déploiement de ses fastes, au bénéfice de directeurs de salles sibériennes, de projectionnistes tadjiks ou d'édiles arméniens : il s'agit de les faire adhérer un à un à son Askin.

Mais Tagi-Zadé dispose d'arguments encore plus convaincants que les petits fours du Kremlin et le village Pierre et Vacances où il logera ses invités à Cannes. Alors que la plupart des intermédiaires retiennent jusqu'à 50 % de la recette, lui ne prend que 10 %. Sa venue à Cannes risque donc bien d'être un pas de plus dans l'accomplissement d'un projet qu'il expose tout bonnêtement : *« Je me bats pour obtenir le monopole. Je vis avec cette idée : prendre toute l'Union soviétique. »*

JEAN-MICHEL FRODON

Jeanne Moreau (à droite) dans *Anna Karamazova* D.R.

Deux Russes en solo

C'ÉTAIT quelques mois après le sixième congrès de l'Union des cinéastes de mai 1986, qui avait balayé la vieille direction brejnévienne. Domkino, la Maison des cinéastes à Moscou, ressemblait à la Sorbonne en mai 68 ; on discutait, on s'engueulait à chaque coin de couloir. Des étagères descendaient les œuvres interdites depuis des années et le visiteur n'avait qu'à ouvrir une porte pour tomber sur une projection-résurrection. Pas que des chefs-d'œuvre, mais parfois... On laissait entendre qu'il y avait un film *« encore mieux »*, réalisé pendant ses études de cinéma par un certain Roustam Khamdamov et intitulé *Mon cœur est dans les montagnes*, mais que, celui-là, personne ne savait où il était rangé.

Plus tard dans la soirée, quelqu'un affirmait qu'il existait une autre merveille signée Khamdamov, mais encore plus invisible, si possible. La censure en avait enéanti la copie avant même que le tournage soit achevé, seules quelques rares bobines avaient pu être sauvées. Et, comme les cinéastes russes adorent dire du mal les uns des autres (et de Nikita Mikhalkov en particulier), on ajouteit que le réalisateur des *Yeux noirs* avait volé le scénario de ce film martyr pour en faire son *Esclave de l'amour* – excellent au demeurant.

Khamdamov réapparaît, il est au Festival de Cannes avec *Anna Karamazova*, son premier long métrage achevé. Il y a inclus les quelques séquences de son film massacré.

Une autre histoire ? Jeanne Moreau raconte comment, un jour, elle a su qu'un Russe inconnu savait tout d'elle sans jamais être sorti d'URSS, qu'il avait un scénario écrit pour elle et pour elle seule, qu'il l'attendait. Un fou sans doute. Mais Jeanne Moreau va jouer *le Récit de la servante Zerline* à Moscou, son admirateur parvient à la voir. Elle dit oui. C'était Roustam Khamdamov, ce serait *Anna Karamazova*.

Projet impossible, et qui devient réel grâce à une coproduction entre le studio de Moscou et le vétéran Serge Silbermen. Quand la dégénérescence soviétique menace de tout bloquer, le société franco-russe mise en place par UGC, Pari-Média, entre en action pour mener le film à bon terme.

Entre-temps, il y a eu un tournage entre rêve et cauchemar (*le Monde* du 22 février 1990). Entre-temps, on a vu au Festival de Quimper *Mon cœur est dans les montagnes*, moyen métrage en noir et blanc, enchantement nostalgique et souriant. Aujourd'hui, le film, au titre farceur et littéraire inspiré d'une anecdote racontée par Nabokov. Demandent à un de ses étudiants américains : *« Pourquoi voulez-vous apprendre la russe ? »*, il reçut comme réponse : *« Pour lire dans le texte, le plus vite possible,* Anna Karamazov », contraction entre *Anna Karénine* et *les Frères Karamazov*. Le film : un vertige d'images expressionnistes accompagnant la quête initiatique d'une femme – Jeanne Moreau doublée en russe – revenue du passé. Après bien des épigones, Tarkovski a peut-être trouvé un successeur.

L'autre film soviétique de la compétition, *l'Assassin du tsar*, c'est le contraire, et c'est pareil. Le contraire puisque, à rebours des visions hallucinées de Khamdamov, son réalisateur Karen Chakhnazarov opte pour la simplicité du style, la discrétion de la mise en scène. Parti pris inattendu de la part d'un cinéaste découvert il y a deux ans à Cannes (à la Quinzaine des réalisateurs) avec *la Ville Zéro*, fantaisie baroque dont l'humour dévastateur évoquait Boris Vian.

Pareil puisqu'il s'agit à nouveau d'un face-à-face entre passé et présent, le film organisant sur un mode quasi documentaire le télescopage entre la réalité d'aujourd'hui – un asile psychiatrique – et le souvenir tabou du meurtre de Nicolas II, en 1918. Pareil encore puisqu'il s'agit à nouveau d'une coproduction avec l'Occident, interprétée par une vedette de l'Ouest, Malcolm McDowell *(If..., Orange mécanique)*.

L'euphorie des premiers temps de la glasnost n'a plus cours – trop de difficultés économiques, de lourdeurs bureaucratiques, d'hésitations esthétiques. Il n'y a pas de Nouvelle Vague soviétique. Mais il y a des parcours singuliers, souvent labyrinthiques, qui comportent presque toujours un détour par l'Europe de l'Ouest. Après *Taxi Blues* et *Bouge pas, meurs, ressuscite*, révélés sur la Croisette l'an dernier, après *le Syndrome asthénique*, de Kira Mouratova, sorti au mois d'avril, et en attendant Guerman, Soloviev ou les nouveaux venus des Républiques asiatiques, deux « aventuriers solitaires » ont atteint le bout du tunnel.

J.-M. F.

هكذا من الأصل

هكذا من الاصل

VARIATIONS POLONAISES

Patate, Tziganes et censure

LES voies du Seigneur, du pape et de Cannes sont impénétrables. Le président du jury (Roman Polanski) est polonais. En compétition, on verra le nouveau Krzysztof Kieslowski, *la Double Vie de Véronique*. Après le choc qu'a constitué en 1988 la projection au Festival d'un des épisodes de son *Décalogue*, *Tu ne tueras point*, le metteur en scène, qui assume avec un humour austère sa réputation de « pessimiste professionnel », offre une grande histoire d'amour et de mystère, où le hasard évidemment est encore une fois maître du jeu. Son premier film d'exilé tourné en partie à Clermont-Ferrand, en partie à Cracovie, parle de double, de correspondances entre les êtres, entre les pays, à la vie, à la mort. Il met en évidence la capacité de Kieslowski à séduire sans cesser d'émouvoir. Il révèle une jeune actrice française, Irène Jacob, entrevue brièvement dans *Au revoir les enfants*, de Louis Malle.

Outre *la Double Vie de Véronique*, le Festival présente trois films polonais dans ses sections parallèles : un record. Trois œuvres qui témoignent des préoccupations actuelles des cinéastes de Varsovie ou de Lodz, et de ce mélange détonnant de réalisme noir et de spiritualité qui a souvent marqué le cinéma polonais.

Deux premiers films illustrent cette double inspiration : dans la section Un certain regard, *l'Enterrement d'une patate*, de Jan Jakub Kolski (né en 1956, venu de la télévision et d'abord cameraman) conte l'histoire peu exemplaire d'un vieil artisan juif. Mateusz regagne son village natal en 1946, après plusieurs années passées dans les camps. Son retour cristallise les hantises et l'hostilité des voisins, qui se sentent coupables de la mort de son fils. Doué d'un talent évident, Kolski a traité ce curieux récit avec des envolées poétiques qui touchent parfois au fantastique.

Mateusz, survivant des camps de concentration, revient au village, qui espérait ne jamais le revoir : une évocation très personnelle, du problème, toujours actuel, de l'antisémitisme polonais. Entre réalisme et lyrisme, entre terre fatiguée et ciel mystique, l'Enterrement d'une patate révèle le talent d'un metteur en scène.

Dans *les Diables*, à la Semaine de la critique, la jeune réalisatrice Dorota Kedzierzawska (née en 1957) filme deux univers parallèles dans la Pologne des années 60 : des adolescents (catholiques) y côtoient les Tziganes (païens) d'un camp aménagé aux abords d'un village. Ils découvrent un monde ambivalent, où passent et repassent les silhouettes d'un curé et d'une vieille sorcière qui maudit tout le monde. Un style dépouillé trahit la formation documentaire d'une cinéaste plus sensible au pouvoir d'expression de l'image qu'à celle du récit – le film contient très peu de dialogues, dont la moitié en dialecte tzigane...

Plus axé sur le scénario, *l'Evasion du cinéma Liberté* (Un certain regard) marque le retour inespéré au cinéma du réalisateur de *Cauchemars* (1978), Wojciech Marzewski, après huit années de silence – son dernier film, *les Frissons*, remonte à 1981. Pas étonnant donc que ce cinéaste « engagé », jadis dénonciateur de l'enseignement nivelleteur et de l'endoctrinement, saisissa à bras-le-corps le thème du censeur confronté à l'imaginaire débridé du cinéma : des spectateurs assistent à un film dont les acteurs se rebellent contre la médiocrité de l'histoire et s'adressent directement au censeur, qui finira par entrer dans le film projeté.

La référence au Woody Allen de *la Rose pourpre du Caire* va jusqu'au bout, au moment où le film et celui d'Allen se mélangent, au grand dam des censeurs présents dans la salle... Qui disait que le cinéma polonais allait mourir ?

M. T.

Cette année,
ceux qui ne viennent
que pour le festival,
l'écouteront même
sur la plage.

France inter

AU FESTIVAL DE CANNES DU 9 AU 20 MAI

PUBLICIS CONSEIL H 3859

FILMOGRAPHIE AFRIQUE

Films africains en nombre sur les écrans, cinéastes africains en masse parmi les festivaliers : la longue marche du continent noir vers un droit de cité permanent au sein du cinéma mondial touche peut-être enfin au but. Malgré les gigantesques difficultés matérielles contre lesquelles la profession s'organise peu à peu, ces images, souvent nées du choc entre traditions ancestrales et apports modernes représentent un souffle d'air frais pour l'ensemble du cinéma mondial.

QUATRE PREMIERS FILMS POUR UNE CONSÉCRATION INTERNATIONALE

L'envol d'un continent

«*NOUS devons faire des films pour que le cinéma africain existe un jour*», disait le réalisateur mauritanien Med Hondo. Lapalissade? Non : pour que se crée une culture et une industrie cinématographiques africaines, il faut une continuité, un flux régulier de films qui commence à peine d'exister. La présence simultanée au Festival de Cannes de quatre films africains est, en soi, une excellente nouvelle.

Ta Dona du Malien Adama Drabo, *Laada* du Burkinabé Drissa Touré, *Sango Malo* du Camerounais Bassek Ba Kobhio dans la section Un certain regard (sélection officielle non compétitive) et *Laafi* de Pierre Yaméogo, lui aussi originaire du Burkina-Faso, à la «Semaine de la critique», sont, qui plus est, des premiers longs métrages. Leurs thèmes et leurs styles reflètent fidèlement les enjeux du cinéma africain (1) et les obstacles qu'il affronte.

Ta Dona (*Au feu!*) et *Laada* (*la Loi coutumière*) concernent les coutumes rurales confrontées à la modernité – sujet fétiche du cinéma africain. Tous deux défendent la reconnaissance du meilleur de la tradition tout en prêchant pour sa fusion harmonieuse avec des apports contemporains et étrangers. Mais Adama Drabo et Drissa Touré s'en prennent avec virulence aux effets d'une occidentalisation mal assimilée et perverse, incarnée chez le premier par des politiciens corrompus, chez le second par deux adolescents transformés en voyous après un passage à la ville.

Plus radical, *Sango Malo (le maître du canton)* met dans le même sac les chefferies traditionnelles et les bureaucrates modernes, auxquels il oppose le «juste discours» d'un jeune instituteur installé dans un village de brousse. Alors que *Laafi*, le seul des quatre films à se dérouler entièrement en ville, dénonce le népotisme qui prive les plus brillants adolescents d'éducation supérieure au profit des fils de familles, et la «fuite des cerveaux».

Tous ces films sont plus ou moins directement autobiographiques. Et tous concernent la transmission des savoirs : alphabétisation tragiquement en retard, école répressive donnant une formation inadaptée, études supérieures confisquées par une caste, connaissances traditionnelles en train de disparaître sous le double effet du secret dont les entourent les anciens et du mépris où les tiennent les nouvelles élites.

Pas un réalisateur qui ne souligne que le cinéma est aujourd'hui un outil privilégié de circulation de l'information. Et la fiction, le moyen de ne pas paraître faire la leçon à des populations *«qui en ont assez des mots d'ordre venus d'en haut, donnés par des conseilleurs qui se gardent bien de les mettre en pratique»*, comme dit Drissa Touré.

Pour transmettre leur message, pour que leur film existe, chacun a vécu un «voyage initiatique» qui vaut bien les épreuves subies par leurs personnages sur la voie de la connaissance. Seul Pierre Yameogo avait suivi, à Paris, une école de cinéma. Les trois autres se sont formés sur le tas. Le cas de Drissa Touré est sans doute le plus symbolique : il travaillait comme chauffeur dans une mission religieuse au Burkina. Connaissant sa passion du cinéma, ses employeurs lui offrent quelques boîtes de pellicule avec laquelle il réalise un court métrage. Mais, sans diplôme, sans poste officiel, il comprend qu'il ne pourra jamais devenir réalisateur chez lui.

Touré débarque donc à Paris, où il ne connaît personne, et y entend parler d'Atria (*lire l'encadré page ci-contre*). Pendant deux ans, il y passe tout son temps en auditeur libre, s'initiant à toutes les techniques. Il gagne sa vie avec des «petits boulots» – il est d'ailleurs blessé sur un chantier. Son compatriote Gastoo Kaboré, cinéaste et président de la Fepaci (Fédération panafricaine des cinéastes) fait sa connaissance et lui met enfin le pied à l'étrier.

Différent, l'itinéraire des autres cinéastes n'est guère plus simple. Et la production de leur film ressemble à un Meccano branlant, où avec l'aide d'Atria et d'administrations françaises, une chaîne de télé anglaise, la CEE, une association catholique milanaise, un coproducteur suisse, une fondation hollandaise, le canton de Berne et même les magasins Tati y sont alliés de leur quote-part sur l'un ou l'autre film. Parfois une simple rustine financière, sans laquelle toute l'entreprise aurait pris l'eau au dernier moment – ainsi Adama Drabo errant dans Paris avec ses bobines tournées, sans un centime pour la post-production.

Quatre films, quatre marathons, une folle débauche d'énergie des réalisateurs obligés de s'occuper de tout, d'invraisemblables dévouements de techniciens ou de partenaires financiers qui dessinent les réseaux de complicités. Avec, arrivé en renfort mais généralement tardivement, le soutien d'autorités nationales s'avisant qu'un film, même s'il l'égratigne au passage, peut accroître le renom de leur pays. Mais même Drabo, salarié au mois par le Centre national du cinéma malien, n'a pu en obtenir les premières mises de fond : *«Si je n'avais pas trouvé les premiers partenaires, je serais toujours dans un bureau du CNPC en train de siroter mon thé.»*

«On se donne autant de mal pour faire un mauvais film que pour un bon», disait François Truffaut. Les efforts déployés par leurs auteurs ne sont pas un gage de qualité et, de fait, aucun des quatre films présentés à Cannes ne rivalisera avec *Yeelen* de Souleymane Cissé ou *Yaaba* et *Tilaï* d'Idrissa Ouedraogo, découverts ces dernières années également sur la Croisette – le paternalisme qui fait crier au chef-d'œuvre chaque fois qu'un film africain atteint nos écrans est bien le plus mauvais service à leur rendre.

Sango Malo s'inscrit en droite ligne dans le «cinéma des pancartes» qui est la version locale du film militant, et *Laafi* fait expliquer de vive voix par ses personnages ce que, par manque de moyens mais aussi d'invention proprement cinématographique, il ne peut montrer. De même les scènes de comédie caricaturant les fonctionnaires débiles et prévaricateurs de *Ta Dona* ou les adolescents corrompus par la grande ville de *Laada* sont des pantomimes sans finesse. A chaque fois, l'absence de comédiens professionnels tire les scènes vers la grimace et la convention. Balamoussa Keita (*voir notre photo légendée ci-contre*) est bien une exception.

Mais *Ta Dona* et *Laada* se déroulent essentiellement dans un cadre rural traditionnel : là où la justesse de paysans jouant sans effort leur propre rôle, la splendeur des costumes, la beauté des décors naturels, le sens de la durée et des postures font de chaque scène une splendeur – du vrai, du grand cinéma. C'est l'un des paradoxes du cinéma africain que, mis en œuvre par des auteurs attachés à faire entendre la voix du progrès bien compris, il ne trouve son langage que dans le cadre de la tradition, entre mythes ancestraux et instruments aratoires.

Jugés avec réticence par un spectateur européen, ces films obtiennent un franc succès quand ils sont projetés dans leurs territoires d'origine. Cela devrait suffire : le cinéma indien, par exemple, prospère depuis des décennies selon ses propres critères sans se soucier de conquérir les publics occidentaux. Mais les films africains sont dramatiquement peu et mal montrés en Afrique. L'étroitesse des marchés nationaux, l'anarchie des réglementations, la multiplication des barrières politiques et linguistiques au sein du continent font que, aussi regrettable que cela soit, leur simple survie passe par une diffusion en Europe.

Economiquement, le cinéma africain a besoin de l'Europe. Esthétiquement, et peut-être même spirituellement, le cinéma européen, et les autres, ont besoin de l'Afrique. Une courte scène de comédie volée sur le vif au coin d'une rue de *Laafi*, un enfant déambulant parmi les statues magiques de *Laada*, trois phrases de dialogue sentimental dans *Sango Malo*, la prière du village pour la pluie de *Ta Dona* : rien de cela n'avait été filmé avant, chacun de ces instants est un cadeau inestimable, la richesse révélée d'une façon différente de faire du cinéma.

Pour que ces trésors viennent au jour, les artistes, moins isolés que naguère et les politiques enfin convaincus de l'*intérêt – pas uniquement culturel – du cinéma*, s'organisent peu à peu. Après le Burkina, petite république sahélienne parmi les plus pauvres du monde qui depuis la création du Fespaco (Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou) en 1969, tient un rôle de pointe, d'autres pays se décident lentement à soutenir leur production – et les récents changements au Mali alimentent les plus grands espoirs. De plus, les aides techniques et financières européennes, notamment françaises, s'organisent de mieux en mieux (2).

Il est aussi question de former des scénaristes : question à la fois cruciale et périlleuse. La vision des quatre films de Cannes montre à l'évidence des problèmes de scénario. *«Dans un premier film, on voudrait tout mettre»*, reconnaît Bassek Ba Kobhio. Et, comme son film, ceux de Drabo et de Touré s'épuisent à multiplier les récits et les points de vue, sans échapper à la confusion. Mais que des professeurs français s'en viennent enseigner la construction classique, et c'est toute l'originalité des films, leur meilleur atout, qui risque l'affadissement (3). A ce danger de nivellement, Pierre Yameogo répond par un proverbe : *«Le caméléon change de couleur mais son sang reste rouge.»*

L'enrichissement par le métissage des savoirs est au cœur des quatre films sélectionnés à Cannes. C'est, aussi, le grand enjeu du cinéma africain.

J.-M. F.

(1) Plus exactement du cinéma africain francophone, le Maghreb et les pays de langue anglaise ou portugaise connaissant des situations différentes.

(2) Le ministère de la coopération participe actuellement à la production de dix-neuf films en cours de fabrication, originaires de onze pays du continent.

(3) Même si Jean-Claude Carrière, à l'origine de ce projet de stages de scénario, n'est guère suspect d'européocentrisme, lui qui a tant travaillé, avec Peter Brook, sur la fusion respectueuse des cultures.

D. R.

Dans *Ta Dona*, le chef des chasseurs à la prestance altière de Balamoussa Keita. Lorsque l'acteur est rentré au Mali, après le Fespaco où le film a reçu plusieurs prix, on lui a fait fête au Palais de la culture de Bamako. Sous l'impulsion de Souleymane Cissé, on lui a même remis un trophée et un prix d'un montant de 500 000 francs CFA. Cet hommage récompensait le cerrière exemplaire d'un acteur-né, désormais vedette à la radio et à la télévision malienne, mais ayant appris son métier tout seul, sur le terrain, en animant des soirées de quartier.
Cissé, dont Keita est l'interprète fétiche, raconte : *« On imagine mal sa popularité. Au Mali, tout le monde le connaît, et il est célèbre jusqu'en Guinée ou en Côte-d'Ivoire. Il reçoit des scénarios de partout, du Burkina, du Sénégal, de toute l'Afrique de l'Ouest. Dès qu'un cinéaste a un projet, il a envie d'y associer Keita. L'argent n'a pas beaucoup d'importance pour lui, il accepte ce qu'on lui offre. Il se considère comme « chargé de mission », chargé d'aider le cinéma africain à exister. Il se sacrifie comme ça. Balamoussa Keita est un homme à explorer, vraiment. »*

Une lumière au fond du ciel

par Souleymane Cissé

LE cinéma africain doit chercher son inspiration dans le passé. C'est là qu'il prend sa source, c'est là qu'il trouvera le miroir de son futur. Ce passé, il faut qu'il apprenne à l'expliquer, sans misérabilisme surtout, mais sans complexes non plus. Nous voyons des cinématographies de pays développés, comme le Japon, qui n'ont jamais nié leur culture, pourquoi l'Afrique devrait-elle nier la sienne? La pire conséquence des dominations d'ordres religieux et colonial que mon continent a connues est justement la négation de sa culture.

Après l'indépendance, pendant les trente dernières années, si nous n'avons pas avancé, c'est parce qu'on nous avait appris à nous nier. Cette démocratisation que nous demandons maintenant, elle ne peut émerger que si nous sentons à nouveau notre culture vivre en nous-mêmes, que nous redécouvrons ces richesses que personne, même pas les missionnaires, n'a pu nous enlever! Et, pour ce faire, je crois vraiment que le cinéma a un rôle primordial à jouer.

Je ne suis pas choqué qu'on salue la présence à Cannes de quatre films africains sans forcément ajouter leur provenance : on fait bien des efforts, en ce moment, pour accréditer l'idée d'un cinéma européen, moins légitime que la réalité d'un fonds commun africain. Je l'ai bien senti en présentant *Yeelen* sur tout le continent : chacun se sentait, il me semble, concerné. Ce fonds commun, le cinéma a le devoir de le mettre au grand jour. C'est pour cela que cela ne me gêne pas que l'on parle de «cinéma africain», si toutefois on n'y ajoute pas la connotation péjorative, «cinéma sous-développé», «cinéma de pauvres».

Mon désir le plus cher est que nous nous battions avec les mêmes armes que les autres, c'est difficile, c'est vrai. Parce que nous n'avons pas de structures, pas de moyens techniques, pas de moyens financiers, mais cela n'est pas une excuse. Les quatre films présents à Cannes ont souffert, chacun à sa manière, de cet état de fait; au moins ils existent. Du moment qu'on choisit ce métier, il faut se battre, jusqu'au bout, pour atteindre à l'égalité. Mais je souhaite de tout mon cœur à la génération montante de ne pas souffrir autant que moi j'ai souffert, pour mener à bien ses entreprises.

Quand un jeune cinéaste africain veut mettre un film en chantier, il n'a rien. Que sa foi. Une certitude aussi forte qu'une lumière au fond du ciel que l'on s'est juré d'atteindre.

هكذا من الاصل

LE DÉVELOPPEMENT DE L'AIDE FRANÇAISE

Mobilisation générale

POUR le public, l'événement du dernier Festival de Ouagadougou fut l'attribution de l'Etalon de Yennenga, la récompense suprême, à *Tilaï*, d'Idrissa Ouedraogo. Témoin la liesse populaire qui salua le réalisateur vedette du Burkina-Faso, en clôture d'une manifestation qui souffre parfois de désorganisation mais jamais de morosité (1). Mais, pour les professionnels, l'événement fut la venue de Dominique Wallon, directeur général du CNC (Centre national du cinéma français), et la signature d'accords de coproduction. Signe d'un changement de régime dans les relations entre les cinématographies d'Afrique et l'administration française.

Jusqu'à présent, seul le ministère de la coopération gérait le soutien français, soit sous forme d'aides directes (6 à 8 millions de francs par an), soit dans le cadre, plus général, de la commission d'aide aux cinématographies en développement (budget en 1991 : 10 millions), commission financée majoritairement par le ministère des affaires étrangères et celui de la culture. Mais le Quai d'Orsay laisse traditionnellement les questions africaines à la coopération, et la Rue de Valois s'était jusqu'alors trouvé d'autres chats à fouetter, ou d'autres causes à défendre.

Cette aide était d'ailleurs sujette à discussions : les fonds alloués devaient être obligatoirement dépensés en France, et les génériques s'ouvraient sur un beau «F» majuscule où les cinéastes voyaient comme la marque de l'ancien colonisateur. Le «F» honni va être supprimé, Jacques Pelletier, le ministre de la coopération, l'a promis à Ouaga. Et, surtout, l'entrée en action du CNC depuis le voyage de Dominique Wallon au Fespaco a permis de déplacer les relations France/Afrique du terrain officiel, où interféraient les considérations de politique générale à l'égard des différents régimes, au terrain professionnel. Effet immédiat : l'augmentation de l'aide allouée par le CNC (les autres ministères vont suivre), aide qui devient une subvention au lieu d'une avance, théoriquement remboursable. Et plus encore, la signature d'un accord de coproduction avec le Burkina-Faso, qui lui-même pourra servir de relais avec d'autres pays de la région : c'est la consécration du rôle pilote joué par le pays dans ce domaine.

Le prochain objectif est de faire accéder tous les films parlés dans les langues vernaculaires de la zone francophone aux mécanismes d'aide réservés aux films en français. *«Mais il faut faire attention à ne pas injecter de l'argent artificiellement, sous peine de déclencher une inflation absurde»*, corrige aussitôt Dominique Wallon.

Le cinéma africain n'a pas seulement besoin d'argent. Il a besoin de formation, et une réunion avec Jack Gajos (responsable de la Femis) et Idrissa Ouedraogo a jeté les bases de stages de formation de techniciens et de producteurs. Il a besoin aussi d'une «mémoire», et un projet de cinémathèque, sans doute à Dakar, est à l'étude. Il a besoin enfin de contacts avec des professionnels d'autres origines – il est question que Pierre Richard produise le prochain Ouedraogo, Claude Berri participe au prochain Cissé, *Waati (le Temps)*.

M. Wallon disparaît à mnitié derrière ses dossiers «Afrique». Depuis son retour, il inonde ses collaborateurs de notes, des contacts sont en cours avec le Sénégal, le Mali, la Côte-d'Ivoire et le Niger pour étudier la mise au point de règlementations favorables aux cinématographies du continent. Et une commission mixte franco-africaine doit se pencher sur l'épineuse et cruciale question de la distribution, pour l'instant dominée par une société dont la Caisse des dépôts vient de devenir l'actionnaire majoritaire.

Une véritable mobilisation, donc, qui est d'abord la victoire de ceux des cinéastes africains qui depuis des années travaillent à instaurer un dialogue avec les organismes français. Au premier chef le réalisateur burkinabé de *Wend Kuuni*, Gaston Kabore, président de la Fepaci (Fédératinn panafricaine des cinéastes, qui regroupe les réalisateurs). Au Festival de Cannes, invité à l'initiative personnelle du directeur du CNC, Kaboré sera présent. Un petit pas de plus pour *«sortir de l'isolement»*, comme il le souhaitait au Fespaco.

J.- M. F.

(1) On aura une idée de l'ambiance, et des talents révélés par le douzième Fespaco, avec le documentaire réalisé par Martine Jouando et Manuel Boursinhac que diffuse Canal Plus le 8 mai avant le premier long métrage de Ouedraogo, *Yam Daabo (le Choix)*.

La caverne aux miracles d'Atria

DE Ouagadougou, de Bamako ou de Yaoundé, le plus court chemin des écrans pour un cinéaste africain passe le plus souvent par un grand appartement vétuste du quartier de la République à Paris. Là se tient l'association Atria. Sous la houlette maternelle et énergique d'Andrée Davanture, une poignée de permanents accomplissent, dans le tourbillon des visiteurs, la pénombre des salles de montage et l'entassement des dossiers, une sorte de miracle à répétition : faciliter la production des films africains.

Comme d'autres techniciens français, Andrée Davanture, monteuse de profession, avait eu l'occasion à la fin des années 60 de travailler sur des films aidés par la section technique du cinéma du ministère de la coopération. Sollicitée à l'époque pour sélectionner des films d'Afrique en vue d'un festival, elle s'enfermait pour visionner «en boucle» des œuvres de cette origine. Naissance d'une vocation.

En 1980, le ministère de la coopération, ne pouvant plus faire face à la demande croissante des cinéastes africains, ferme sa section technique. Plusieurs films en cours de fabrication ou en projet (dont *Finye, le Vent*, de Souleymane Cissé) s'arrêtent net. Refusant ce qui ressemble à une condamnation à mort d'un mode d'expression en plein essor, Andrée Davanture et quelques confrères français créent avec des cinéastes africains l'association Atria. La gauche, arrivée au pouvoir entre-temps, lui apporte son soutien avec quelques subventions, via le Fonds d'intervention culturel. La bonne nouvelle se répand du Sénégal au Congo.

Les raisons d'être d'Atria? D'abord un rôle d'accueil pour des aspirants réalisateurs qui débarquent souvent à Paris sans un sou, sans un contact, sans une idée de la manière dont se finance un film. L'association sert de consultant, orientant les demandes, aidant à remplir les dossiers, élaborant les devis, mettant les cinéastes en rapport avec administrations, financiers et techniciens. Et assure encore des stages de formation, sert de relais pour les festivals du monde entier, et a mis sur pied un fonds de documentation. Elle se porte également garant pour la location à des prix préférentiels de matériels auprès de fournisseurs (ainsi la caméra Aaton, avec laquelle a été réalisé *Laada*).

Pour ses multiples activités, l'association touchait en tout et pour tout 300 000 francs de subventions en 1990, une aumône. Mais elle s'est doublée d'une coopérative, Atriascop, qui intervient comme prestaire de services, payants, quoique bien meilleur marché que les tarifs courants. Atriascop a ainsi assuré la production exécutive de trois des quatre films de Cannes. La noria des professionnels venus d'Afrique, mais aussi du Maghreb ou d'Asie, qui transforme les locaux devenus exigus en ruche cosmopolite, assurent (tout juste) l'équilibre de ses comptes.

«La coopérative entre en action dès qu'il y a un budget, explique Andrée Davanture. *Mais c'est l'association qui est garante du projet d'ensemble. Elle reste indispensable tant que l'Afrique ne peut assumer ce travail et que les producteurs privés reculent devant les risques.»* N'est-elle pas quelquefois lassée de ce labeur obscur et peu rémunérateur? *«Nous vivons ici une expérience extraordinaire, chaque jour différente, où on apprend sans cesse, où on découvre film après film un regard neuf sur le monde, une façon nouvelle de faire du cinéma.»*

J.- M. F.

Cette année,
ceux qui ne viennent
que pour la plage,
n'échapperont pas
au festival.

France inter

AU FESTIVAL DE CANNES DU 9 AU 20 MAI

PUBLICIS CONSEIL H 3868

AMÉRIQUE

Il existe deux cinémas américains. L'un est à Cannes, l'autre pas. L'absent ? Celui des grosses machines de divertissement destinées à sortir l'été aux Etats-Unis. Même si le reste du monde rapporte aujourd'hui plus d'argent que le marché domestique, leur programmation estivale demeure le principe-clé des plans de production. Leur absence relance le vieux débat sur la date du Festival de Cannes. L'autre cinéma, très bien représenté à Cannes, est celui qu'on dit indépendant pour ne pas être né dans le giron des studios, et qui reflète souvent le point de vue de minorités, la communauté noire (Spike Lee, Bill Duke et John Singleton) ou juive (David Mamet), ou des regards critiques (Irwin Winkler) ou caustiques (Joel Coen) sur Hollywood. Y a-t-il une Amérique latine ? Apparemment non.

« LA LISTE NOIRE », D'IRWIN WINKLER :

De Niro prend parti

D'UNE exemplaire ponctualité, Robert De Niro entre en coup de vent dans la suite d'un palace californien, le cheveu long en bataille, l'air épuisé. Depuis *la Liste noire*, première réalisation du producteur Irwin Winkler il y a un an, il a tourné trois films. *Backdraft*, de Ron Howard, *Cape Fear*, de Martin Scorsese, et *Mistress*, de Barry Primus, dont il est producteur exécutif et où il s'est tenu, dit-il, *« à une prestation de guest-star »*. Il consacre son dernier jour de repos sur le tournage de *Mistress* aux comédiens venus auditionner pour *Mad Dog and Glory*, le prochain film de John McNaughton, réalisateur de *Henry : Portrait of a Serial Killer*.

« Etiez-vous familier de l'époque dont traite *la Liste noire* ?

– J'avais entre huit et dix ans pendant le maccarthysme. Personne dans mon entourage n'en a été directement affecté. Mais l'époque m'intéressait : si beaucoup de professions ont été touchées, la nôtre l'a été plus que toute autre. Le marché était clair : vous donnez des renseignements et vous pouvez continuer à travailler. Des renseignements, c'est-à-dire le nom des gens qui vous sont proches. Si vous les donnez, vous travaillerez, mais avec des gens qui vous méprisent, pour qui vous êtes désormais un indicateur, un rat, un salaud.

– Avez-vous d'emblée accepté le scénario de Winkler ?

– Il m'a plu dès la première lecture. Il ne contient pas de grandes envolées didactiques, mais raconte une histoire très simple et très directe, qui permet de montrer comment la vie quotidienne se détruit. Moment par moment, détail après détail. Le téléphone qui ne sonne plus. Quelqu'un qui ne vous regarde plus tout à fait de la même manière...

– Vous attendiez-vous à ce qu'Irwin Winkler devienne metteur en scène ?

– Je connais Irwin depuis de nombreuses années mais ça faisait longtemps que je n'avais pas travaillé avec lui en tant que producteur. Sur *les Affranchis*, il n'était presque pas là. Il a du bon sens, écoute les gens autour de lui, il a travaillé avec beaucoup de cinéastes de qualité et ça a sûrement un peu déteint...

– Il ne s'en cache pas.

– Ce que je trouve très sympathique. S'il emprunte un plan à quelqu'un, il annonce la couleur.

– Il y a des divergences de vues entre Irwin Winkler et Abraham Polonsky...

– Je n'ai pas lu le scénario de Polonsky. Je sais que le projet initial avait pour héros un homme inscrit sur liste noire qui s'expatrie à Paris. Instinctivement, j'ai le sentiment qu'il fallait au contraire montrer comment la situation a été vécue à Los Angeles. L'exil à Paris ou en Europe – option choisie par le personnage que joue Martin Scorsese dans le film, – c'est une autre histoire, un autre scénario, un autre film. La suite de celui-ci.

Robert De Niro

» La position de Polonsky est intéressante puisqu'elle correspond à sa propre expérience. Mais le débat est ailleurs. On peut effectivement souhaiter que David Merrill, le réalisateur dont je joue le rôle, ait été plus politisé. Ce n'est pas un innocent. En faire un non-activiste prouve qu'il suffisait de très peu pour être mis en cause. Winkler a son propre point de vue : il n'est pas communiste, ne l'a jamais été, il n'a aucun engagement politique. Il a donc inventé un personnage aussi proche que possible de ce qu'il connaît et comprend. Même si finalement il a un peu adouci ce personnage.

– Adouci ?

– Au départ, Merrill avait été vaguement communiste puis avait quitté le parti. Ou alors il avait flirté avec le radicalisme... Si je me souviens bien, c'est juste avant de tourner les scènes du procès qu'Irwin a voulu que Merrill ait simplement assisté à quelques réunions, dont il s'était fait exclure parce qu'il n'arrêtait pas de discutailler.

– Ce virage ne bouleversait pas votre travail ?

– Pas de manière déterminante. Pour moi, ça ne faisait pas grande différence.

– Physiquement, vos modèles semblent avoir été l'acteur John Garfield et le metteur en scène John Huston.

– Effectivement, nous avons beaucoup étudié leurs photos. Celles d'autres metteurs en scène de l'époque également. Ils étaient toujours habillés d'une manière un peu... guindée.

– Les cheveux bouclés, c'est un choix personnel ?

– Ça me paraissait juste par rapport à l'époque...

– Compte tenu des stéréotypes d'Hollywood, ça peut laisser penser que Merrill est juif.

– Si on pense à Garfield, si on pense à Elia Kazan, c'était le look de l'époque : l'intellectuel juif, l'intellectuel, qu'il soit juif ou non d'ailleurs... Merrill n'est pas forcément un intellectuel mais... Je ne sais que vous dire d'autre : le choix me paraissait juste. Je me serais fait la tête que j'avais dans *les Affranchis*, ça n'aurait pas collé... (Un temps.) Quoique... (Il rit.) En fait, physiquement, je suis dans le film assez proche de ce que je suis dans la vie.

– Vous suivez de très près le choix de vos partenaires et tenez à donner vous-même la réplique pendant les auditions.

– J'ai toujours fait ça. J'aime ce processus. Il me familiarise avec le scénario et le personnage, je prends des notes, je tente des trucs, c'est une sorte de répétition. Le but est de trouver celui qui entrera avec le plus de justesse dans la tapisserie que constitue le film. Il arrive parfois que l'on doive renoncer à un acteur excellent et en préférer un moyen mais qui se fondra mieux dans l'ensemble... Finalement, c'est le choix du metteur en scène, c'est son problème.

» Mais passer une audition est pénible ; on est sous pression, on doit se vendre en quatre minutes, on ne joue pas la scène comme on la jouerait si on avait le rôle. On en ressort frustré de n'avoir pas donné autant qu'on aurait voulu ou qu'on aurait pu...

– Dans *le Dernier Nabab* d'Elia Kazan, vous incarniez un patron de studio, et ici un réalisateur donc un employé...

– Et j'ai un autre projet de film sur Hollywood, avec Scorsese. Je crois que là aussi je jouerai le metteur en scène. Ou bien l'acteur ? A moins que je sois le scénariste... Ou peut-être le producteur... ? »

Propos recueillis par
HENRI BÉHAR

SPIKE LEE, BILL DUKE ET JOHN SINGLETON PRÉSENTÉS

Série black en trois

« JUNGLE FEVER »

« Jungle Fever *est beaucoup plus ambitieux que* Do The Right Thing. » Dix jours à peine avant l'ouverture du Festival de Cannes, Spike Lee, dans un auditorium new-yorkais, effectue d'ultimes retouches (une chanson de Stevie Wonder) au mixage de son dernier film, présenté en compétition. « Do The Right Thing *parlait des races*, Jungle Fever *parle des races, des classes sociales et du sexe.* »

Wesley Snipes, qui interprétait le rival triomphant de Denzel Washington dans *Mo'Better Blues*, le précédent film de Lee, incarne un jeune architecte new-yorkais habitant Striver's Row, quartier où réside la haute bourgeoisie noire. Travaillant dans un cabinet d'architectes blancs, il enrage de voir son ascension professionnelle bridée par un racisme camouflé, ce qui ne l'empêchera pas de devenir l'amant de sa secrétaire intérimaire, une Italo-Américaine (Annabella Sciorra).

Spike Lee met deux mythes en présence : « *Celui qui fait de la femme blanche le summum de la beauté et celui qui fait du Noir un superman sexuel.* » (Ce qui n'empêche pas Lee d'ouvrir son film sur une scène érotique.) « *Les liaisons interraciales existent depuis que les Afro-Américains ont été arrachés à la Patrie Mère et exportés en Amérique* », rappelle le réalisateur. Si, jadis, la haute société voyait d'un mauvais œil une Blanche séduisant un Mandingue, il était courant, comme le rappelle dans le film le prêcheur incarné par Ossie Davis, que le maître engrosse ses esclaves noires. « *Le sexe entre races est aussi américain que l'*apple pie », commente Spike Lee.

« Jungle Fever *raconte un moment de la vie du personnage principal, Flipper. Ce n'est pas une condamnation de principe des liaisons interraciales. Il existe des couples qui s'aiment quelles que soient leurs races ou leurs classes sociales, et c'est parfait. Je dis simplement que le ciment de ce couple-ci n'est pas l'amour mais les mythes sexuels dont je parlais. Ce n'est pas non plus un film sur la drogue, même si elle provoque des ravages inouïs dans la communauté noire* (une séquence déchirante se déroule dans une *crack-house* grande comme la gare d'Orsay). »

Leur liaison force les deux amants à se confronter à leurs propres préjugés, sexuels et raciaux, et à leurs familles, à leurs amis, à leurs quartiers. Spike Lee juxtapose les deux communautés les plus opposées de l'agglomération new-yorkaise, Harlem et Bensonhurst, sur le mode du contrepoint musical : la scène où Wesley Snipes avoue au personnage que joue Spike Lee sa liaison avec une Blanche précède celle où Annabella Sciorra révèle à ses copines qu'elle a un amant noir. A un dîner italo-américain fait écho, de Harlem, un dialogue de femmes entre elles parlant de leurs hommes.

Dans les deux cas, Spike Lee, l'oreille suraiguë, rend les *scats* (improvisations musicales à base d'onomatopées) avec une justesse stupéfiante. Le crédit, selon lui, en revient aux acteurs : « *Quand j'ai des comédiens capables de le faire, je pousse toujours à l'improvisation, à la figure libre. Ils sortent parfois des rythmes et des sonorités inattendues. Souvent je continue de faire tourner la caméra, même quand la scène écrite est terminée.* »

Début septembre, retrouvant l'acteur Denzel Washington, Spike Lee entreprendra enfin *Malcolm X*, sur un scénario de James Baldwin et Arnold Perl qu'il est en train de réécrire. Le tournage se déroulera à Harlem, New-York, Boston, Detroit – et en Afrique « *pour les scènes où Malcolm fait son pèlerinage à La Mecque* ».

Il y a trois semaines à peine, à la faveur des repérages, Spike Lee a découvert le continent qu'il appelle la Patrie Mère. « *La plus belle expérience de ma vie. J'exhorte tous les Noirs américains à y aller au moins une fois.* »

« RAGE IN HARLEM »

Crâne rasé, mesurant près de deux mètres, pesant plus de cent kilos, l'acteur Bill Duke impressionne. Qu'il ait affronté Arnold Schwarzenegger à deux reprises (*Predator, Commando*) ou Mel Gibson (*Comme un oiseau sur la branche*) ne facilite pas l'approche. Ses emplois de « terreur » font oublier qu'il a réalisé des feuilletons télé par dizaines (de *Miami Vice* à *Hill Street Blues*), la version intégrale d'*Un raisin au soleil* et, toujours pour la télévision, un étonnant *The Killing Floor* sur la révolte, en 1919, des ouvriers dans les abattoirs de Chicago. Entouré de Danny Glover (1,93 m) et de Forest Whitaker (1,91 m), Bill Duke s'apprête à débarquer sur la Croisette où *Rage in Harlem* est en compétition.

Entre Caïn et Abel et *Porgy and Bess*, *Rage in Harlem* est l'histoire de deux frères. L'un, Jackson (Forest Whitaker), est timide, religieux, bien élevé. L'autre, Goldy (à cause de sa dent en or), est un escroc démerdard (Gregory Hines). Autour d'eux, entre le Musulman et Big Kathy le travesti (Zakes Mokae), la faune et la flore du Harlem de jadis...

Les *aficionados* auront reconnu le roman de Chester Himes publié en France sous le titre *la Reine des pommes* dans la Série Noire. « *Certaines notations, admissibles – si j'ose dire – à l'époque, seraient offensantes pour la sensibilité de 1991*, dit Bill Duke. *Il fallait être sélectif. Innocent dans le roman – c'est lui, la « Reine des pommes » – Jackson passerait aujourd'hui pour un abruti total. C'est son innocence instinctive qu'il fallait retrouver... Au-delà de la violence et du sexe, un des thèmes du film rend justice à un cliché qui semble éculé : la foi. Jackson croit aux valeurs traditionnelles de la morale. Et, d'une certaine manière, le film dit que la rigueur morale, la foi en Dieu, la foi en quelque chose, ce n'est pas ridicule.* »

Deux films ont été – péniblement – tirés de livres de Chester Himes, dans les années 70 : *le Casse de l'oncle Tom*, et *Come back, Charleston Blues* (d'après *Be Calm*). « *Adapter Himes est un défi presque insurmontable*, raconte Bill Duke. *Il est incomparable dans le détail qui définit un personnage. Son écriture est compacte à l'extrême et joue toujours du double ton : vous êtes au bord de l'éclat de rire, il vous fiche un coup de poing dans le ventre ; l'émotion menace de vous étreindre, il vous offre une échappée d'humour. Le tout en un paragraphe, non, en une phrase !* »

Il y a quelque chose de profondément « black » dans l'écriture de Himes, poursuit Duke : l'ironie du désespoir. « *Je relisais récemment sa biographie*, Life of Absurdity. *Voici un des plus grands romanciers de la littérature américaine, mais on le rapproche toujours de James Baldwin. Pourquoi, demandait-il, ne me compare-t-on jamais aux romanciers blancs, à Hemingway, ou James Joyce, ou Scott Fitzgerald, ou Chandler, ou Hammett ?* »

Aujourd'hui encore, Himes est méconnu du grand public américain « *alors que les Français le vénèrent ! Mais vous avez toujours tenu cette littérature pour un art*

هكذا من الاصل

هكذا من الاصل

LA SÉLECTION DE LA SEMAINE

CINEMA

Tous les films nouveaux

Akira
de Katsuhiro Otomo,
Japonais (2 h 04).

Adaptée des *manga*, ces bandes dessinées japonaises ultra-violentes – et ultra-populaires, – les aventures de bandes de jeunes gens dans une mégalopole du troisième millénaire où le *high-tech se mêle au médiéval*.

VO : Ciné Beaubourg, handicapés, dolby, 3e (42-71-52-36) ; U.G.C. Champs-Elysées, handicapés, dolby, 8e (45-62-20-40).

Class Action
de Michael Apted,
avec Gene Hackman, Mary Elizabeth Mastrantonio, Colin Friels, Joanna Merlin, Larry Fishburne.
Américain (1 h 50).

Variation œdipienne sur le genre éprouvé, à Hollywood, du film judiciaire : un père et sa fille, tous deux avocats, s'affrontent dans le prétoire. Il *croit aux droits de l'homme et à la* défense des individus, elle incarne les rémunératrices valeurs « réalistes » de l'Amérique actuelle.

VO : Forum Horizon, handicapés, dolby, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, dolby, 8e (45-62-41-46).
VF : Les Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

La Fièvre d'aimer
de Luis Mandoki,
avec Susan Sarandon, James Spader, Jason Alexander, Kathy Bates, Eileen Brennan, Steven Hill.
Américain (1 h 45).

Ou comment le coup de foudre pour une serveuse de fastfood plus âgée que lui sortira un jeune homme abîmé dans la délectation morose depuis la mort de sa femme. Avec Susan Sarandon, toujours parfaite, Kathy Bates oscarisée pour son rôle de diablesse dans *Misery* et James Spader la révélation de *Sexe, mensonges et vidéo*.

VO : Forum Horizon, handicapés, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Hautefeuille, handicapés, dolby, 6e (46-33-79-38) ; Pathé Marignan-Concorde, dolby, 8e (43-59-92-82).
VF : Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Fauvette, 13e (47-07-55-88) ; Pathé Montparnasse, dolby, 14e (43-20-12-06) ; Pathé Wepler II, 18e (45-22-47-94) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96).

L'Homme imaginé
de Patricia Bardon,
avec *Jacques Spiesser, Marie Carré*, Hélène Bascoul, Paul Blain, Yann Dedet, Béatrice Houplain.
Français (1 h 25).

Dans la vie d'une jeune femme passe un homme, attachant, silencieux. Il l'aime, et *disparaît*. Patricia Bardon regarde et écoute les mille instants, les petites fêlures de cette tranche de vie découpée selon les pointillés de la sensibilité.

VO : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

House Party
de Reginald Hudlin,
avec les Kid'N'Play, les Full Force, Robin Harris, Christopher Reid, Christopher Martin, Tisha Campbell.
Américain (1 h 40).

La folle nuit d'une bande d'adolescents qui profitent de l'absence de leurs parents pour organiser une fête qui se transformera en tumultueuses aventures, au rythme du rap.

VO : Ciné Beaubourg, handicapés, 3e (42-71-52-36).
VF : Paramount Opéra, handicapés, dolby, 9e (47-42-56-31).

Pummaro
de Michele Placido,
avec Thywill A.K. Amenya, Pamela Villoresi, Gerardo Scala, Jacqueline Williams, Franco Interlenghi.
Italien (1 h 40).

La quête à travers l'Italie d'un jeune Africain à la recherche de son frère ouvrier agricole lui vaudra de découvrir un *monde inconnu et loin d'être* toujours accueillant.

VO : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Utopia, 5e (43-26-84-65) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

La Reine blanche
de Jean-Loup Hubert,
avec Catherine Deneuve, Richard Bohringer, *Bernard Giraudeau, Jean Carmet*.
Français (1 h 59).

Ils étaient deux copains d'enfance, chacun a réalisé la moitié de leur rêve : l'un a couru le monde, l'autre a épousé la belle Liliane (Catherine Deneuve). Le réalisateur du *Grand Chemin* et d'*Après la guerre* organise la rencontre des deux hommes, vingt ans après.

Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Rex, 2e (42-36-83-93) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; La Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Ambassade, handicapés, 8e (43-59-19-08) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; U.G.C. Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; Fauvette Bis, 13e (47-07-55-88) ; Gaumont Alésia, handicapés, 14e (43-27-84-50) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; U.G.C. Maillot, 17e (40-68-00-16) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

Le Voyage du capitaine Fracasse
d'Ettore Scola,
avec Vincent Perez, Emmanuelle Béart, Massimo Troisi, Ornella Muti.
Franco-italien (2 h 15).

La vision à la fois fidèle et très personnelle d'Ettore Scola sur le roman de Théophile Gautier fait des aventures picaresques d'une troupe de saltimbanques emmenés par un jeune noble un chant d'amour au théâtre.

VO : Ciné Beaubourg, handicapés, 3e (42-71-52-36).
VF : Paramount Opéra, handicapés, dolby, 9e (47-42-56-31).

Meena Kumari dans « Pakeezah, cœur pur » de Kamal Amrohi, au Palais Garnier.

Sélection Paris

An Angel at my Table
de Jane Campion,
avec Kerry Fox, Alexia Keogh, Karen Fergusson, Iris Churn, K.J. Wilson, Melina Bernecker.
Néo-zélandais (2 h 38).

Pareille complicité entre une cinéaste et la femme écrivain dont elle a fait son sujet, ce n'est plus du talent, c'est de la magie : Jane Campion raconte Janet Frame, et c'est la vie qui est là, c'est simple comme bonjour et tragique comme un adieu, c'est du cinéma à hauteur du regard, de l'intelligence et du cœur.

VO : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; Gaumont Parnasse, handicapés, 14e (43-35-30-40).

Aux yeux du monde
d'Eric Rochant,
avec Yvan Attal, Kristin Scott-Thomas, Marc Berman, Charlotte Gainsbourg.
Français (1 h 35).

Bruno va leur faire voir... faire voir à *Juliette combien* il l'aime, faire voir au chauffeur du bus scolaire qu'il a détourné qu'il est capable de prendre en main son destin et celui de ses otages, faire voir aux yeux du monde qu'il existe. Rochant en tout cas fait voir qu'il est un cinéaste de race, capable de tenir un suspens sans autre recours que la justesse du regard et la sincérité de l'émotion.

U.G.C. Danton, 6e (42-25-10-30) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

Eating
de Henry Jaglom,
avec Nelly Alard, Frances Bergen, Mary Crosby, Mariana Giovi, Marina Gregory, Daphne Kastner.
Américain (1 h 50).

A l'occasion d'une grande fête dans une villa californienne, Jaglom provoque les confidences de la quarantaine de femmes invitées, à propos de leur rapport maladif à la nourriture. Et réussit à passionner et à faire rire autour de *leurs angoisses et de leurs phobies, sans* indélicatesse aucune.

VO : 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83).

Merci la vie
de Bertrand Blier,
avec Charlotte Gainsbourg, Anouk Grinberg, Gérard Depardieu, Michel Blanc, Jean Carmet, Catherine Jacob.
Français (1 h 57).

Une histoire d'amour à tombeau ouvert ? Ou peut-être deux Alice en miroir au-delà de l'Histoire, la grande parce qu'elle tue beaucoup de monde à la fois dans ses guerres, et les petites histoires, de famille, de mecs, de rapacité et d'œil – qui font aussi du dégât. C'est le manège joyeux et funèbre de maître Blier, entrez entrez!

Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; U.G.C. Danton, 6e (42-25-10-30) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; U.G.C. Opéra, 9e (45-74-95-40) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37).

Le Silence des agneaux
de Jonathan Demme,
avec Jodie Foster, Anthony Hopkins, Scott Glenn.
Américain (1 h 58).

Le plus difficile au cinéma n'est pas de faire peur aux spectateurs. Mais de déclencher une angoisse plus sourde et plus tenace que les simples effets de l'hémoglobine et du « boum ! » par surprise dans le noir. Et surtout que les dits spectateurs ne soient ni honteux ni furieux d'avoir eu peur mais reconnaissent à la sortie le brio de la manipulation : pari gagné sur toute la ligne par Jonathan Demme, qui parvient même à faire aimer son « méchant », pourtant un des pires jamais filmés.

VO : Gaumont Les Halles, handicapés, dolby, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, dolby, 2e (47-42-60-33) ; Ciné Beaubourg, handicapés, dolby, 3e (42-71-52-36) ; 14 Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08) ; U.G.C. Normandie, dolby, 8e (45-63-16-16) ; 14 Juillet Bastille, handicapés, dolby, 11e (43-57-90-81) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; 14 Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (45-44-25-02).
VF : Rex, dolby, 2e (42-36-83-93) ; U.G.C. Montparnasse, dolby, 6e (45-74-94-94) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67) ; U.G.C. Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; U.G.C. Gobelins, handicapés, dolby, 13e (45-81-94-95) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler II, handicapés, dolby, 18e (45-22-47-94).

Souvenirs de la maison jaune
de Joao César Monteiro,
avec Joao César Monteiro, Sabina Sacchi, Manuela de Freitas, Teresa Calado, Luis Miguel Cintra.
Portugais (2 h).

Monteiro est un cinéaste fou qui filme un comédien fou qui est Monteiro : de la cave au grenier de sa maison jaune, du plus loufoque au plus noir de ses souvenirs, l'inracontable voyage immobile d'un expert en mélancolie qui n'oublie pas d'en rire.

VO : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

Le Syndrome asthénique
de Kira Muratova,
avec Olga Antonova, Sergueï Popov.
Soviétique, noir et blanc et couleurs (2 h 30).

Comme un torrent furieux, Muratova déchaîne ses cataractes d'images pour saisir dans toute sa folie, sa beauté et sa misère un quotidien que ses personnages ne savent plus affronter autrement que par un sommeil irrépressible, ou une rage radicale.

VO : Panthéon, handicapés, 5e (43-54-15-04).

Séance spéciale

Un cœur pur à l'Opéra Garnier

Il ne s'agit d'aucun administrateur passé, présent ou à venir, mais bien de *Pakeezah*, somptueux méln indien chanté, dansé, coloré comme un rêve. Dans les palais et les alcôves, le tragique destin des courtisanes et le triomphe de l'amour sur les conventions religieuses et sociales font, filmés par Kamal Amrohi et interprétés par la divine *Meena Kumari, un délice qui* sait aussi être spectaculaire. Quel meilleur écrin que le Palais Garnier, où la *Cinémathèque de la danse organise ses* projections (uniques) du dimanche soir?

Pakeezah cœur pur, le 12 mai à 19 h 30 à l'Opéra Garnier. Entrée : 60 francs

Festivals

Paris en quartiers

Des mille manières d'utiliser le fonds de la Vidéothèque de Paris, la plus usitée est d'aller rechercher les images, anciennes ou récentes, de son quartier. Au lieu de visite sauvage, c'est une visite guidée qui est cette fois proposée avec chaque jour une sélection de documents consacrés à un arrondissement *différent*. Quelque cinq cents documentaires au total, réalisés pour le cinéma ou la télévision, depuis le début du siècle jusqu'à la construction du charmant Opéra-Bastille. Vingt balades, chaque fois en compagnie d'un « témoin » connaisseur du quartier, qu'il y ait été bistrotier ou journaliste, qu'il y soit encore luthier, éducateur ou gainière d'art. Mais qu'est-ce donc qu'une gainière d'art ? Il va falloir aller se faire expliquer ça sur place.

Du 8 mai au 9 juillet à la Vidéothèque de Paris. Tél. : 40-28-34-30.

La sélection « Cinéma » a *été établie par* Jean-Michel Frodon.

Box-office Paris

Quand on ne va plus à le *manif*, on va au cinéma. Le 1er mai aura été jour faste pour les salles parisiennes, avec 175 000 spectateurs. Tempo rock *pour la majorité*, avec un bon démarrage des *Doors*, qui frôle les 100 000 entrées grâce à la « semaine de huit jours » : le film était sorti dès le *mardi*. Même astuce pour son suivant parmi les nouveautés, *Predator 2*, mais avec un moindre succès à 55 000 *amateurs* d'émotions fortes.

Mais le grand champion demeure *Danse avec les loups*, qui a profité de cette période pour franchir *le seuil convoité du million* d'entrées à Paris. Et la sarabande de Kevin Costner ne s'essouffle pas, puisqu'il attire encore près de 55 000 spectateurs en onzième semaine. Ce qui le classe en troisième position cette semaine, derrière la saga de Jim Morrison et l'autre réussite de la saison, *le Silence des agneaux*, encore à près de 80 000 en quatrième semaine.

Face à cette irrésistible domination américaine, on ne trouve guère que *Délicatessen* comme veillant outsider : ses 135 000 entrées en trois semaines (avec *une fréquentation en hausse*) font un score modeste, mais tout de même une bonne surprise. Tandis que *Pour Sacha* s'achemine cahin-cahe vers les 200 000 en quatre semainee, place maintenant aux fastes cannois, et à l'arrivée sur les écrans des premiers titres vedettes de la Croisette.

LIVRES DE CINÉMA

La lumière et la coupure

De l'Aurore de Murnau à *Boy meets girl* de Carax, Fabrice Revault d'Allonnes analyse dans *la Lumière au cinéma* l'éclairage des films, à la fois comme procédé de style et comme trace de l'univers des metteurs en scène.

Aussitôt quittée la rue pour le studio (symboliquement : aussitôt passé du Lumière à Méliès), la lumière n'a plus été donnée au cinéma, mais construite, fabriquée. Même quand l'appareillage manquait, des systèmes de rideaux découvraient les verrières des premiers plateaux de tournage. Et presque aussitôt, la lumière a été utilisée non comme *simple force mécanique* indispensable pour impressionner la pellicule, mais comme élément signifiant. Revault d'Allonnes passe donc en revue les multiples manières dont les éclairages furent travaillés, depuis les contrastes radicaux de l'expressionnisme, mais aussi de Welles ou du film noir, jusqu'aux « aquarelles » de gris du réalisme poétique français.

A ces multiples formes du classicisme, le livre oppose les films « modernes » – qui ne sont pas forcément les plus récents, toute l'esthétique issue de la publicité et du clip prolongeant le chemin des lumières très construites, parfois jusqu'au *baroquage. Mais depuis le néo-réalisme* italien et Robert Bresson jusqu'aux héritiers de la nouvelle vague, un cinéma qui se donne les apparences du naturel, du sur-le-vif ne se prive évidemment pas des vertus émouvantes ou significatives de la lumière : il les utilise selon d'autres *clés*, en cherchant d'*autres effets, insidieux ou spectaculaires, sur les* spectateurs.

Avec une grande ecuité, et s'appuyant sur des recherches très fouillées à propos de nombreux films *(l'Atalante, Quai des Brumes, Citizen Kane, Pickpocket, Personne...), la Lumière au cinéma* ouvre de multiples pistes de compréhension du langage cinématographique, malgré son goût prononcé pour le jargon sémiologico-obscons. L'ouvrage se clôt sur les relations entre metteurs en scène et chefs-opérateurs, en soulignant la réalité, et les limites, des apports de « l'homme de la lumière » vis-à-vis de « l'auteur ».

Dans un autre ouvrage de la même collection « Essais » publiée par les Cahiers du cinéma, *le Montage au cinéma*, Dominique Villain étudie avec la même méticulosité un autre aspect essentiel de la création des films.

Il y a plusieurs plans dans *l'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*, et ils sont collés ensemble. Techniquement, c'est déjà du montage. Mais esthétiquement, c'est bien David Griffith l'inventeur du montage comme langue particulière des films. On pourrait écrire l'histoire du cinéma en opposant ceux qui privilégient la continuité et ceux pour qui l'essentiel *est le rythme et les rapprochements* réalisés sur la moviola. Dominique Villain ne se contente pas d'une opposition aussi simpliste, mais, sous les auspices d'Eisenstein, de Welles et de Godard, et avec la contribution de nombreux praticiens, s'attache à élucider les diverses formes d'expression à l'œuvre dans l'*organisation des plans sur la table* de montage.

Bien sûr les grands partis pris existent forcément depuis la conception de l'œuvre, qu'il s'agisse de films-puzzles ultra-découpés à la Vertov ou de films en temps continu, sans coupe apparente (*la Corde* d'Hitchcock). Mais après le tournage, opération lourde, publique, mobilisant un grand nombre de personnes et des moyens matériels considérables, le montage a des allures d'opération secrète. Dans la pénombre de la salle de montage, le metteur en scène est seul ou en petit comité (avec son monteur – souvent sa monteuse – et une poignée d'assistants) devant la machinerie de la table lumineuse, pour tirer du « matériau filmé » l'œuvre définitive.

Selon les cas, un simple ajustement des prises de vue qui ont anticipé l'essentiel, ou une mise en forme aussi complète que le geste du sculpteur tirant une figure d'un bloc d'argile. Mais de toute façon un acte de pouvoir, le moment où, s'il n'e pas été dépossédé du *final cut* par les producteurs comme à Hollywood, le cinéaste impose sa marque avec le moins de contrainte. Et aussi l'acte le plus inquiétant, puisque après il n'y a plus de recours et que le film doit sortir.

J.- M. F.

★ *La Lumière au cinéma*, de Fabrice Revault d'Allonnes. Cahiers du cinéma. 208 pages. 115 francs.

★ *Le Montage au cinéma*, de Dominique Villain. Cahiers du cinéma. 160 pages. 95 francs.

LA SÉLECTION

MUSIQUES

Paris

Dimanche 12 mai

Devienne
Trio pour flûtes n° 3

C.P.E. Bach
Sonate pour deux flûtes et clavecin WQ 145

J.S. Bach
Sonate BWV 1029, transcription pour deux flûtes et clavecin

Kuhlau
Trio pour flûtes op. 13
Jean-Pierre Rampal, Alain Marion, Philippe Pierlot (flûtes), Daniel Roi (piano).

Tout ce que Paris compte comme flûtistes sera dans la salle, à n'en pas douter ! Une telle « affiche » n'est pas si souvent réunie.

Théâtre des Champs-Elysées, 11 heures. Tél. : 47-20-36-37. 80 F.

Lundi 13

Mozart
Granados
Chapi
Luna
Airs et mélodies
Montserrat Caballé (soprano).

Ce n'est sans doute pas pour la partie de programme consacrée à Mozart par Montserrat Caballé qu'il faudra se rendre salle Gaveau. Le meilleur de son art est ailleurs. Dans les mélodies de Granados, Chapi et Luna (trois Espagnols), par exemple. Dans ce répertoire, elle est une reine.

Salle Gaveau, 20 h 30. Tél. : 49-53-05-07. De 170 F à 450 F.

Chausson
Quatuor à cordes op. 35

Dupont
Poème pour piano et quatuor à cordes

Bizet
Variations chromatiques pour piano op. 3
Daniel Blumenthal (piano), Quatuor Athenaeum Enesco.

La plus connue des trois pièces programmées à Grévin serait les *Variations chromatiques* de Bizet, enregistrées et jouées de temps en temps. Mais le *Quatuor à cordes* de Chausson est déjà plus rare, bien que fort beau, et le *Poème pour piano et quatuor à cordes* de Gabriel Dupont tout à fait inconnu. Au point que ce compositeur ne figure même pas dans le dictionnaire des compositeurs de Larousse, qui, on le sait, n'a pas fait de la complétude sa principale vertu. Né en 1878, mort en 1914, il est surtout connu pour *Antar*, son dernier opéra, resté au répertoire jusqu'en 1946.

Théâtre Grévin. 20 h 30. Tél. : 43-58-75-10.

Beethoven
Symphonies n° 6 et 7
Orchestre philharmonique de la Scala de Milan, Carlo Maria Giulini (direction).

L'an dernier, l'Orchestre de la Scala et Giulini étaient déjà venus au Théâtre des Champs-Elysées. Ils avaient joué Brahms. Les quelques défauts de l'Orchestre de la Scala nous étaient apparus comme autant de qualités, propres à donner une image moins solennelle et monumentale à la musique allemande. Les musiciens transalpins et Giulini reviennent. Leur programme aurait pu être plus juvénile.

Théâtre des Champs-Elysées, 20 h 30. Tél. : 47-20-36-37. De 60 F à 550 F.

Mardi 14

Capdenat
Cassation pour deux orchestres de chambre

Fauré
Ballade pour piano et orchestre
Shylock, musique de scène pour « le Marchand de Venise » de Shakespeare

Franck
Variations symphoniques
Bruno Rigutto (piano), Jean-Luc Viala (ténor), Ensemble orchestral de Paris, Pascal Verrot (direction).

Programme français d'œuvres rarement données, à l'exception des *Variations symphoniques* de César Franck, par l'Ensemble orchestral de Paris et un tout jeune chef qui a été l'assistant de Seiji Ozawa à Boston. De bien jolies pièces qui ne se perdront pas dans l'excellente acoustique de l'Auditorium des Halles.

Auditorium des Halles, 19 heures. Tél. : 40-28-28-40. 100 F.

Debussy
Sonate pour violoncelle et piano

Webern
Trois petites pièces op. 11

Beethoven
Douze variations sur un thème de Mozart

Silvestrov
Postlude

Schnittke
Sonate pour violoncelle et piano
Ivan Monighetti (violoncelle), Vadim Sakharov (piano).

Vainqueur du redouté concours Tchaïkovski, le violoncelliste Ivan Monighetti n'est pas encore bien connu ailleurs que dans son pays. Vadim Sakharov ne l'est pas davantage. Ce pianiste était pourtant considéré comme le successeur de Guilels en Union soviétique. Il fut aussi le professeur du regretté Youri Egorov. Un pianiste qui n'était pas un vulgaire broyeur d'ivoire.

Maison de Radio-France, 22 h 30. Tél. : 42-30-15-18. Entrée libre.

Brahms
Moussorgski
Rachmaninov
De Falla
Chants et mélodies
Ewa Podlès (mezzo-soprano).

L'Orchestre national de Lille a fêté son quinzième anniversaire par une exécution très limitée du point de vue expressif et technique de la *Deuxième symphonie* de Mahler. Jean-Claude Casadesus était-il intimidé par le parterre d'officiels présents, ce soir-là, salle Pleyel ? Cette symphonie excède-t-elle les capacités de son orchestre ? Toujours est-il que l'on s'ennuyait ferme, lorsque la voix d'Ewa Podlès s'est élevée, bouleversante, digne du souvenir de Kathleen Ferrier. Nous l'avions déjà entendue chanter Manuel de Falla, à l'Opéra-Comique, avec beaucoup moins de bonheur. Elle doit être irrégulière.

Théâtre des Champs-Elysées, 20 h 30. Tél. : 47-20-36-37. De 35 F à 220 F.

Berg
Quatuor à cordes

Bartok
Quatuor à cordes n° 6

Gagneux
Quatuor à cordes n° 3
Quatuor Anton.

Plus parfait qu'émouvant, le Quatuor Anton vient de s'installer en France. Ces quatre Soviétiques vainqueurs de l'édition 1989 du concours de quatuors à cordes organisé par le Festival d'Evian viennent de se faire offrir quatre instruments flambant neufs, grâce aux Cognacs Hennessy. Ces deux violons, cet alto, ce violoncelle ont été taillés dans le même érable sycomore par M. Pagès, un luthier de Mirecourt (Vosges). L'occasion de réentendre ce quatuor n'est-elle pas rêvée ?

Maison de Radio-France, 18 h 30. Tél. : 42-30-15-16. Entrée libre.

Jadin
Boëly
Schubert
Œuvres pour pianoforte
Jean-Claude Pennetier (pianoforte).

Jadin fut l'un des créateurs de l'école française de piano, ses sonates sont ravissantes. Bien écrites, elles annoncent le romantisme. Une mise en avant du sentiment personnel qui ne toucha guère Boëly. Post-moderne avant l'heure, l'organiste de Saint-Germain-l'Auxerrois (dont nous devons la découverte à Brigitte François-Sappey), formé à l'école de Bach et de Haydn, est un maître méconnu dont la musique, qui obéit à un contrepoint sévère, est l'antithèse de celle de Schubert. Toute proportion gardée, bien sûr.

Châtenay-Malabry. Maison de Chateaubriand, 21 heures. Tél. : 43-50-34-11. 150 F.

Régions

Evian

Beethoven
Egmont, ouverture
Concerto pour piano, violon, violoncelle et orchestre « Triple Concerto »

Tchaïkovski
Concerto pour piano et orchestre n° 1
Mari Kodama, Shura Cherkassky (piano), Akiko Suwanai (violon), Tsuyoshi Tsutsumi (violoncelle), Orchestre symphonique de Toho Gakuen Music School, Mstislav Rostropovich (direction).

Ouverture du Festival d'Evian. Festival au programme, cette année encore, assez prestigieux grâce à la présence de quelques monstres sacrés et intéressant grâce à celle de quelques jeunes en voie de starisation.

Le 9. Auditorium Mstislav Rostropovich, 20 heures. Tél. : 50-75-04-26. 300 F.

Caen

Froberger
Suite en do mineur
Lamentation sur la mort de Ferdinand III

Louis Couperin
Suite en ré mineur

D'Anglebert
Tombeau de M. de Chambonnières

Forqueray
Pièces pour clavecin

Bach
L'Art de la fugue BWV 1080
Gustav Leonhardt (clavecin).

Annoncer Leonhardt dans un programme tel que celui-ci reviendrait à peu près à annoncer Clara Haskil dans un programme Schumann-Mozart.

Le 13. Eglise Notre-Dame de la Gloriette, 20 h 30. Tél. : 31-30-78-00. De 60 F à 80 F.

Jazz

Tommy Flanagan
George Mraz
Bobby Durham

C'est fait : les Alligators sont confirmés comme la nouvelle salle à fréquenter. C'est à Montparnasse. Le son et les lumières sont parfaitement traités. Le décor est aussi new-yorkais que possible. Le programme a de l'allure. Tommy Flanagan, en club, c'est le pari profond de la délicatesse, surtout avec George Mraz à la contrebasse. Buddy Collette, trois jours après, la mariée est trop belle. Dispenses et bénédictions pour toutes les salles polyvalentes où passeront les malheureux. Tous aux Alligators.

Les 9, 10 et 11. Alligators, 22 heures. Tél. : 42-84-11-27.

Buddy Collette Quartet

C'est Buddy Collette qui a suggéré à Mingus de passer du violoncelle à la contrebasse : *« Mets-toi à la basse, Mingus, c'est un instrument noir. Tu ne feras jamais slapper un violoncelle. »* Ils étaient voisins à Watts, le quartier noir de Los Angeles. Buddy Collette savait particulièrement bien enseigner la musique. Charles Lloyd et Eric Dolphy ont été ses élèves. Buddy Collette est un alto qui pratique aussi le ténor, la flûte et la clarinette. Transparence du son, phrasé rêveur, audace d'improvisation, il n'est pas seulement une leçon à lui seul, il est le plaisir même de la leçon. Sa discographie, toujours dans les seconds rôles, fait plus de cent pages. Voilà. Il commence à être juste temps de le découvrir.

Le 14. Alligators, 22 heures. Tél. : 42-84-11-27.

TBB Jazz

Chaque année, le TBB Jazz se donne une couleur. Elle lui permet d'inventer et de présenter des rencontres rares. Comme on dit, il s'y passe des trucs. Le courant passe. Cette année, la septième édition du Festival du théâtre de Boulogne-Billancourt (du 14 mai au 2 juin) se place sous le signe de la guitare. Avec les maîtres du moment : Bireli Lagrene (le 15 mai), John Abercrombie, John Scofield (le 17) ; avec ceux de demain : Jérôme Barde (le 2 juin) et Nguyen Lê (le 17 mai) ; avec une rencontre Jim Hall et Pat Metheny (les 1er et 2 juin) ; avec enfin la célébration de prestige du festival : hommage à Django, avec Stéphane Grappelli, Larry Coryell, Philippe Catherine et NHOP (les 23 et 24 mai).

Du 14 mai au 2 juin, Boulogne-Billancourt. TBB, 20 heures. Tél. : 48-03-60-44. De 110 F à 130 F.

Festival

Le Mans

Europa Jazz Festival

A chaque festival sa personnalité. Celui du Mans réussit à imposer un projet européen, dissident, sans facilité. L'Europa Jazz Festival du Mans prend tout à contre-pied : il ne donne pas dans le revivalisme. Il ne fait pas passer une tournée pour de la création. Il ne flirte pas avec les grandes pieuvres de la séduction. Modernité, innovation, inédits, virages sur les jantes ; ici, au Mans, la programmation est voulue et sereine. Bien. Au fond, l'intérêt n'est pas là. L'intérêt, c'est que ça marche. Plus de six mille spectateurs suivent cette manifestation chaque année. L'abbaye de l'Epau est aux chapiteaux de partout ce que la Scala de Milan serait à un parking souterrain. Pourquoi, ailleurs, ne fait-on pas de même ? Puisque, de surcroît, ça marche... Pour laisser à l'Europa Jazz Festival sa singularité ? Ce n'est pas impossible. C'est très élégant.

Du 7 au 16 mai, abbaye de l'Epau : Jacques Mahieux « Chantages », Andy Amier « Mégaoctet » (le 7 avec Jacques Higelin) ; Francis Morman, Paco de Lucia (le 8) ; Sean Bergin, Michel Portal « New Unit » (le 9) ; Carla Bley et Steve Swallow, André Jaume, Budy Collette et Tony Coe (le 10) ; Steve Lacy Sextet, B.B.S.C. (le 11) ; Elton Dean, Trevor Watts, la Compagnie Lubat (le 12 mai) ; Nina Simone (le 16 mai). Tél. : 43-23-46-79.

Rock

Noir désir

Noir désir passe la semaine à l'Elysée-Montmartre. Le groupe aurait pu également passer la soirée au Zénith. Mais ce n'est pas le style de ces acharnés de l'intégrité, qui veulent distiller leur rock extrême, qui vit sous la menace perpétuelle de l'explosion.

Les 9, 10, 11, 13 et 14. Elysée-Montmartre, 19 h 30. 90 F.

Bobby Womack

Parfois il vient, parfois il ne vient pas. Parfois il joue, d'autres fois, non. Bobby Womack, parrain de la soul, grand-père du funk, est aujourd'hui ce qu'il est convenu d'appeler imprévisible. Mais l'imprévisible inclut également la grandeur.

Les 10 et 11. New-Morning, 21 heures. Tél. : 45-23-51-41.

Tonton David
IAM
Saliha

Et voici la tournée Rapattitude, avec Tonton David, toaster issu d'un peuple qui a beaucoup souffert, IAM, rappers issus des quartiers nord de Marseille où l'on ne rigole pas beaucoup non plus, et Saliha, la première rappeuse française à décrocher un contrat discographique.

Le 10. Ris-Orangis. Le Plan, 21 heures. Tél. : 69-43-03-03.

Chris Spedding

Chris Spedding fut l'un des grands mercenaires de la guitare rock. La légende lui attribue même certaines des parties des premiers 45 tours des Sex Pistols. La légende, pas l'histoire. Mais à l'époque, comme il était rapide et violent, on pouvait le croire. Aujourd'hui, il joue toujours fort et sec, un virtuose sobre, perdu dans une quête sans fin (un tube, une identité, un compositeur).

Les 13 et 14. Espace Ornano, 19 heures.

Tournées

Robert Palmer

C'est le responsable de vidéos salaces chics sur pellicule glacée et l'auteur de chansons exquises dont *John and Mary* que la Régie nationale des usines Renault avait transformée en hymne national pour Billancourt. C'est un rocker qui a fait ses débuts au sein de Vinegar Joe et c'est un playboy vieillissant qui essaie de battre Bryan Ferry à un jeu où seul le chanteur de Roxy Music sait éviter le ridicule. C'est Robert Palmer.

Le 13 mai, Lyon, Le Transbordeur, 20 h 30, 120 F. Le 14, Mulhouse, Le Phoenix, 20 h 30, 130 F.

Tanita Tikaram

La jeune fille n'arrive pas à se débarrasser de ses aspirations à la respectabilité. Elle est triste au point d'être parfois sérieuse et ses disques tout propres arrivent presque à dissimuler son charme, sa voix grave, son étrangeté.

Le 15 mai, Mulhouse, Le Rallye-Drouot, 20 h 30, 120 F. Le 16, Paris, Espace Cardin, 20 h 30, 150 F.

The Silencers

Pendant que la Grande-Bretagne, au nord et au sud de la Clyde, fait la moue devant le rock de ce groupe de Glasgow, la France leur fait un triomphe. Ce n'est pas pour se pousser du col, mais les Grands-Bretons sont bien bêtes d'ignorer ce groupe qui croît à chaque disque en intelligence et en diversité, qui a tourné le dos aux envolées emphatiques à la Simple Minds sans pour autant oublier ses racines celtiques.

Le 13 mai, Nice, Théâtre de Verdure, 21 h 30, 120 F. Le 14, Grenoble, Le Summum, 21 h 30, 120 F. Le 16, Lyon, Le Transbordeur, 20 h 30, 120 F. Le 16, Besançon, Le Montjoye, 20 h 30, 100 F.

Chansons

Jane Birkin

Depuis le Bataclan de l'an passé, Jane Birkin semble décidée à faire de la scène une habitude. Bonne nouvelle pour les amoureux de sa voix immatérielle, de sa grâce, de ses chansons. Car enfin, qui peut se prévaloir d'un répertoire aussi parfait, à part Jane B. ?

Les 13 et 14. Casino de Paris, 20 h 30. Tél. : 49-95-98-98. De 100 F à 185 F.

Musiques du monde

Martin Carthy
Dave Swarbrick

Deux des pères fondateurs du folk anglais. Martin Carthy est l'homme qui a généreusement prêté son arrangement de *Scarborough Fair* à Paul Simon, c'est aussi un grand chanteur, un grand guitariste. Dave Swarbrick fut pendant des années le violoniste de Fairport Convention. *Jigs, reel dances*, et ballades tant qu'on en voudra.

Le 14. Dunois, 21 heures. Tél. : 45-84-72-00.

La sélection « Musiques » a été établie par Alain Lompech. « Jazz » : Francis Marmande. « Rock » : Thomas Sotinel. « Chansons » et « Musiques du monde » : Véronique Mortaigne.

THEATRE

Spectacles nouveaux

Alice ou De l'autre côté du miroir

d'après Lewis Carroll, mise en scène de Laurent Carbonnet, avec Cécile Felzine, Nickye Brethes, Loïc Savina et Olivier Schneider.

Alice, l'immortelle fillette de Lewis Carroll et son inépuisable voyage initiatique.

Parvis de la mairie, place de la Mairie, 92000 Le Plessis-Robinson. A partir du 14 mai. Le mardi à 20 h 30. Tél. : 46-30-45-29. 50 F.

Avant la retraite

de Thomas Bernhard, mise en scène de Claudia Stavisky, avec Victor Garrivier, Denise Gence et Suzel Goffre.

Un ancien commandant de camp, ancien juge à la retraite, vit entre ses deux sœurs. L'une infirme, l'autre avec qui il entretient une relation incestueuse. Reprise après une tournée en France d'un grand succès de la saison dernière.

Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 20e. A partir du 14 mai. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 16 heures. Tél. : 43-66-43-60. 130 F.

Molière, l'Arabe

d'Omar Tary, mise en scène de l'auteur, avec Abdellah Erroulam, Bertrand Foly, Marrghoia Habchi, Stéphanie Hennequin, Youssef Larbaoui et Claudine Vigneux.

Un « Illustre Théâtre » égyptien au siècle dernier. Les comédiens perpétuent l'existence de personnages fabuleux ou réalistes qui appartiennent à l'histoire de leur pays.

Cartoucherie-Epée de bois, route du Champ-de-Manœuvre, 12e. A partir du 9 mai. Du jeudi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 16 heures. Tél. : 48-08-39-74. 100 F.

Moun Koubari

de José Jernidier, mise en scène de l'auteur, avec Marc Laube, Julien Barlagne, Suzelle Ezelin, Eddie Jernidier, Evelyne Eden et Aline Mugerin.

Retour au pays après un séjour à la métropole. Le temps n'a pas passé de la même manière pour ceux qui sont restés, pour ceux qui sont partis. Rien n'a changé, tout a changé.

Mogador, 25, rue de Mogador, 9e. A partir du 8 mai. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Tél. : 48-78-04-04. De 50 F à 200 F.

Les Nuits de la colère

d'Armand Salacrou, mise en scène d'Antonio Cauchois, avec Antonio Cauchois, Karine Bokobza, Thierry Der'ven, Corinne Troisi, Marc Samuel, Bernard Meunier, Laurent Langouet et Philippe Nahon.

Les années 40, la guerre dans la province française : Chartres. Le destin de huit personnages. A l'époque, le choix était simple entre courage et lâcheté. Mais c'était un risque de vie ou de mort.

Théâtre Moderne, 15, rue Blanche, 9e. A partir du 14 mai. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 48-74-10-75. De 60 F à 110 F.

Princesses

de Fatima Gallaire, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, avec Anne Alvaro, Saïda Bekkouche, Eve Benazi, Rubian Matignon et Sophie Mignon.

Née en Algérie, l'auteur raconte le retour dans son village d'une jeune femme après quinze ans d'absence. Retrouvailles, nostalgie, quelque chose est perdu. L'innocence.

Théâtre des Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. A partir du 14 mai. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 16 heures. Tél. : 47-21-18-81. De 90 F à 120 F.

Quand on a que l'amour

mise en scène de Gilles Guelium, avec Denis Sylvain.

Les chansons de Jacques Brel, sans musique, racontent l'épopée d'un paumé en quête d'amour.

Théâtre Daniel-Sorano, 16, rue Charles-Pathé, 94000 Vincennes. A partir du 13 mai. Les lundi et mardi à 20 h 45 (et le 26 mai). Tél. : 48-08-60-83. 70 F.

Quatre heures à Chatila

de Jean Genet, mise en scène d'Alain Milianti, avec Clotilde Mollet.

Ecrit des années après *le Balcon*. Quand la politique prenait possession de la poésie. Ou vice versa.

Théâtre national de l'Odéon (petite salle), 1, place Paul-Claudel, 6e. A partir du 14 mai. Du mardi au dimanche à 18 h 30, le dimanche à 21 h 30 et 21 h 30. Tél. : 43-25-70-32. 45 F et 85 F.

Radix

de Jean-Michel Bruyère, mise en scène de l'auteur, avec des artistes d'Afrique et de Russie.

Mêlant des artistes français, africains, russes. Mêlant le rock, la performance, le music-hall, le spectacle vient à Paris, après avoir été donné à Leningrad et au Festival de Sarrebruck.

Grande Halle de La Villette Espace Charlie Parker, 211, av. Jean-Jaurès, 19e. A partir du 14 mai. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 17 h 30. Tél. : 40-03-39-39. 70 F et 100 F.

La Résurrection de Lazare

de Gérard François, mise en scène de Noël Javignot, avec Noël Javignot, Christine Joly, Jean-Claude Bolle-Reddat et Sophie Barboyon.

« Lève toi et marche » lui a dit Jésus, mais il n'avait pas prévu d'en faire le cousin des vampires, zombies et autres morts-vivants de légende, ce qui lui permet en toute liberté de s'inventer une existence pas triste.

Roseau-Théâtre, 12, rue du Renard, 4e. A partir du 14 mai. Du mercredi au samedi à 18 heures. Tél. : 42-71-30-20. De 60 F à 100 F.

Le Songe d'une nuit d'été

de William Shakespeare, mise en scène de Patrick Baty, avec Thierry Grolleau, Michèle Plocosta.

Palais, forêt enchantée, théâtre, illusion, magie, féerie, errements et aveuglements de l'amour, l'une des pièces les plus énigmatiques et en même temps les plus vitales de Shakespeare.

Cité internationale universitaire, 21, bd Jourdan, 14e. A partir du 8 mai. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Tél. : 45-89-38-69. De 40 F à 100 F.

Le Sujet disparu

de Léonid Zorine, mise en scène de Daniel Besse et de Nicolaï Chelin, avec Myriam Lothammer et Jean-Claude Bouillon.

Une jeune fille demande asile à un homme blasé. Il va tenter de comprendre ce qu'elle cache. Il va tenter de contrôler son désir.

Lucernaire Forum-Centre national d'art et d'essai, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6e. A partir du 13 mai. Du lundi au samedi à 21 h 30. Tél. : 45-44-57-34. De 71 F à 140 F.

Tous en ligne

de Ged Marlon, avec l'auteur.

Les « lignes ouvertes », les confidences si personnelles déversées pour des milliers d'auditeurs, témoignent d'une détresse pathétique. Mais la préciosité des voix « radiogéniques » qui font de l'antenne ridiculise la situation.

Paris-Villette, 211, av. Jean-Jaurès, 19e. A partir du 14 mai. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 16 h 30. Tél. : 42-02-02-68. De 60 F à 120 F.

Une prière de trop

de Georges Astalos, mise en scène d'Octave Greavu, avec Nina Weissenberg et Pauline Lascaux.

L'érotisme au féminin : reflets et fantasmes.

Cité internationale universitaire, 21, bd Jourdan, 14e. A partir du 8 mai. Du mardi au samedi à 20 h 30. Tél. : 45-89-38-69. De 40 F à 100 F.

Paris

Architruc

de Robert Pinget, mise en scène de Lorraine Levy, avec Guillaume Destrem, Philippe Rossignol et Jérôme Gontier.

Conversation entre un roi et son ministre qui sont peut-être deux enfants jouant à faire comme si, deux acteurs se perdant dans les vertiges de l'absurde.

Arcane, 168, rue Saint-Maur, 11e. Les lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi à 20 h 30, le dimanche à 17 heures. Tél. : 43-38-19-70. 60 F et 80 F.

Les Choéphores

d'Eschyle, mise en scène d'Ariane Mnouchkine, avec Simon Abkarian, Silvia Bellei, Duccio Bellugi, Georges Bigot, Juliana Carneiro da Cunha.

Revue par Ariane Mnouchkine, la furieuse histoire des Atrides, terrible enchaînement de meurtres et de vengeances se transforme en rite cruel, charnel, sensuel, d'une beauté incroyable.

Cartoucherie Théâtre du Soleil, route du Champ-de-Manœuvre, 12e. Le samedi à 19 h 30, le dimanche à 13 heures. Tél. : 43-74-24-08. 100 F et 130 F.

هكذا من الأصل

هكذا من الاصل

LA SÉLECTION DE LA SEMAINE

THÉATRE

Clara
Je ne me souviens plus de rien

d'Arthur Miller,
mise en scène
de Marcel Cuvelier,
avec Marcel Cuvelier, Marie Cuvelier, François Dyrek et Thérèse Quentin.

Une femme, un homme, deux solitudes, l'alcool. L'émotion d'un talent mûr.

Tourtour, 20, rue Quincampoix, 4e. Du mardi au samedi à 20 h 30. Tél. : 48-87-82-48. De 60 F à 90 F.

Coups de foudre

de Michel Deutsch,
mise en scène
de Jean-Louis Hourdin,
avec Paul Allio, Louis Arti, Martine Bertrand, Véronique Setourne, Jean-Pierre Bodin, Arletta Chosson.

Notre monde entraîné dans l'ouragan d'un humour féroce. Les utopies sont *toujours vivantes.*

Théâtre, 41, av des Grésillons, 92000 Gennevilliers. Du mardi au samedi à 20 h 30. *Matinée dimanche à 17 heures.* Tél. : 47-93-26-30. 80 F et 110 F.

La Fausse Suivante ou le Fourbe puni

de Marivaux,
mise en scène
de Jacques Lassalle,
avec Geneviève Casile, Alain Pralon, Gérard Giroudon, Richard Fontana, Muriel Mayette et Jean-François Rémi.

Pour sa première mise en scène en tant qu'administrateur, Jacques Lassalle a choisi la pièce la plus cynique de Marivaux, l'une des plus fortes en tout cas et dont les comédiens font entendre les moindres subtilités.

Comédie-Française, place du Théâtre-Français, 1er. Les jeudi et samedi à 20 h 30. Tél. : 40-15-00-15. De 45 F à 195 F.

Les Mémoires d'un fou

de Gustave Flaubert,
mise en scène
de Philippe Noël,
avec Jean-Damien Barbin.

Un comédien magnifique fait revivre ce Flaubert qui n'était pas encore Emma Bovary, mais qui était déjà amoureux et avait déjà bien du talent.

Montparnasse (Petit), 31, rue de la Gaîté, 14e. *Du mardi au samedi à 21 heures*, le samedi à 18 heures. Tél. : 43-22-77-74. 70 F et 120 F.

La Nuit de l'iguane

de Tennessee Williams,
mise en scène
de Brigitte Jacques,
avec Bérangère Dautun, Catherine Salviat, Catherine Ferran, Catherine Sauval, Claude Lochy, Pierre Vial, Jean-Baptiste Malartre, Sacha Andrès, Alessio Caruso, Gilles Depaepe, Yvan Duruz, Christine Sandre, Peter Semler et Jurgen Zwingel.

Un prêtre défroqué converti en guide touristique au Mexique en 1940. L'ambiance lourde, le monde étouffé, dégradé et fascinant de Tennessee Williams par les comédiens-français.

Théâtre, 1, rue Simon-Dereure, 94000 Ivry. *Du mardi au samedi à 20 h 30.* Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 46-70-21-55. 60 F et 80 F.

La Passion selon Georges Bataille

mise en scène
de Pierre-Antoine Villemaine,
avec Gisèle Renard et Yves Robert Viala.

La cérébralité perverse de Georges *Bataille, son érotisme tortueux, à travers* deux textes : *Madame Edwarda* et *l'Expérience intérieure.*

Atalante, 10, place Charles-Dullin (impasse à gauche), 18e. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 17 heures. Tél. : 46-06-11-96. *Durée :* 1 h 20. 60 F et 90 F.
Dernière représentation le 12 mai.

Régions

Reims

Le Laboureur de Bohême

de Johannes von Saaz,
mise en scène
de Christian Schiaretti,
avec Jean-Marc Bory, Serge Maggiani et Laurent Poitrenaux.

Dialogue en forme de duel entre l'homme de la terre et l'ange de la mort. Un texte superbe magnifiquement interprété.

Comédie de Reims, 3, chaussée Bocquaine, 51000 Reims. Le mardi à 20 h 30. Tél. : 26-40-45-45. 90 F.

Villeurbanne

Mesure pour mesure

de William Shakespeare,
mise en scène
de Peter Zadek,
avec Isabelle Huppert, François Marthouret, Zazie de Paris, Roland Amstutz, Pascal Bongard, Philippe Clévenot, Jean-Pierre Joris, André Marcon.

Une grande pièce baroque de Shakespeare, une grande mise en scène échevelée et insolente de Peter Zadek et une distribution superbe avec en tête Isabelle Huppert : la vraie révélation.

Théâtre national populaire, 8, place Lazare-Goujon, 69000 Villeurbanne. Les lundi et mardi à 20 h 30. Tél. : 78-03-30-50. *Durée :* 3 h 30. 140 F.

Montpellier

Le Songe d'une nuit d'été

de William Shakespeare,
mise en scène
de Michel Dezoteux.

Le cirque, le théâtre sous toutes ses formes, dans tous ses états de magie et de gaieté, c'est la vision de Michel Dezoteux.

Théâtre des Treize-Vents (opéra municipal, bd Victor-Hugo, 34000 Montpellier. Le mardi à 20 h 45. Tél. : 67-52-72-91. *De 85 F à 95 F.*

Marseille

Le Tartuffe

de Molière,
mise en scène
de Marcel Maréchal,
avec Luce Mélite, Marcel Maréchal, Béatrice Agenin, Arnaud Bedouet, Maria Adam.

Après Aristophane, Molière. Après *l'Ecole des femmes* et *Dom Juan*, Marcel Maréchal s'intéresse à ce « traître » et à l'homme qu'il a trompé, Orgon, *« énamouré permanent »* comme le sont Arnolphe et Sganarelle.

La Criée, 30, quai de Rive-Neuve, 13000 Marseille. Le mardi à 20 h 30. Tél. : 91-54-70-54. 80 F et 120 F.

La sélection « Théâtre » a été établie par Colette Godard

ARTS

Paris

André Breton

En grand, au cinquième étage du Centre Pompidou, le parcours esthétique d'André Breton, jalonné de plus de cinq cents œuvres, peintures, sculptures, dessins, objets d'art primitif, *photographies... Sans* oublier de nombreux manuscrits et les éditions originales de la plupart de ses livres. Où il s'avère que le poète-agitateur et penseur du surréalisme fut un grand collectionneur.

Centre Georges-Pompidou, grande galerie - 5e étage, place Georges-Pompidou, Paris-4e. Tél. : 42-77-12-33. Tous les jours sauf mardi de 12 heures à 22 heures, samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Jusqu'au 26 août 1991.

De Corot aux impressionnistes, *donations Moreau-Nélaton*

Etienne Moreau-Nélaton fut, tout à la fois, peintre, graveur, céramiste, historien d'art, et grand collectionneur comme son grand-père, Adolphe Moreau. De celui-ci il avait hérité d'une très importante collection de peintures romantiques et de l'école de Barbizon, qu'il enrichit notamment de chefs-d'œuvre impressionnistes, et donna au Louvre.

Grand Palais, av. W.-Churchill, pl. Clemenceau, av. Gal-Eisenhower, Paris-8e. Tél. : 42-89-23-13. Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 20 heures, mercredi jusqu'à 22 heures. Jusqu'au 22 juillet 1991. 37 F.

Dessins néo-impressionnistes

Tandis qu'au Grand Palais, on peut découvrir l'immensité des dessins de Seurat, le Musée d'Orsay se propose de présenter ceux de ses amis : Ernest Laurent, Angrand, Cross, Lemmen, Luce, Pissarro, Van Rysselberghe. Et Signac, bien sûr.

Musée d'Orsay, quai Anatole-France, Paris-7e. Tél. : 40-49-48-14. Mercredi, vendredi, samedi, mardi de 10 heures à 18 heures, jeudi de 10 heures à 21 h 45, dimanche de 9 heures à 18 heures. *Fermé le lundi. Jusqu'au 7 juillet* 1991. 27 F (billet d'accès au musée).

Piero Manzoni

Cent cinquante pièces, soit beaucoup plus qu'on n'en a jamais vu rassemblées à Paris, pour tenter de cerner un artiste fort singulier opérant en Italie à la fin des années 50. Que l'on ne sait pas où mettre dans l'enfilade des courants d'avant-garde. Mais on l'a rapproché souvent d'Yves Klein, mettant en parallèle leurs monochromes (blancs chez Manzoni), ou leur fulgurante carrière interrompue par une mort prématurée.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 12, av. de New-York, Paris-16e. Tél. : 47-23-61-27. Tous les jours sauf lundi de 10 heures à 17 h 30, mercredi jusqu'à 20 h 30. *Le musée sera fermé les 8, 9, 19 et 20 mai. Jusqu'au 26 mai 1991.* 30 F (possibilité de billet groupé : 35 F).

Pino Pascali, Ettore Spalletti

Deux Italiens peu connus en France. L'un, Pino Pascali, représenté par une vingtaine de grandes pièces de la fin des années 60, est une figure d'Arte Povera. L'autre, Ettore Spalletti, qui est plus jeune, poursuit en solitaire une œuvre abstraite propice à la méditation.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, Paris-16e. Tél. : 47-23-61-27. Tous les jours sauf lundi et jours fériés de 10 heures à 17 h 30, mercredi jusqu'à 20 h 30. Le musée sera fermé les 8, 9 et 20 mai. Jusqu'au 30 juin 1991. 20 F (possibilité de billet groupé : 35 F).

Repentirs

Quand l'artiste, de Léonard à Matisse, amené à corriger pour parfaire un geste, le mouvement d'un bras, d'une jambe, a balancé entre plusieurs possibilités, et ne s'est pas résolu à effacer tous les signes du tumulte de ses premières idées. Une exposition qui nous situe au plus près du travail en cours.

Musée du Louvre, hall Napoléon. Entrée par la pyramide, Paris-1er. Tél. : 40-20-51-51. Tous les jours sauf mardi 10 heures à 22 heures. Fermeture des caisses à 21 h 15. Visites-conf. les lundi à 19 heures, jeudi à 21 h 15. Tél. : 40.20.51.66. Jusqu'au 17 juin 1991. 30 F (prix d'entrée du musée).

Seurat (1859-1891)

Une grande rétrospective attendue. Elle coïncide avec le centenaire de la mort du peintre, qu'il est bon de revisiter. Ne faut-il pas, en effet, nuancer quelque peu l'image de la froideur toute scientifique que les modernistes ont collée à l'auteur d'*Un dimanche d'été à la Grande Jatte*? L'exposition, qui réunit près d'une centaine de peintures et autant de dessins, après Paris, sera accueillie par le Metropolitan Museum of Art de New-York.

Grand Palais, galeries nationales, av. W.-Churchill, pl. Clemenceau, av. Gal-Eisenhower, Paris-8e. Tél. : 42-89-23-13. Tous *les jours sauf mardi* de 10 heures à 20 heures, mercredi jusqu'à 22 heures (fermeture des caisses à 19 h 15 mercredi à 21 h 15). Jusqu'au 12 août 1991. 97 F, sam. 24 F.

Claude Viallat : dessins

Le peintre dessine. Depuis toujours. Quoi? des taureaux de corrida – Viallat vit à Nîmes, – des interprétations de tableaux classiques, comme *la Tempête* de Giorgione, et, ce qu'on attend plutôt de la part de l'une des figures principales du groupe Supports/Surfaces, des séries de nœuds et épissures.

Centre Georges-Pompidou, salle d'art graphique MNAM, place Georges-Pompidou, Paris-4e. Tél. : 42-77-12-33. Jeudi, vendredi de 12 heures à 22 heures, samedi de 10 heures à 22 heures. Jusqu'au 3 juin 1991.

Dessins néo-impressionnistes au Louvre : *Ma mère*, de Charles Angrand.

Adolf Wölfli

Probablement le plus splendide des représentants de l'art brut, dont on peut voir habituellement les œuvres à Berne et à Lausanne. Des œuvres chargées, complexes comme des mandalas, où il va de soi que brut ne veut pas dire grossier.

Centre culturel suisse, 32-38, rue des Francs-Bourgeois, Paris-3e. Tél. : 42-71-44-50. Tous les jours sauf lundi et mardi de 13 heures à 19 heures. Jusqu'au 26 mai 1991.

Galeries

Dieter Appelt

Performances *in situ*, recherche du corps utilisé comme révélateur, mélange de réalité et de fiction, interrogation sur les notions d'espace et de liberté inspirent les instantanés réfléchis de cet artiste polymorphe (photographe, chanteur, cinéaste, sculpteur) qui approche l'essence du réel, sa nature intrinsèque, et invisible.

Galerie Bouquerel-Lebon, 89, rue du Turenne, Paris 3e. Tél. : 40-27-92-21. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 1 juin 1991.

Jeanne Coppel

En 1950 elle exposait chez Colette Allendy et c'est Michel Seuphor qui la présentait. Sa mort, en 1971, n'a pas remué les foules. C'était pourtant une excellente artiste, sensible, équilibrée (un peu comme Braque), capable de vous construire des collages de papiers déchirés avec beaucoup de finesse et d'autorité.

Galerie Franka Berndt Bastille, 4, rue Saint-Sabin, Paris 11e. Tél. : 43-55-31-93. Tous les jours sauf dimanche, lundi, mardi de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 18 mai 1991.

Dubuffet

Les œuvres inspirées des trois séjours au Sahara entre 1947 et 1949. Pour fêter l'inauguration de la nouvelle galerie Baudoin-Lebon, qui, dans ses caves, expose les étranges, urbaines et désertiques visions de l'Américain Charles Simonds.

Galerie Baudoin-Lebon, 38, rue Saint-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris 4e. Tél. : 42-72-09-10. Tous les jours sauf dimanche de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 25 mai 1991.

Dan Flavin

Une suite d'œuvres nouvelles, inédites, dans la ligne de ces « icônes » frontales où peinture et lumière ne font qu'un, où l'Américain Dan Flavin utilise toujours les tubes de lumière fluorescente comme unique matériau.

Galerie Karsten Grève, 5, rue Debelleyme, Paris 3e. Tél. : 42-77-19-37. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 21 mai 1991.

Eva Hesse

Ses petites gouaches aux teintes brunes, grises et noires rehaussées d'encre, ou de crayon, ne diront peut-être pas grand-chose à ceux qui ne connaissent pas la sculpture d'Eva Hesse, Américaine d'origine allemande, morte trop tôt, à trente-cinq ans, en 1970. Mais à ceux qui ont vu ses étranges dispositifs, aujourd'hui conservés dans les plus grands musées d'art contemporain, ces papiers rappelleront le fond de son œuvre : une respiration.

Galerie Renos Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Tél. : 40-27-05-55. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 1er juin 1991.

Pascal Kern

A la fois tableaux, mises en scènes, peintures de métal et surfaces pures, les allégories de la durée conçues par Kern ont une présence peu commune. Ce rapport sensuel à la matière se retrouve dans ses créations récentes – « nature » et « culture » – réalisées à partir de légumes, de moulages de plâtre et d'objets érodés

Galerie Zabriskie, 97, rue Quincampoix, Paris 4e. Tél. : 42-72-35-47. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 23 mai 1991.

Mimmo Rotella

Il commença par photographier, à Rome, toutes sortes de déchets et résidus de la vie urbaine, dont les murs couverts d'affiches lacérées. Puis ces affiches lacérées, il les a décollées et les a faites siennes, en particulier celles de cinéma, au temps du Nouveau Réalisme. Une rétrospective.

Galerie Thorigny, 19, rue de Thorigny, Paris 3e. Tél. : 48-87-60-65. Tous les jours sauf et lundi de 11 heures à 19 heures, dimanche de 14 h 30 à 18 h 30. Jusqu'au 26 mai 1991.

George Rousse

Invité en Israël durant l'été 1990, cet archéologue insatiable renoue avec sa propre histoire et poursuit, en un rituel intime et secret, sa mise en scène de la lumière blanche, incandescente, par la représentation d'espaces abandonnés ou délabrés situés au bord de la mer Morte, en plein désert ou à Jérusalem.

Galerie Farideh-Cadot, 77, rue des Archives, Paris 4e. Tél. : 42-78-08-36. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 25 mai 1991.

Régions

Caen

Images de la destinée

On connaît la grande spécialité du Musée des beaux-arts de Caen : l'étude iconologique, en particulier du dix-septième siècle. Et celui-ci de proposer, dans la foulée de la grande exposition des *Vanités*, une centaine d'*images de la Destinée*, choisies dans les gravures de la collection Mancel, auxquelles s'ajoutent quelques feuilles exceptionnelles prêtées par la BN.

Musée des beaux-arts, *Le Château*, 14000. Tél. : 31-86-28-63. Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 12 heures et de 13 h 30 à 18 heures. Jusqu'au 10 juin 1991.

Grenoble

Marco Bagnoli, Remo Salvadori

Deux Italiens d'aujourd'hui qui, chacun à sa façon, traitent de la mesure de l'homme et de sa relation au monde. Bagnoli et Salvatori, qui inaugurent un programme de collaboration du Magasin de Grenoble avec le Castello de Rivoli (Turin), ne sont pas toscans pour rien.

Centre national d'art contemporain, 155, cours Berriat, 38000. Tél. : 76-21-95-84. Tous les jours sauf lundi de 12 heures à 19 heures. Jusqu'au 21 juillet 1991.

François Morellet

L'exposition propose un choix de tableaux blancs des années 80, mais surtout la première rétrospective de l'œuvre graphique, fatalement importante chez l'artiste. Morellet, en effet, depuis quarante ans et plus, se sert du calcul et de la géométrie plane et dans l'espace, pour construire ses abstractions, dont la rigueur n'est pas tout à fait absolue.

Musée de Grenoble, place de Verdun, 38000. Tél. : 76-54-09-82. Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 10 juin 1991.

Locminé

Emmanuel Saulnier

Dans les sculptures transparentes d'Emmanuel Saulnier, les formes d'objets de laboratoire, colonnes et tubes de verre, éprouvettes et alambics, ne sont pas là pour produire des images scientifiques. Organisées en équilibre instable, apparemment toutes prêtes à basculer, ces œuvres sont autant de signes fragiles d'une présence humaine entrapercue, rêvée, illusoire.

Domaine du Kerguéhennec, Bignan, 56500. Tél. : 97-60-57-78. Tous les jours de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 23 juin 1991.

Marseille

Arshile Gorky

Les expositions consacrées à ce pionnier de l'*expressionnisme américain*, ami de De Kooning et proche des surréalistes, sont trop rares en France pour que l'on hésite à se rendre à Marseille. Une sélection abondante d'œuvres sur papier y retrace son histoire jusqu'à l'*explosion abstraite finale.*

Centre de la Vieille-Charité, 2, rue de la Charité, 13002. Tél. : 91-56-28-38. Tous *les jours de 10 heures à 17 heures*, samedi, dimanche de 12 heures à 19 heures. Jusqu'au 2 juin 1991.

Nice

Rétrospective Michel Verjux

« 7 ans de réflexion » : tel est le titre de cette exposition de Michel Verjux. Un bon titre, non parce que l'artiste n'utilise pratiquement que la lumière de projecteurs braqués sur des murs, mais parce que ses éclairages d'espaces sont mûrement réfléchis.

Villa Arson, 20, avenue Stephen-Liégard, 06100. Tél. : 93-84-40-04. Tous les jours sauf lundi et mardi de 14 heures à 18 heures. *Jusqu'au 26 mai* 1991.

Nîmes

Enzo Cucchi

De la petite image instinctive par où passent ses tourments intérieurs aux grandes compositions monumentales peuplées d'icônes et de signes, cent huit dessins d'un Italien de la Transavangarde, sans doute le meilleur de ce courant qui fit fureur au début des années 80.

Musée des beaux-arts, rue Cité-Foulc, 30033. Tél. : 66-76-73-47. Tous les jours de 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 18 juin 1991.

Rochechouart

Bernard Frize

Une rétrospective, en soixante-dix tableaux de 1976 à 1990. Elle offre pour la première fois une vue d'ensemble de l'œuvre apparemment inconséquente de l'artiste, qui est, à vrai dire, un surpreneur commentateur de la peinture, et de la possibilité même de peindre aujourd'hui.

Musée départemental, Château, 87600. Tél. : 55-45-10-18. Tous les jours sauf lundi et mardi de 14 heures à 18 heures. *Jusqu'au 9 juin 1991. 8 F.*

Saint-Etienne

Supports/Surfaces

C'est fait : Viallat, Cane, Devade, Bioulès, Saytour, Dolla et les autres, les révolutionnaires de Supports/Surfaces sont entrés dans l'histoire et au musée. Au nom de l'abstraction américaine, de leurs de souvenirs de Matisse et de Malevitch, de la psychanalyse et du maoïsme, ils prétendaient réduire la peinture à ses caractères matériels. C'était il y a vingt ans.

Musée d'art moderne de Saint-Etienne, *La Terrasse, 42000. Tél. : 77-93-59-58.* Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 19 heures, mercredi jusqu'à 22 heures. Jusqu'au 31 mai 1991.

Strasbourg

Jean-Pierre Oberlin

Un pasteur humaniste des environs de Strasbourg au temps de Rousseau et de l'Encyclopédie. Fort actif, curieux de tout, soucieux de progrès économique et social, il inventa le « poêle à tricoter » pour occuper et éduquer les jeunes filles, se plut à découper des portraits en silhouettes afin d'étudier la relation entre les traits d'un individu et son caractère, herborisa, s'intéressa à la structure des plantes, à l'anatomie humaine comme au mouvement des planètes, collectionna avec passion les merveilles naturelles du monde, dont il voulait mettre l'ordre divin en évidence.

Musée d'art moderne, ancienne boucherie, 5, place du Château, 67000. Tél. : 88-32-48-95. Tous les jours sauf mardi de 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 12 mai 1991.

Villeneuve-d'Ascq

Jean-Louis Faure, Jean-Michel Sanejouand

L'un, Jean-Michel Sanejouand, est peintre, mais on peut aussi le qualifier, à l'occasion, de calligraphe. L'autre, Jean-Louis Faure, réalise depuis fort longtemps d'étranges sculptures-objets qui échappent à la narration, bien qu'elles procèdent de récits historiques ou mythologiques. Leur rencontre, orchestrée par Michel Enrici, est placée sous le signe de la singularité.

Musée d'art moderne, 1, allée du Musée, 68650. Tél. : 20-05-42-46. Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 29 juillet 1991.

La sélection « Arts » a été établie par Geneviève Breerette et Frédéric Edelmann. Sélection « Photo » : Patrick Roegiers.

(Publicité)

Les amis de JACQUES GAUTIER et Andrée Gautier

Organisent un concours destiné aux jeunes créateurs de bijoux contemporains : Œuvres en argent ou dans des matières originales.
Deux prix seront attribués par un jury de qualité.
Le dépôt de deux bijoux devra être effectué avant le 7 juin 1991 à la Galerie Jacques Gautier, 36, rue Jacob – Paris 6e – Tél. : 42-60-84-33.

DU 13 AU 24 MAI
TGP Enfantillages
6 SPECTACLES POUR LES PETITS ET LES GRANDS
42 43 17 17

LA SÉLECTION DE LA SEMAINE

DISQUES

Classique

Les archives du Festival de Prades

Mozart : Concerto n° 9 « Jeunehomme » ; Ch'io mi scordi di te ?
Clara Haskil, Mieczyslaw Horszowski (piano), Victoria de Los Angeles (mezzo-soprano), Orchestre du Festival de Prades, orchestre Collegium Musicum de Londres, Pablo Casals (direction).

Rectifions une erreur de la pochette : l'air de concert de Mozart chanté par Victoria de Los Angeles n'a pas été capté en 1950, mais en 1959.

Cette coquille est de peu d'importance au regard de la qualité exceptionnelle de l'interprétation de la chanteuse espagnole. La pureté angélique de sa voix s'accompagne d'une présence dramatique, d'une intonation dont la perfection se marie idéalement avec l'articulation tranchante, la légèreté du jeu d'Horszowski et l'allégresse de la direction de Casals.

Cette vivacité, cette absence de pose se retrouvent dans l'interprétation du *Concerto « Jeunehomme »*. Clara Haskil aimait cette œuvre plus qu'une autre.

Ce qui était vrai en 1953, date de cet enregistrement, l'est toujours. Aucun pianiste n'a jamais joué Mozart avec ce naturel, cette virtuosité ailée teintée de mélancolie. Aucun pianiste n'a jamais donné à l'immatérielle beauté des alliages de timbres mozartiens un goût si amer. Aucun pianiste n'a jamais réconcilié ces inconciliables : le chant et l'articulation précise de chaque note, la rigueur et la liberté. D'apparence sereine, le jeu de Clara Haskil cachait une inquiétude, des tourments, une violence (le finale!) qui sont au cœur du langage mozartien.

Un reproche tout de même. Cette édition ne rend pas tout à fait justice à la qualité sonore de la bande d'origine.

1 CD Lyrinx, distribué par Wotre Music.

Saint-Saëns

Samson et Dalila (1)
José Carreras (Samson), Agnès Baltsa (Dalila), Chœur et Orchestre de la Radio bavaroise, Sir Colin Davis (direction).

Dukas

Ariane et Barbe-Bleue (2)
Katherine Ciesinski (Ariane), Maria Paunova (la Nourrice), Gabriel Bacquier (Barbe-Bleue), Nouvel Orchestre philharmonique de Radio-France, Armin Jordan (direction).

D'un côté, *Samson et Dalila*, un opéra archi-connu, enregistré au moins quatre fois en studio, de l'autre, une rareté enregistrée pour la première fois. Quelle destinée peut bien réunir ces deux œuvres ?

L'opéra de Saint-Saëns exige deux chanteurs en possession de moyens vocaux exceptionnels. Le rôle de Samson ne peut être surmonté que par un ténor héroïque, capable, tout problème de style et de couleur de voix mis à part, de chanter Tristan ou Otello. Jon Vickers a été un grand Samson, un grand Tristan, un Otello inoubliable.

Ce rôle est trop lourd pour José Carreras, qui a peut-être été crédible à la scène mais qui, dans cet enregistrement, ne convaincra personne, même pas ses admirateurs. Dalila doit être chantée par un mezzo dont le grave descend très bas, ou un contralto ayant des aigus. Si Agnès Baltsa a presque les notes du rôle, son timbre change à chaque registre. Ses graves sont poitrinés à l'excès, ses aigus sont durs. Comment Dalila aura-t-elle pu enjôler Samson avec une telle voix de rogomme ? Elle est en revanche une excellente Santuzza dans le quasi-parlando vériste de *Cavalliera Rusticana* de Mascagni.

Les responsables artistiques de la maison de disques hollandaise ont pourtant choisi ces interprètes de préférence à d'autres pour chanter cet opéra. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que cet enregistrement soit mauvais, plus mauvais encore que celui de Daniel Barenboïm, ruiné par la Dalila d'Elena Obraztsova.

Le problème posé par l'enregistrement d'*Ariane et Barbe-Bleue* est autre. Cet opéra problématique (donné la semaine dernière au Châtelet, *le Monde* du 25 avril) a besoin d'être défendu. L'équipe réunie par Erato, la technique d'enregistrement utilisée vont à l'encontre de cette exigence. La diction des chanteuses n'est pas excellente, les timbres des deux protagonistes trop semblables pour qu'on les différencie bien, l'orchestre trop lourd, confiné dans une acoustique mate, pour que les meilleures volontés ne l'oublient pas au fond de leur discothèque, la première écoute finie.

Pour être juste, Erato a manqué de chance. L'éditeur français avait pressenti Jessye Norman pour le rôle-titre. La chanteuse américaine ayant annulé au dernier moment sa participation à l'enregistrement, elle a dû être remplacée par l'intrépide Katherine Ciesinski. N'aurait-il pas fallu ajourner alors l'enregistrement, de façon que l'œuvre de Dukas soit exhumée dans de meilleures conditions ?

Dix ans après sa première publication, cette *Ariane* n'est qu'un pâle document. Dans dix ans, ce *Samson et Dalila* sera oublié. Dommage. Colin Davis dirige bien.

(1) 2 CD Philips.
(2) 2 CD économiques Erato « Libretto ».

A. Lo.

Jazz

Anita O'Day

Sings The Winners

Sous la pluie, à Comblain-la-Tour, avec des gants jusqu'aux coudes et un vaste chapeau d'été, elle se fait jeter (1966). A Paris, au grand scandale de Mingus dont elle assurait la première partie, elle se fait jeter. Les sifflets de l'époque sont les donneurs de leçons d'aujourd'hui (reconversion). C'était un drame de voir Anita O'Day en Europe parce qu'elle était trop vite *identifiée* : trop blanche, trop « sophisticated lady », trop femme, trop « chanteuse de jazz ». Le public, il est marrant, avait son idée. Pour sa défense à elle, on n'a rien. On ne défend pas Anita O'Day : on l'écoute. On écoute *Four Brothers* et l'on s'incline. On se demande comment il est possible d'entendre si peu quelqu'un qui chante si bien. On se demande comment il est possible de détester à ce point l'idée même du jazz qu'on aime. Car c'est de cela qu'il s'agit, d'une forme légère de folie douce : la haine de soi dans les soies d'Anita. On réécoute *Four Brothers*.

1 CD. Verve, 897 939-2. Polygram.

Clara Haskil et Arthur Grumiaux en 1960 dans les coulisses du Théâtre des Champs-Elysées.

Gonzalo Rubalcaba

Discovery

De passage à Cuba, Charlie Haden découvre un phénomène : Gonzalo Rubalcaba, vingt-trois ans, pianiste. Ils jouent, ils se plaisent. La vie les sépare. Les États-Unis ne font pas trop de fleurs aux musiciens cubains. Les musiciens américains sont assez occupés à se défendre eux-mêmes. L'histoire de Haden et Rubalcaba est suspendue. En 1989, le Festival de Montréal, Canada, les invite avec Paul Motian. Succès sans lendemain. Le 15 juillet 1990, Claude Nobs les inscrit comme invités-surprise, dévoilés au moment d'entrer sur scène, de son Festival de Montreux. *Well you Needn't* : le public de Montreux se tait. Quand le public de Montreux se tait, c'est que la musique est là. La musique est là.

1 CD, Blue Note, 7 95478 2.

F. M.

Rock

21 groupes français (1)

Contresens

L'Usine éphémère (2)

1 046 jours

Deux compilations, l'une à raison sociale charitable, l'autre en mémorial à une aventure parisienne. En deux CD, trente-quatre groupes ou artistes qui font du rock en France, de quoi se distraire à dégager des tendances, à prendre des paris et – surtout – à s'étonner, à se faire plaisir.

Contresens, d'abord, compilé afin de venir en aide à une fondation pour le développement sanitaire et social dans les pays de l'Europe de l'Est. C'est écrit en tout petit sur la pochette, pour bien montrer qu'il s'agit d'abord d'un disque. Plutôt réussi d'ailleurs. Emmanuel Tellier, le compilateur, enllabore aux *Inrockuptibles*, ce qui se devine les yeux fermés. Parmi les vingt et un groupes et artistes retenus, la majorité est du ressort de cette mélancolie électrique, héritée des Smiths – et, plus loin encore, du Velvet Underground, – que l'on a fini par associer à la revue. Autour de quelques vedettes (Jean-Louis Murat, Etienne Daho) et semi-célébrités (Gamine et Passion Fodder, ce dernier donnant une version sadique du *You Keep Me Hanging On* des Supremes), on retiendra quelques promesses : Dominique Dalcan, entre pop sucrée-salée et Ambient House ou Via Romance, romantisme exacerbé. Loin de l'alternatif, de ses bières, de ses pogos, c'est le versant civilisé du rock français, encore souvent soumis à ses modèles britanniques, un peu monocorde. C'est aussi le rock élégant, celui qui vient de loin, de Gainsbourg ou de Dutronc, celui qu'il faut regarder grandir.

1 046 jours réunit treize des artistes qui se sont produits à l'Usine éphémère. Pendant presque trois ans, jusqu'au début de 1990, cette usine de produits chimiques, entre désaffectation et démolition, a abrité concerts et ateliers d'artistes. Du funk de Human Spirit aux délires violents de Cosmic Wurst, on trouvera là un mélange hétérogène, inégal, pas toujours très bien produit, mais aussi, et surtout, imprévisible, vivace, rebelle.

(1) FNAC Music 2001.
(2) 847 919-2.

Roadrunners

Bizarre Rendez-vous

Les Roadrunners ont choisi leur mascotte (le Bip Bip des dessins animés, celui qui rend fou le coyote) parce que, comme eux, il trace sa route à toute allure, au mépris des dangers, sans autre but que la vitesse et la griserie de la course. La course de ces Roadrunners-là se fait à quatre temps et se nourrit de toute une histoire, celle du rhythm'n blues tel qu'il circule d'un bord à l'autre de l'Atlantique depuis la fin des années 50.

Par fidélité à leurs modèles, à leurs sources d'inspiration, les Roadrunners, qui viennent du Havre, chantent en anglais et jouent une musique datée, comme est daté un bordeaux de 1975. Parce que Frandol (auteur, chanteur et guitariste) maîtrise le langage de ses aînés, parce que le groupe, à force de jouer sur toutes les scènes de France, a acquis le genre de cohésion qui permet toutes les audaces sans jamais s'écarter du classicisme, les Roadrunners sont à même de donner des disques comme *Bizarre Rendez-vous*, que l'on dirait réalisé sans effort, sans souffrance, avec un brio tranquille.

Mélodies instantanées, guitares coupantes et rythmiques infaillibles, tout ce qui fait la grandeur du rock depuis trente ans, vous le trouverez chez les Roadrunners.

Boucherie Productions 848 571-2, distribué par Island.

Nils Lofgren

Silver Lining

Nils Lofgren est connu. D'abord parce qu'il a accompagné Neil Young et Bruce Springsteen. Ensuite parce qu'il se produisait sur scène avec un trampoline sur lequel il bondissait tout en jouant de la guitare. A ce résumé très sommaire d'une carrière, on aura deviné que la réputation de l'accompagnateur Lofgren dépasse de loin celle de l'artiste solo.

Silver Lining devrait rétablir la balance. D'une modestie de bon aloi, le disque aligne une dizaine de titres, certains bien tournés (*Valentine*, chanté avec Bruce Springsteen, *Trouble's Back*, variation sur le thème éternel du ver de terre amoureux d'une jeune fille de bonne famille), d'autres médiocres (*Little Bit O'Time*), arrangés simplement, chantés sans trop d'effet (de toute façon, Nils Lofgren n'y arriverait pas) et décoré de solos de guitare juste assez longs pour qu'on admire, juste assez courts pour qu'on ne s'ennuie pas.

Rien d'étonnant, rien de décevant, un bon disque dont on peut facilement, selon l'humeur du moment, s'enticher.

Rykodisc ESSCD 145, distribué par Musidisc.

T. S.

Musique du monde

Miucha

Miucha

Comment se débarrasser d'une étiquette ? Celle de la bossa-nova en l'occurrence, apposée comme une marque de fabrique sur Miucha, qui en fut, de fait, une égérie et une intime complice pendant presque vingt ans. Pour en finir de suite avec les histoires de famille, disons qu'Héloïse Buarque de Holanda, dite Miucha, est la sœur aînée de Chico, qu'elle fut la femme de Joao Gilberto et l'amie de Vinicius de Moraes et de Tom Jobim. Jusqu'en 1980, c'est d'ailleurs en leur compagnie à tous qu'elle développera son travail musical. Premier disque en 1973, un Getz/Gilberto du meilleur cru (*Best of Two Worlds*, CBS), où elle laisse Astrud, première épouse Gilberto, loin derrière sur le chapitre de la voix, mais malheureusement dix ans trop tard. S'en suit une série d'albums avec Tom Jobim, (un très joli duo, bossa-nova ombrée et tendre à découvrir dans un *best of*, *Miucha e Tom*, RCA distribué par DAM), des concerts à travers le monde, dont un, mémorable, en 1978, soirée de clôture d'une semaine de charme à l'Olympia, et où se retrouvèrent sur la scène Vinicius, Toquinho, Tom Jobim, Miucha et Baden Powell. Qui dit mieux ?

Miucha est un disque conquis de haute lutte. Il fallait à cette interprète à la voix suave et à la chaleur communicative se dégager du double carcan de la famille et de la bossa-nova. Dur pari. Mineba s'en fot piocher chez des auteurs et des compositeurs d'une autre veine, plus modernes, plus sophistiqués et plus carrés à la fois. A côté des cinq titres signés Paulo César Pinheiro, un talent original au carrefour de toutes les influences du Brésil d'aujourd'hui, tout en méandres, Miucha a saupoudré du Jards Macalé, Caetano Veloso (*Saudosismo*), une pincée de Vinicius (*Valsa dos Musicos*) et un thème de Duke Ellington (*Solitude*) pour donner le climat grave, comme la voix, léger, comme le personnage. Un registre gagnant, car bien démarqué du reste de la production brésilienne.

Pour son premier et très chaleureux concert parisien le 4 mai dernier au New Morning, signe définitif du lancement de l'album en France, Miucha avait étendu son répertoire au frevo nordestin, aux valses et aux marches qui rythment les carnavals populaires, mais n'y avait pas inclu le *Buenos Dias America* du Cubain Pablo Milanés qui avait failli coûter la vie à cet album si longtemps attendu et nourri. Pour l'enregistrer avec Pablo, la maison de disque avait imaginé de déplacer plus de vingt-cinq musiciens à La Havane, grillant d'un coup les prévisions budgétaires. L'album, sorti à Rio en 1989, en prit du retard, mais aussi de la patine.

1 CD Paitao PAX756 distribué par NTI

V. Mo

• Ambiance musicale • Orchestre - P.M.R. : prix moyen du repas - J., H. : ouvert jusqu'à..., heures.

DINERS

RIVE DROITE

L'ALSACE AUX HALLES — 16, rue Coquillière, 1er — 42-36-74-24 — OE NUIT COMME OE JOUR : Choucroutes, poissons, foie gras, fruits de mer toute l'année. Pour vos repas d'affaires, en famille, salons particuliers au 1er étage.

AU PETIT RICHE — 47-70-68-68/47-70-86-50 — 15, rue Le Peletier, 9e — F/dim. — MENU GOURMAND à 180 F VIN COMPRIS ET SA CARTE TRADITIONNELLE FORFAIT THÉATRE, 300 F à 450 F. Service assuré jusqu'à 0 h 15. Décor 1880. Salons particuliers. Parking Drouot.

LE GOURMAND CANDIDE — 43-80-01-41 — 6, pl. Maréchal-Juin, 17e Fermé sam. midi et dim. — Cette maison a du succès et elle le mérite : avec son personnel féminin et la grande qualité de sa cuisine traditionnelle et inventive. Décor contemporain.

RIVE GAUCHE

NOS ANCETRES LES GAULOIS — 46-33-66-07 et 66-12 — 39, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 4e — Climatisé — Unique au monde. Cadre fin 17e. Ambiance exceptionnelle. Menu 6 plats : 175 F tout compris. Vin à discrétion. Tous les soirs. Dimanche midi et soir.

YUGARAJ Air climatisé — 43-26-44-91 — 14, rue Dauphine, 6e — F. lundi — SPÉCIALITÉS INDIENNES. « De tous les indiens, celui-là est de très loin le meilleur et le plus authentique. » Christian Millau (Gault-Millau).

RESTAURANT THOUMIEUX — 47-05-49-75 — 79, rue Saint-Dominique, 7e — Spécialité de confit de canard et de cassoulet au confit de canard. Ses jusqu'à 23 h 30. TOUS LES JOURS. Dim. soir continu de 12 h à 23 h 30. SALONS CLIMATISÉS.

SOUPERS APRÈS MINUIT

LES GRANDES MARCHES
AU PIED DE L'OPÉRA-BASTILLE
La bonne adresse du quartier. HUITRES toute L'ANNÉE. POISSON DU MARCHÉ
Plats traditionnels. Vins à découvrir.
DÉCOR « Brasserie de luxe »
T.l.j. de 11 h 30 à 2 heures du matin.
6, place de la Bastille. 43-42-90-32.

AGUJETAS ENREGISTRE A PARIS

Cante Flamenco

C'EST parti en trombe. La feria de Séville bat son plein. Profondeur, légèreté et allégresse. Nuit et jour : danse, chants, taureaux et rires. Le minitère de le culture français se glisse dans la fête. C'est le première fois. La feria de Séville est évidente et impénétrable. Des chanteurs tel Agujetas y apparaissent au milieu de la nuit comme venue de le lune. Ile chantent à déchirer l'âme. Et sinon, non !

Au milieu des milliers de tentes somptueusement décorées, où la ville se reçoit et se regarde, où l'on s'invite et l'on danse, où l'on mange et l'on boit (le *fino* de Jerez), le ministère de le culture e planté sa petite *caseta*, sa petite case de 62 m². Les associations, les groupes d'amis, les familles, les institutions, les sociétés, les villages, les clubs, les particuliers, les établissements ont leur *caseta*. Elles forment les rues d'une immense ville dans le ville. Le folie dure six nuits et six jours.

Chaque *caseta* e son nom. Celle du ministère de la culture français s'appelle *La Francesita*. C'est ingénieux. C'est bien trouvé. On aurait pu dire aussi : *La Tontonnite* ou *La Mimi-Pinsonnita*. *La Francesita*, c'est plus franc. Agujetas est capable de venir chanter à *La Francesita*. C'est un chanteur brut, solide, rocailleux, un vrai, un forgeron. Il e quarante ans ou soixante ou deux mille. Nul ne sait. Il est un des *cantaores* capables d'exprimer aujourd'hui le *cante puro*.

Enregistré à Perle, ce disque est une merveille. Les paroles (les *letras*) sont reproduites et traduites en livret. Le son est beau. L'esprit y est. La voix tord de douleur ou de drôlerie d'étranges couplets (les *coplas*) venus d'on ne sait quelle raison : *« Je n'aime pas les blondes/Car elles ne savent pas embrasser/J'aime les brunes/Parce que de leurs bouches sortent des baisers/Qui ôtent les peines. »* Ce qui n'est pas vraiment attesté scientifiquement. C'est le cri d'Agujetas.

Il chante des *buleries*, des *alegrias*, des fandangos, deux *soleas*, les tragiques *seguiriyas*, une romance, trois *martinetes* montés de le nuit des temps, et une *tona* archaïque – *e cappella*, bien entendu, celle-ci. Periquin (Nino Jero, né dans le *barrio* gitan de Santiago à Jerez, comme Agujetas) l'accompagne à la guitare avec exactitude. On entend dans le lointain les voix qu'il faut pour que le chant se produise. Peut-on chanter loin de Jerez ? Il y e toujours ce doute. Agujetas le lève en poète, en musicien : *« Je chante mieux quand je suis loin de chez moi parce que je me souviens davantage. »* C'est vrai.

FRANCIS MARMANDE

★ 1 CD Ocora C 560012.

هكذا من الاصل

هكذا من الاصل

HOLLYWOOD FACE AU MACCARTHYSME

Divorce à l'américaine

IRWIN WINKLER, de *Raging Bull* à *Autour de minuit*, est un producteur bardé de références et de récompenses, et son Oscar du meilleur film pour *Rocky* trône dans son bureau de Beverly Hills. *«Je suis souvent venu à Cannes, mais, en Europe, le producteur n'intéresse ni la presse, ni le public, ni même le Festival*, dit-il. *Cette fois, je suis «le» metteur en scène.»* Sa première réalisation, *la Liste noire* (*Guilty by Suspicion*), présentée en compétition traite du maccarthysme et de la «chasse aux sorcières» à Hollywood au début des années 50. Si livres et articles abondent sur le sujet, hormis *le Prête-nom* de Martin Ritt, Hollywood a toujours renâclé à traiter de cette époque, que les universités cantonnent au département Histoire.

Faussement accusé d'avoir été communiste, un cinéaste en renom, David Merrill (Robert De Niro), s'entend conseiller par Darryl F. Zanuck, patron de la Fox, de voir un avocat spécialisé dans le «blanchissement» des gens de cinéma auprès de la Commission parlementaire des activités antiaméricaines (CHUAC). Une fois «purgé», il pourra entreprendre son nouveau film. Convoqué devant la commission, David Merrill trahira-t-il ses amis?

Winkler a voulu que son héros ne soit pas communiste : *«Je trouvais plus intéressant de montrer un apolitique, dévoré par son activité professionnelle et par le succès. Tandis que les signes extérieurs du succès disparaissent, les valeurs de l'amitié et de la famille reprennent le dessus. Il recouvre sa moralité. Je me suis regardé dans une glace et me suis demandé : si je me voyais sommé de choisir entre tout perdre et dénoncer mon meilleur ami, qu'est-ce que je ferais?»*

Vétéran de la production mais réalisateur débutant, Winkler truffe son film d'hommages et de références. Le plan de Dianne Reeves chantant *Easy Come, Easy Go*? Tiré en droite ligne d'*On achève bien les chevaux*, de Sydney Pollack : *«Même chanson, même ombre sur le piano»*. Le revolver au premier plan, avec la caméra qui remonte, lorsque Merrill est confronté, dans un motel minable, avec l'avocat et l'enquêteur de la Commission? Emprunté à *Mean Streets* (*«mais Scorsese l'avait lui-même piqué au* Point de non-retour *de John Boorman»*). Le western en tournage où De Niro tente de retrouver du travail? *Le Train sifflera trois fois* – un film écrit par Carl Foreman, qui dut ensuite s'exiler en Angleterre sous la pression maccarthyste. *«J'ai tourné dans la rue même où* le Train *a été réalisé, elle est conservée intacte au studio de Burbank. J'ai d'ailleurs donné à l'acteur le nom de Jerry Cooper»*, note Winkler.

Quant au personnage joué par Martin Scorsese, il s'appelle Joe Lesser, et est en train de travailler sur *le Garçon aux cheveux verts* de Joseph Losey quand il annonce son intention de fuir les Etats-Unis – ce que fit réellement Losey. *«Je trouvais très important que cette histoire soit ancrée dans la réalité. J'ai voulu tourner le plus possible sur les lieux authentiques. La Fox a refusé que je filme ses locaux : je diffamais le studio, en dévoilant sa participation à la liste noire. Je me suis adressé directement à Barry Diller, président de la Fox. Après avoir lu le scénario, il m'a répondu : «Personne ne saura la manière dont nous fonctionnons, et nos erreurs, et nos fautes, si on ne fait pas ce genre de film. Tu peux avoir tout ce que tu veux.»*

Pour incarner le représentant de la Commission, Winkler fait appel à l'acteur Sam Wanamaker, lui-même victime du maccarthysme. *«En 1970, Dalton Trumbo, l'un des dix, recevant le Prix de la guilde des scénaristes, prononça son fameux discours : «Ne cherchez pas ici des héros ou des méchants, nous portons tous les cicatrices de cette époque, nous sommes tous des victimes.» Mais Trumbo a beau dire, la plupart de ceux qui furent mis sur la liste noire n'ont pas pardonné. Il y a quelques années, dans le cadre d'un festival de cinéma à Barcelone, était organisé un débat auquel participait Edward Dmytryk. Walter Bernstein, Jules Dassin et quelques autres ont refusé de s'asseoir sur le même podium. On est très vite passé aux insultes, ils sont sortis : ils ne supportaient pas d'être dans la même pièce que Dmytryk* (1).»

H. B.

(1) Un des «dix de Hollywood» emprisonnés en 1947, le futur réalisateur d'*Ouragan sur le Caine* abjura le communisme à sa sortie de prison et donna des noms à la commission McCarthy.

ABRAHAM LINCOLN POLONSKY est réalisateur et scénariste. Il a été inscrit sur la liste noire du maccarthysme et relate son expérience dans un livre, *la Saison de la peur* (1956). Auteur du premier scénario de *la Liste noire*, il a retiré son nom du générique.

Le film est pourtant né de sa rencontre avec Irwin Winkler et Bertrand Tavernier dans un restaurant de Los Angeles. Tavernier rêvait d'un film que Polonsky écrirait, Winkler produirait et lui-même réaliserait. Le thème : l'existence en Europe d'un cinéaste obligé de s'exiler du fait de la « chasse aux sorcières ». Commencée aux Etats-Unis, l'histoire devait se poursuivre en France, et explorer au passage les rapports avec la gauche française.

Dès la mise en route du projet. Polonsky insiste sur deux points : le cinéaste doit être communiste – ou l'avoir été. *«En tout cas quelqu'un qui a fait partie des mouvements radicaux.»* Et il doit être marié et heureux en ménage avec une femme de caractère qui aurait un métier. *«Pas de schéma typiquement hollywoodien, où le drame naît de la tension entre mari et femme.»* Polonsky écrit un premier scénario, qui s'ouvre sur ce qui est aujourd'hui la scène finale : la déposition de David Merrill le cinéaste devant la Commission. Pour Tavernier et Winkler, la scène est trop forte, elle devrait se situer à la fin. Polonsky fait alors remarquer qu'il ne s'agit plus d'un film sur un survivant de la liste noire, mais d'un film sur Hollywood. Dans une deuxième version, le scénario traite des convictions politiques et de leurs conséquences, de la manière dont les gens invoquent le cinquième amendement de la Constitution américaine (le droit de ne pas donner de réponse qui pourrait vous incriminer) pour protéger les valeurs du premier amendement (liberté de parole).

Pendant que Winkler produit *Music Box* de Costa-Gavras, Polonsky entreprend la rédaction du scénario définitif, que Winkler décide de réaliser lui-même. Tavernier choisissant de se consacrer à d'autres sujets. *«J'aurais sans doute dû quitter le projet à ce moment-là*, dit Polonsky, *mais je pensais que nous tenions un sujet très fort.»*

Lui parvient alors, par son agent, un scénario écrit – et signé – par Winkler. Merrill a désormais divorcé, sa femme l'a quitté : il travaillait trop. *«Dans ces cas-là, à Hollywood, une femme prend un amant*, s'exclame Polonsky. *Elle quitte son mari quand il ne travaille pas assez!»* Plus grave : Merrill n'est plus communiste, ni ancien militant, ni même sympathisant; il a simplement, jadis, assisté à quelques réunions. *«L'innocent pris dans l'engrenage, le sujet a déjà été beaucoup traité : par CBS avec le film sur John Henry Faulk, par Martin Ritt dans* le Prête-nom, *par Sydney Pollack dans* Nos plus belles années. *Or il fallait dire la vérité sur ce qui s'est passé ici, et ce que cela signifie à l'échelon individuel et social. Sinon, c'est vouloir raconter la guerre de Sécession en faisant l'impasse sur les abolitionnistes!*

» On était en pleine guerre froide, les interrogatoires McCarthy entraient dans le cadre d'une politique de propagande visant à obtenir le soutien du public. Les personnalités convoquées n'étaient pas des badauds du mouvement radical – la Commission n'aurait eu aucun intérêt à s'attaquer à eux. De plus, la liste noire n'était ni une nouveauté, ni réservée aux artistes : on faisait aussi signer des serments de loyauté aux médecins et aux leaders syndicaux...

» Mais personne n'a raconté, sous forme de fiction dramatique, ce qu'étaient les tractations en coulisses ce qui peut arriver à des partenaires politiques qui tout à coup ne peuvent plus avoir confiance l'un dans l'autre. Pourquoi certains, après des années d'engagement à gauche, deviennent conservateurs en moins de vingt-quatre heures ? Par simple peur de perdre leur boulot? Ils ne croyaient pas vraiment à ce qu'ils soutenaient avant? Là me paraissaient être les véritables questions.

» Ce que je reproche à Winkler, c'est d'avoir écrit son scénario sans me prévenir. A aucun moment, il ne m'avait demandé de changer l'arrière-plan politique du personnage. On en aurait parlé. Je n'aurais pas été d'accord, je me serais retiré, on serait resté copains. Il avait payé mon travail, il pouvait changer son fusil d'épaule. Cela dit, ce n'est pas une affaire d'Etat.»

H. B.

«CHASSE AUX SORCIÈRES» : EN 1947, LA COMMISSION DES ACTIVITÉS ANTIAMÉRICAINES PRÉSIDÉE PAR J. PARNELL THOMAS S'ATTAQUE AUX « LIBÉRAUX », SOUPÇONNÉS D'ÊTRE OU D'AVOIR ÉTÉ MEMBRES DU PARTI COMMUNISTE AMÉRICAIN (DÉCLARÉ ILLÉGAL). CEUX QUI REFUSENT DE DONNER DES NOMS SONT INTERDITS DE TOUT EMPLOI. DIX D'ENTRE EUX FONT DE LA PRISON. EN 1952, SOUS L'IMPULSION DU SÉNATEUR JOSEPH McCARTHY, DES CENTAINES DE PERSONNALITÉS DU CINÉMA ET DE LA TÉLÉVISION SONT « INVITÉES » A TÉMOIGNER. BEAUCOUP ACCEPTENT. CERTAINS S'EXILENT. D'AUTRES CONTINUENT A TRAVAILLER – SOUS UN PSEUDONYME (CERTAINS REMPORTENT MÊME DES OSCARS AVEC LEUR NOM D'EMPRUNT).

EN SÉLECTION OFFICIELLE

rounds

à part entière. Comme vous l'avez fait pour le jazz», qui, dit-il, n'aura jamais aux États-Unis la même légitimité que la musique classique.

« BOYZ N THE 'HOOD »

Robert De Niro a été alerté par la rumeur publique, Spike Lee était déjà au courant, Abraham Polonsky y est pour quelque chose, Jack Nicholson n'y est pas pour rien. Chance et persévérance, ou les contes de fées n'arrivent qu'à ceux qui font tout pour ça, ainsi peut-on résumer l'itinéraire de John Singleton, vingt-trois ans, jeune Noir de South Central, Los Angeles, et cinéaste, dont le premier long métrage, *Boyz n the 'hood*, est présenté le 13 mai à « Un certain regard ».

Dès l'adolescence, Singleton se rêve metteur en scène. Son modèle? Spike Lee, bien sûr. A sa sortie du lycée, il convainc le directeur de l'école de cinéma de l'université de Sud Californie (USC) de l'accepter dans le département «scénario», où il aura comme professeur... Abraham Polonsky. *«Tout le monde à USC essayait d'écrire* Maman, j'ai raté l'avion. *Moi, j'avais envie de raconter ma réalité. J'ai passé des heures, des jours, des mois à essayer de dire les choses de manière physique, non verbale.»* Exploit unique, Singleton remportera deux années de suite la bourse Jack Nicholson – 16 000 dollars – décernée chaque année au meilleur scénario d'étudiant. *Boyz n the 'hood* est le deuxième de ses scripts.

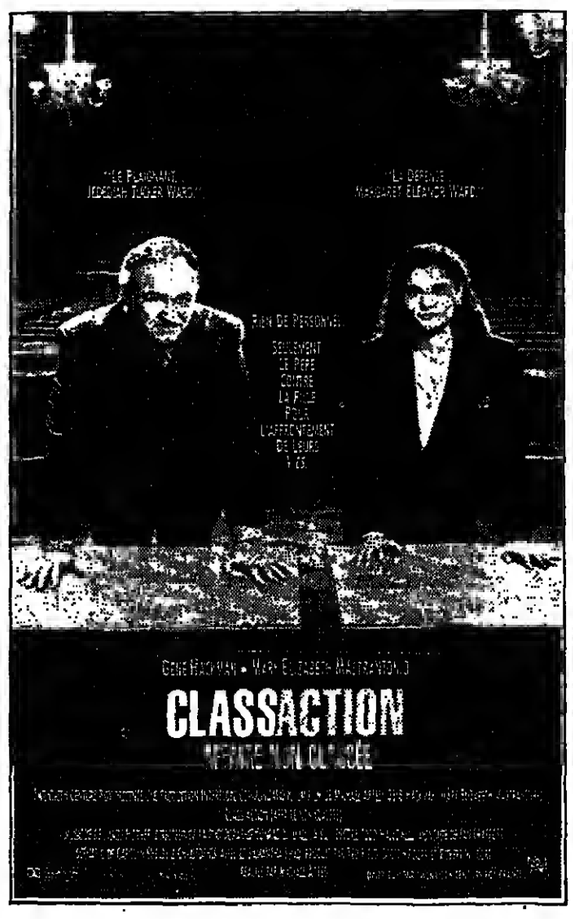
Singleton décroche un stage à la Columbia grâce à un ami qui fait circuler les deux scénarios. Un membre de la prestigieuse agence CAA a vent des deux œuvres, passe contrat avec Singleton, et le texte de *Boyz* atterrit sur le bureau de Frank Price, président de Columbia, qui convoque le jeune auteur : *«Vous voulez le mettre en scène?» «Personne ne pourrait raconter comme moi la vie quotidienne de mon quartier*, répond Singleton. *Il y a à South Central une atmosphère qu'on ne trouve nulle part ailleurs sinon, peut-être, à Johannesburg. Tous les soirs, des hélicoptères de police survolent le quartier, tous les soirs, les voitures de flics rôdent – un Blanc, un Noir, toujours.»* L'aplomb paye : *Boyz* sera produit par Columbia pour un budget (chiffre officiel) de 6 millions de dollars.

Comme la plupart des personnages de *Boyz*, Singleton est né de parents non mariés. *«Mais ils s'entendaient bien, ils vivaient pas très loin l'un de l'autre, j'ai quand même eu une sorte de vie de famille. Mon père m'emmenait souvent au cinéma. Comme il était fan de films japonais, à côté des films de karaté, nous avons découvert les Kurosawa avec Toshiro Mifune.»*

Si la majeure partie des acteurs de *Boyz* ne sont pas des professionnels *«mais des gamins du quartier ramassés dans la rue»*, et si le rapper Ice Cube y fait une apparition attendue, les parents du héros sont incarnés par deux acteurs confirmés. Larry Fishburne, découvert dans *Apocalypse Now*, récemment partenaire de Christopher Walken dans *le Roi de New York*, interprète le père : Singleton l'a rencontré sur le plateau d'une émission de télévision produite par Pee Wee Hermann, où le futur cinéaste fait office d'assistant de production (euphémisme hollywoodien pour stagiaire-à-tout-faire). Quant à Tyra Ferrel (Mrs. Baller) elle joue aussi dans *Jungle Fever* de Spike Lee, où elle incarne la seule Noire demeurant encore à Bensonhurst. *«C'est une formidable comédienne*, s'écrie Singleton, *mon prochain film, c'est pour elle que je suis en train de l'écrire.»*

H. B.

AUJOURD'HUI



EUROPE
ASIE

Un vétéran, un excentrique et un survivant. Avec seulement trois cinéastes, l'Asie est terriblement sous-représentée, compte tenu de ses immenses populations et de ses traditions cinématographiques. La réjouissante et prestigieuse présence de Kurosawa, la curiosité pour son compatriote l'original Suzuki, l'obstination de Chen Kaige malgré la chappe oppressante retombée sur la Chine, n'empêchent pas de se demander où sont passées les « nouvelles vagues » annoncées à Taïwan, à Hongkong, en Corée ? Et qu'advient-il de l'Inde ? Le plus inquiétant est que le doute pèse moins sur les sélectionneurs que sur la vitalité de ces régions dont on attendait beaucoup.

« RHAPSODIE EN AOÛT », D'AKIRA KUROSAWA

Un œil géant sur Nagasaki

LE nouveau Kurosawa n'est pas une fresque du style *Kagemusha* ou *Ran*, tant s'en faut, ni même un joli bouquet de rêves. *Rhapsodie en août* est un film intimiste et quelque peu sentimental, plus proche de certaines de ses œuvres des années 50. Un aimable portrait de grand-mère qui raconte l'horrible histoire de la bombe atomique à ses petits-enfants pendant les vacances d'été.

Le thème de l'angoisse atomique parcourt tout le cinéma japonais depuis l'explosion fatidique du 9 août 1945, des *Enfants d'Hiroshima*, de Kaneto Shindo (1952), à *Pluie noire*, de Shôhei Imamura (1989) – tous deux d'ailleurs présentés à Cannes. *« La bombe a tellement marqué le Japon moderne qu'on ne peut pas l'oublier, surtout lorsqu'on a vécu au moment d'une pareille catastrophe*, explique Akira Kurosawa. *Et il y a encore, aujourd'hui, des gens qui meurent des retombées radioactives... Alors que certains, même au Japon, cherchent à la faire oublier pour des raisons troubles, et par d'étranges égards envers les Américains, il faut donc encore des livres ou des films qui rappellent cette tragédie. Je crois qu'on doit garder la mémoire de tout cela, et le film d'Imamura y a aussi contribué. »*

Dans *Rhapsodie en août*, une très belle scène montre un groupe de survivants, la plupart aveugles, venus se recueillir au pied d'un monument à la mémoire des victimes de l'explosion de Nagasaki. Une scène que Kurosawa n'a pas inventée : *« Il y a sans arrêt des groupes qui viennent sur le site de l'explosion, le plus souvent avec des pancartes contre la guerre. Mais il y a également ceux qui ont vécu cela et qui se taisent. C'est encore plus impressionnant... Ils se taisent sans doute parce que le souvenir de la bombe est trop horrible.*

» A l'époque, certains ont fui, et savent qu'ils sont encore vivants parce qu'ils ont laissé mourir d'autres victimes, ceux qui ont péri brûlés vifs. Ils se souviennent des gestes très concrets de ceux qui les agrippaient par la jambe, réclamant : « De l'eau, de l'eau ! », *qui étaient déjà aveugles. Une situation aujourd'hui encore impossible à expliquer pour ceux qui composent ces « groupes du souvenir ». Cela concerne ce sentiment indicible, qui me semble très important, de la souffrance qui persiste. Et pourtant l'humanité continue de faire la guerre... »*

Dans son film, Kurosawa évoque la guerre de façon très abstraite, ce qui a d'ailleurs provoqué quelques vives réactions chez des journalistes étrangers (surtout américains) lui reprochant de ne pas avoir rappelé Pearl-Harbor. Ainsi l'explosion nucléaire est-elle seulement symbolisée par un œil géant, clignant au-dessus des montagnes.

Chez Kurosawa, le thème de l'angoisse atomique n'est pas nouveau : on se rappelle un épisode de *Rêves*, mais surtout le personnage de l'industriel de *Chronique d'un être vivant* (ou *Vivre dans la peur*, 1955, présenté, lui aussi, à Cannes), incarné par un Toshiro Mifune vieilli. Obsédé par la menace nucléaire, il cherchait à s'expatrier avec sa famille au Brésil. *« A l'époque, j'avais le projet très clair de dénoncer l'arme atomique. Bien sûr, j'y suis toujours opposé, mais cette fois je n'ai pas eu l'intention de formuler un message moral. Et sans doute la qualité du film réside dans le fait que le thème s'est imposé naturellement au cours de l'écriture du scénario. On ne peut donc pas considérer* Rhapsodie en août *comme un développement de* Chronique d'un être vivant. »

Le film ressemble à *« une composition musicale »*, selon le cinéaste. L'idée lui en a été inspirée par un court roman de Kiyoko Murata intitulé *Nabe no naka (Dans la marmite)*, pour lequel elle a obtenu le très convoité Prix Akutagawa en 1987. *« Avant de tourner* Rêves, *j'ai lu ce livre qui, d'ailleurs, parle très peu de la bombe atomique. Au début, je ne pensais pas du tout réaliser un film « sur » la Bombe. Mais en écrivant le scénario, c'est parti dans cette direction, presque à mon insu.*

» De prime abord, j'ai été intéressé par les relations entre la grand-mère et ses petits-enfants, durant cet été où les parents sont absents. Au début, les adolescents ne comprennent pas les réactions de la vieille dame, puisqu'ils ignorent presque tout de la bombe de Nagasaki.

» Le thème de l'œil symbolisant l'explosion n'était pas dans le roman non plus. Il y avait un enfant un peu idiot qui dessinait toutes les parties du corps, et j'ai gardé l'idée de l'œil. Il y a aussi le regard du serpent dans la cascade, qui peut représenter la même idée. Cette image provient peut-être du fait que, pendant les bombardements, on lançait dans le ciel des fusées éclairantes très puissantes, que des enfants pouvaient prendre pour un œil gigantesque qui les regardait.

» J'ai ajouté des personnages, en particulier celui de Clark (Richard Gere), qui vient rendre visite à cette famille lointaine et inconnue. J'ai pensé à ce qui se passerait si cet Américano-Japonais venait de Hawaï, à quel type de rapports cela mènerait, à la confrontation intéressante entre des êtres si différents. »

D.R.

Au centre du film, la figure de Kané, la grand-mère (Sachiko Murase)

Au centre du film se trouve donc la figure de Kané, la grand-mère, incarnée par l'étonnante Sachiko Murase (quatre-vingt-six ans), déjà remarquée dans *Promesse*, de Yoshida (Cannes, 1986). *« Peu d'actrices japonaises vieillissent bien*, dit Kurosawa. *Elles deviennent en général « effrayantes », et je ne voyais qu'elle pour interpréter cette charmante mémé* (obachan). *Je la connais depuis très longtemps, je l'ai vue travailler quand j'étais assistant à la Toho avant la guerre. »* Pourtant, pour le public occidental, c'est la présence de Richard Gere, dans le rôle de Clark, qui paraît la plus surprenante. Après Martin Scorsese dans *Rêves*, Kurosawa prendrait-il goût aux stars hollywoodiennes ? *« Non, le choix de Richard Gere provient plutôt d'une coïncidence. Je l'avais déjà vu à Hollywood, mais je l'ai rencontré à nouveau à l'occasion d'une réception à Tokyo, l'an dernier, pour mes quatre-vingts ans. J'ai trouvé que, physiquement, il convenait très bien au personnage de Clark, le neveu de Kané.*

» Pour le rôle, je lui ai demandé d'apprendre un peu de japonais, ce qu'il a fait très sérieusement, et même avec passion, en suivant des cours à la Japan Society. Pendant le tournage (en été 1990), il ne s'exprimait donc pas en simple japonais phonétique, il comprenait ce qu'il disait. Et il gardait tout de même le côté « étranger malhabile » qui convenait à son personnage.

» Richard Gere a voulu que Clark ait plus de rapports avec les enfants de l'histoire et avec la famille japonaise, par exemple dans la scène des prières, parmi tous les gens du village, ou celle de l'harmonium. J'ai donc modifié certaines séquences en fonction de ses désirs. »

Le film se termine par la course de la grand-mère sous une pluie battante, poursuivie par les enfants, en ralenti et en montage alterné. *« Je voulais communiquer ce qu'éprouvent les enfants, qui comprennent à ce moment que leur grand-mère veut rejoindre son mari sur le lieu d'impact de la bombe, à Nagasaki. Ils s'identifient presque à la grand-mère, comme dans la scène de la rose rouge qui symbolise l'émotion de la vieille femme : ce sont ces sentiments très forts de communion par-dessus les générations et les tragédies historiques que j'ai voulu transmettre. »*

Propos recueillis par
MAX TESSIER
(Traduction de Patrick de Vos)

D.R.

Le Fil de la vie, de Chen Kaige.

Musique chinoise, peinture japonaise

CHEN KAIGE, l'auteur inspiré de *la Grande Parade*, *la Terre jaune* et *le Roi des enfants* (Cannes 1988), livre avec *le Fil de la vie* une métaphore ambitieuse sur l'histoire de la Chine, le passage du pouvoir et des secrets de l'art. A travers le récit symbolique d'un jeune musicien aveugle qui hérite du savoir de son vieux maître sur son lit de mort, Chen tisse les fils d'une parabole sur la jeunesse, l'espoir, l'amour et la mort. De « grands thèmes », certes, mais magnifiés par le traitement visuel.

Après les splendeurs arides de *la Terre jaune*, il inscrit à nouveau ses personnages dans les paysages désertiques du Shanxi, transfigurés par le talent de l'opérateur Gu Chengweir, tremblants de poussière et de lumière. Chen Kaige a choisi pour incarner le vieux sage aveugle un acteur étonnant, Liu Zhongyuan (soixante-huit ans), qui porte sur son visage parcheminé toute l'histoire du peuple chinois.

Le Fil de la vie confirme la vitalité des survivants de la « cinquième génération » de cinéastes chinois, Chen Kaige et Zhang Yimou (l'auteur de *Ju-Dou*) en tête, qui vivent en exil mais continuent de travailler en Chine, avec des capitaux essentiellement étrangers : le film a pu exister grâce à une étrange coproduction entre la Chine, l'Allemagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, le Japon et l'Espagne... Les Chinois ont surtout prêté leurs paysages inouïs, et leur talent. C'est déjà beaucoup, et il faudra compter avec ce film dans une compétition dominée par les Européens et les Américains.

Le film japonais *Yûmeji* est, lui, hors compétition, dans la sélection Un certain regard – définition à laquelle il correspond admirablement. Réalisé par le sexagénaire Seijun Suzuki (auteur de *la Barrière de chair*, sorti l'an dernier, et cinéaste-culte au Japon), il est consacré au peintre Yûmeji Takehisa, qui exerça ses talents particuliers à l'époque Taishô (les années 20). Moins biographie qu'évocation raffinée de son art et de ses relations avec ses femmes-modèles et ses amis (dont le mystérieux mécène incarné par le star du kabuki, Tamasaburo), dans une ère de liberté morale et artistique. Imagerie poétique somptueuse et baroque et réflexion insolite et pleine d'humour sur la création, l'érotisme et la mort se combinent pour confirmer que Suzuki, faune juvénile du cinéma japonais actuel, est un véritable auteur à découvrir en France (on vient de lui rendre hommage à Rotterdam).

M. T.

هكذا من الاصل

هكذا من الاصل

CANNES 91

PROGRAMME

A. BORREL/PREMIERE

Hors la vie, de Maroun Bagdadi.

D.R.

Toto le héros, de Jaco Van Dormael.

D.R.

La Vie des morts, d'Arnaud Desplechin.

D.R.

Jacquot de Nantes, d'Agnès Varda.

SÉLECTION OFFICIELLE

COMPÉTITION

OUVERTURE : ***Homicide,*** de David Mamet : le 9, à 19 h 30 et 23 h 30. Sortie le 9.

L'Assassin du tsar, de Karen Chakhnazarov : le 10, à 8 h 30, 14 heures et 19 h 30.

Lune froide, de Patrick Bouchitey : le 10, à 11 h 15, 16 h 45 et 22 h 30. Sortie le 22.

Le Porteur de serviette, de Daniele Luchetti : le 11, à 8 h 30, 14 h 15 et 20 heures. Sortie le 15.

Malina, de Werner Schroeter : le 11, à 11 h 15 et 22 h 30.

Jacquot de Nantes, d'Agnès Varda (hors compétition) : le 11, à 16 h 45. Sortie le 15.

Rhapsodie en août, d'Akira Kurosawa (hors compétition) : le 12, à 8 h 30, 14 heures et 19 h 30. Sortie le 15.

Europa, de Lars Von Trier : le 12, à 11 h 15, 16 h 45 et 22 h 30.

La Chair, de Marco Ferreri : le 13, à 8 h 30, 14 heures et 18 h 30.

Hors la vie, de Maroun Bagdadi : le 13, à 11 h 15 et 21 heures. Sortie le 15.

A Rage in Harlem (la Reine des pommes), de Bill Duke : le 14, à 8 h 30, 11 h 15 et 22 heures.

La Belle noiseuse, de Jacques Rivette : le 14, à 16 h 45. Sortie en juin.

Bix, de Pupi Avati : le 15, à 8 h 30, 14 heures et 19 h 30.

La Double Vie de Véronique, de Krzysztof Kieslowski : le 15, à 11 h 15 et 22 h 30. Sortie le 15.

Jungle Fever, de Spike Lee : le 16, à 8 h 30, 14 heures et 19 h 30.

Life on a String, de Chen Kaige : le 16, à 11 h 15 et 22 h 30.

Guilty by Suspicion, d'Irwin Winkler : le 17, à 8 h 30, 14 h 15 et 19 h 30.

Anna Karamazov, de Roustam Khamdamov : le 17, à 11 h 15 et 22 h 30.

Le Pas suspendu de la cigogne, de Théo Angelopoulos : le 18, à 8 h 30 et 19 heures.

Barton Fink, de Joel et Ethan Coen : le 18, à 11 h 30, 15 heures et 22 h 30.

Van Gogh, de Maurice Pialat : le 19, à 18 h 30. Sortie en septembre.

Au revoir, étrangère : le 19, à 11 h 15 et 22 h 30.

CLOTURE : ***Thelma and Louise,*** de Ridley Scott : le 20, à 19 h 15 et 23 h 30.

Tous les films sont projetés au Grand Auditorium Lumière.

SÉANCES SPÉCIALES

Courts métrages en compétition : le 12, à 17 heures. Théâtre Claude-Debussy et à 22 heures, salle Miramar.

In Bed with Madonna, d'Alek Keshishian (hors compétition) : le 13, à 23 h 30, Grand Auditorium Lumière. Sortie le 15 mai.

Souika BC : le 15, à 8 heures, Théâtre Claude-Debussy.

Film surprise : le 15, à 16 h 45, Grand Auditorium Lumière.

Le film du cinéma suisse, Freddy Buache, J. Veuve, M. Imhoof, M. Soutter (hors compétition) : le 16, à 17 heures, Grand Auditorium Lumière.

UN CERTAIN REGARD

OUVERTURE : ***Au feu !*** d'Adama Drabo : le 10, horaires A.

L'Entraînement du champion avant la course, de Bernard Favre : le 10, horaires B.

Sango Malo (le Maître du canton), de Bassek Ba Kobhio : le 11, horaires A.

Ishanou, d'Aribam Syam Sharma : le 11, horaires B.

L'Enterrement d'une patate, de Jan Jakub Kolski (Pologne) : le 12, horaires A.

Boyz in the'hood, de John Singleton : le 13, horaires A.

Laada (la Tradition), de Drissa Toure : le 13, horaires B (16 h 45 et 22 heures).

L'Ile au trésor, de Raul Ruiz : le 14, horaires A.

Holidays on the River Yarra, de Leo Berkeley : le 15, horaires A.

Chemin de mort et anges, de Zoltan Kamondi : le 15, horaires B.

La Traversée du pôle Nord par le camarade Tchkalov, de Maxime Pejemski (court métrage) et ***la Flûte de roseau,*** d'Ermek Chinarbaev : le 16, horaires A.

La Femme du port, d'Arturo Ripstein : le 16, horaires B.

Hearts of Darkness : A Filmaker's Apocalypse, de Fax Bahr et George Hickenlooper : le 17, horaires A.

Amis, Camarades, de Rauni Mollberg : le 17, horaires B.

Yumeji, de Seijun Suzuki : le 18, horaires A.

L'Évasion du cinéma « Liberté », de Wojciech Marczewski : le 18, horaires B.

Dans les allées de l'Amour, de Khosro Sinai : le 19, horaires A.

CLOTURE : ***Un prisonnier de la terre,*** de John Berry : le 19 : horaires B.

★ Horaires A : 14 h 30, salle Claude-Debussy et 20 heures, salle Miramar.

★ Horaires B : 17 heures, salle Claude-Debussy et 22 heures, salle Miramar.

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Proof, de Jocelyn Moorhouse (*) (c) et ***le Caire... raconté par Youssef Chahine*** (*) (court-métrage) : le 10, à 8 h 30 et 22 h 30, salle Claude-Debussy. Le 11, à 15 heures et 17 h 15 ; le 18, à 11 heures, Arcades.

Un supplément d'âme, d'Ademir Kenovic : le 10, à 10 h 45 et 12 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 21 heures ; le 15, à 21 heures, Arcades.

Paris Trout, de Stephen Gyllenhaal : le 11, à 9 heures et 22 h 30, salle Claude-Debussy. Le 12, à 15 heures et 17 heures ; le 18, à 13 h 15, Arcades.

Le Montreur d'ombres, de Lefteris Xanthopoulos (*) : le 11, à 11 heures et le 15, à 12 heures, salle Claude-Debussy. A 19 h 30 et 21 h 45 : le 19, à 21 heures, Arcades.

Une histoire inventée, d'André Forcier : le 12, à 8 h 30 et 22 h 30. Le 13, à 15 heures et 17 heures ; le 19, à 13 heures, Arcades.

Danzon, de Maria Novaro (*) : le 12, à 10 h 30 et 12 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 21 heures ; le 19, à 11 heures, Arcades.

The Adjuster, d'Atom Egoyan (*) : le 13, à 9 heures et 23 h 15 ; le 19, à 10 h 30, salle Claude-Debussy. Le 14, à 15 heures et 17 heures ; le 15, à 19 heures, Arcades.

La Côte d'Adam, de Viacheslav Krichtofovitch : le 13, à 11 heures et 12 h 30 ; le 19, à 9 heures, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 20 h 45, Arcades.

Le Cabinet du Dr Ramirez, de Peter Sellars (*) (c) : le 14, à 8 h 30 et 22 h 30, salle Claude-Debussy. Le 15, à 15 heures et 17 heures ; le 20, à 11 heures, Arcades.

Riff-Raff, de Ken Loach : le 14, à 10 h 30 et 12 h 30 ; le 20, à 8 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 21 heures, Arcades.

Annabelle partagée, de Francesca Comencini (*) : le 15, à 10 h 15 et 22 h 30 ; le 20, à 12 h 30, salle Claude-Debussy. Le 16, à 15 heures et 17 heures, Arcades.

Caldo soffocante (Chaleur étouffante), de Giovanna Cagliardo (*) : le 16, à 8 h 30 et 22 h 30, salle Claude-Debussy. Le 17, à 15 heures et 17 heures ; le 19, à 19 heures, Arcades.

Poussière de diamant, de Mahmoud Ben Mahmoud et Fadhel Jaibi (*) : le 16, à 10 h 30 et 12 h 30 ; le 19, à 12 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 21 heures, Arcades.

Toto le héros, de Jaco van Dormael (*) (c) : le 17, à 10 h 45 et 12 h 30 ; le 19, à 22 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 heures et 21 heures, Arcades.

The Indian Runner, de Sean Penn (*) (c) : le 17, à 8 h 30 et 22 h 30 ; le 20, à 10 h 15, salle Claude-Debussy. Le 18, à 15 heures et 17 h 15, Arcades.

Et pourtant, de Zsolt Kezdi-Kovacs (*) : le 18, à 8 h 30 et 22 h 30, salle Claude-Debussy. Le 19, à 15 heures et 17 heures ; le 20, à 15 heures, Arcades.

Perdus en Sibérie, d'Alexandre Mitta (*) : le 18, à 10 h 30 et 12 h 30, salle Claude-Debussy. A 19 h 30 et 21 h 30 ; le 20, à 17 heures, Arcades.

(*) Première mondiale

(c) Candidat à la Caméra d'or

PERSPECTIVES DU CINÉMA FRANÇAIS

Cheb, de Rachid Bouchareb, précédé d'un court métrage, ***le Grand frère,*** d'Eric Pinatel : le 10, à 15 heures, Auditorium André-Bazin et à 20 heures, Arcades. Le 11, à 17 heures, Auditorium André-Bazin et à 22 heures, Arcades. Le 12, à 19 heures, Studio 13. Le 13 et le 18, à 22 heures, Arcades.

Le Cri du cochon, d'Alain Guesnier, précédé de ***Anton Webern,*** de Thierry Knauff : le 10, à 17 heures, Auditorium André-Bazin, et à 22 heures, Arcades. Le 11, à 17 heures, Auditorium André-Bazin, et à 20 heures, Arcades. Le 12, à 20 heures, Arcades. Le 13, à 19 heures, Studio 13. Le 18, à 20 heures, Arcades.

Faux frère, de Vincent Martorana, précédé de ***Luc apprend,*** de Jean-Louis Gonnet : le 12, à 15 heures ; le 13, à 17 heures ; le 18, à 15 heures et à 17 heures ; le 19, à 15 heures, Auditorium André-Bazin. Le 20, à 19 heures, Studio 13.

Enfants des néons, de Brahim Tsaki, précédé de ***Cauchemard blanc,*** de Mathieu Kassovitz : le 12, à 17 heures, Auditorium André-Bazin, et à 22 heures, Arcades. Le 13, à 15 heures, Auditorium André-Bazin, et à 20 heures, Arcades. Le 17, à 19 heures, Studio 13. Le 19, à 17 heures, Auditorium André-Bazin et à 22 heures, Arcades.

Jalousie, de Kathleen Fonmarty, précédé de ***Tabataba,*** de François Koltès : Le 14, à 15 heures, Auditorium André-Bazin, et à 20 heures, Arcades. Le 15, à 17 heures, Auditorium André-Bazin et à 22 heures, Arcades. Le 16, à 19 heures, studio 13. Le 19, à 20 heures, Arcades. Le 20, à 20 heures, Auditorium André-Bazin.

Le Coup suprême, de Jean-Pierre Sentier, précédé de ***la Saga des glaises,*** de D. Ferre et O. Thery : le 16, à 15 heures, Auditorium André-Bazin, et à 20 heures, Arcades. Le 17, à 17 heures, Auditorium André-Bazin et à 22 heures, Arcades. Le 18, à 19 heures, Studio 13. Le 20, à 20 heures, Arcades.

Canti, de Manuel Pradal, précédé de ***Max le voyou,*** de Henri-Paul Korchia, et de ***Ancien combattant,*** de Béatrice Albert. Le 16, à 17 heures, Auditorium André-Bazin, et à 22 heures, Arcades. Le 17, à 15 heures, Auditorium André-Bazin et à 20 heures, Arcades. Le 19, à 19 heures, Studio 13. Le 20, à 22 heures, Arcades.

SÉANCES SPÉCIALES

Out one, de Jacques Rivette : le 11, à 19 heures, Studio 13.

Carte blanche à Gérard Mordillat : Le 14, à 17 heures, Auditorium André-Bazin, et à 22 heures, Arcades.

Le Rendez-vous des quais, de Paul Carpita : le 14, à 19 heures, Studio 13. Le 15, à 20 heures, Arcades.

Le roi Laid, de Claude Weisz : le 14, à 19 heures, Studio 13. Le 15, à 15 heures, Auditorium André-Bazin.

SEMAINE DE LA CRITIQUE

Young Soul Rebel, d'Isaac Julien : le 10, horaires A.

Die Mysteriosen Lebenslinien, de David Rühm : le 11, horaires B.

La Vie des morts, d'Arnaud Desplechin : le 11, horaires A.

Carne, de Gaspard Noé : le 12, horaires B.

Laafi, de S. Pierre Yameogo : le 12, horaires A.

Petit drame dans la vie d'une femme, d'Andrée Pelletier : le 13, horaires B.

Robert's Movie, de Cana Gerede : le 13, horaires A.

Livraison à domicile, de Claude Philippot : le 14, horaires B.

Les Diables, de D. Kedzierzawska : le 14, horaires A.

Från i Varlden, de Kristian Petri : le 15, horaires B.

Trumpet Number 7, d'Adrian Velicescu : le 15, horaires A.

Une symphonie du Havre, de Barbara Doran : le 16, horaires B.

Sum And Me, de Deepa Mehta : le 16, horaires A.

A Nice Arrangement, de Gurinder Chadha : le 17, horaires B.

★ Horaires A : 11 heures et 20 h 30, Auditorium Jean-Louis-Bory ; 15 heures et 17 h 30, Espace Miramar.

★ Horaires B : 17 h 30, Studio 13 et 22 h 30, Auditorium Jean-Louis-Bory.

HOMMAGES

Hommage à André Decoin, salle Miramar, à 11 heures :

Retour à l'aube : le 10 ; ***Abus de confiance :*** le 11 ; ***Mademoiselle ma mère :*** le 12 ; ***Battements de cœur :*** le 14 ; ***les Inconnus dans la maison :*** le 15 ; ***Premier rendez-vous :*** le 16 ; ***Je suis avec toi :*** le 17 ; ***Non coupable :*** le 18 ; ***la Vérité sur bébé Donge :*** le 19 ; ***la Chatte :*** le 19, à 14 heures ; ***Razzia sur la chnouff :*** le 20.

Hommage à Jacques Demy : le 11, à 16 h 30, Grand Auditorium Lumière.

Hommage à l'animation : le 13, à 11 heures, salle Miramar, et à 22 h 15, Auditorium André-Bazin.

Hommage à David Lean : le 13, à 11 heures, Auditorium André-Bazin.

Hommage à Pierre Braunberger : le 15, à 11 heures, Auditorium André-Bazin.

Rétrospective Laurel et Hardy : Le 18, à 14 heures ; le 19, à 17 heures ; le 20, à 14 heures et 17 heures, salle Miramar.

Les auteurs au Festival

La SACD – Société des auteurs et compositeurs dramatiques – prend part au Festival. Pour parler le mercredi 15 mai, de 10 heures à 13 heures, salle Bazin, des droits d'auteur et droits voisins dans le nouvel espace audiovisuel européen et mondial. Et le jeudi 16 mai de 10 heures à 12 heures et de 15 heures à 17 h 30, pour discuter de la place des scénaristes, adaptateurs, dialoguistes quelque peu oubliés, remarque Claude Santelli, président de la SACD, « dans le rayonnement prestigieux de l'auteur caméra ».

Enfin, le 17 mai, lors de la soirée de clôture de la Semaine de la critique, la SACD attribuera deux prix : un de 60 000 francs pour un long-métrage et un de 30 000 francs pour un court métrage.

EUROPE CINÉ/TÉLÉ

TRENTE-CINQ PROFESSIONNELS A LA QUESTION

Méfiez-vous des contrefaçons

***« C'est pas du cinéma, c'est de la télé ! »*, entend-on souvent, et, hélas ! souvent avec raison, à la sortie des salles obscures. Qu'est-ce qui ferait alors que des images projetées sur un écran sont « du cinéma » ? Le genre d'histoire racontée ? Le style de la mise en scène ? L'argent dépensé ? *Le Monde* a demandé aux professionnels ce qui, selon eux, *« constitue la particularité d'un film de cinéma et le différencie de tout autre moyen d'expression, notamment audiovisuel »*. Par-delà les déclarations de guerre ou de bon voisinage avec la télévision, leurs réponses ébauchent la carte du territoire que peut revendiquer le drapeau du cinéma.**

Jean-Jacques Annaud, cinéaste :

Film de cinéma et film de télévision sont tous les deux des « romans en images sonores ». Le principe est le même. C'est le spectateur qui diffère. Et l'utilisateur finit par influer sur l'objet.

L'*homo televisus* ne veut souvent pas grand-chose : une « image de fond » destinée à meubler le quotidien de sa vie domestique. Les films lui parviennent gratuitement, devant son fauteuil. La fourchette ou le téléphone dans une main, il tient dans l'autre l'arme ultime : la télécommande.

L'*homo cinematographus* est un *homo televisus* qui a eu envie de sortir. De sortir de l'ordinaire. Il mérite, et exige, qu'on se donne plus de mal pour lui. Pour l'émerveiller, l'émouvoir ou l'épuiser de rire. C'est le moment pour le film de combler l'espérance, de remplir le contrat. De donner « du spectacle ». Et, peu à peu, film spectaculaire après film spectaculaire, le public d'ici fait sien le modèle de civilisation des marchands de plaisir de là-bas. Auxquels il arrive parfois, aussi, de faire de l'art.

Claude Berri, cinéaste et producteur :

Tout ce qui se compose d'images n'est pas du cinéma, alors que tout finit par être de la télé. Le cinéma, c'est la haute couture du récit en images, là où la qualité est à son maximum. Le jour où les salles de cinéma seront ce qu'elles devraient être, les faux films de cinéma ne résisteront pas à l'épreuve d'une bonne projection. Il y a un danger dans la concurrence de la haute définition, qu'il faudra contrôler, mais je ne crois pas que la télévision tuera jamais le cinéma, pas plus que le prêt-à-porter n'a tué la haute couture.

René Bonnell, responsable du cinéma à Canal Plus :

Le spectateur de cinéma est invité à un usage très rigide des lieux, du temps, de l'espace ; le film impose sa chronologie et sa durée. Le spectateur n'a d'autre liberté que de se jeter dans ce qu'on lui projette. Le récit, son rythme, sa facture, guident le regard et conditionnent l'oreille. Pris au piège de sa passivité et prisonnier de ces normes, le spectateur regarde défiler des images préassemblées pour former une œuvre inentamable, dédoublement de lui-même où on lui demande de se retrouver. Le spectateur est moins vulnérable face à un film télédiffusé. La révolution technologique, qui agrandit et perfectionne les écrans à diffusion électronique, n'apporte pas le spectacle cinématographique dans les foyers, n'installe pas de salles de cinéma dans les salons ; elle convertit à un usage individuel un bien collectif ; elle transforme une communion anonyme en une adhésion singulière dans un cadre que l'on contrôle. En dilatant le petit écran, on ne reconstitue pas le grand (1).

Gérard Brach, scénariste :

Je n'écris pas pour la télévision comme pour le cinéma. Pour la télévision, on écrit pour moins cher. Et le budget détermine en partie l'histoire. L'exigence d'un réalisateur à la forte personnalité ne peut s'exprimer à la télévision. Et même quand il y a de l'argent comme dans les séries américaines, c'est stéréotypé. Par exemple, les poursuites de voitures : les mêmes (gros) moyens produisent les mêmes scènes. Mais la principale différence entre cinéma et télévision, c'est la qualité du spectateur. Les téléspectateurs sont mauvais, les spectateurs de cinéma sont bons, très exigeants, ils ne sont là que pour le film.

Jean-Claude Brisseau, cinéaste :

La différence entre cinéma et télévision est une question de moyens. Le travail du son, en particulier, est sans comparaison. Il n'existe pas de style de mise en scène propre à la télévision. Mais il est certain qu'un cinéaste, aujourd'hui, se pose la question de savoir à quoi son film ressemblera quand il passera à la télé, notamment dans le choix des cadrages, gros plans ou plans larges. La réponse, privilégiant le grand ou le petit écran, est l'affaire de chacun.

Philippe Carcassonne, producteur :

De plus en plus, les différences objectives s'estompent entre expression cinématographique et expression audiovisuelle. Les critères techniques (qualité de l'image et du son), économiques (disparités des budgets) ou socio-médiatiques (supériorité statutaire des gens de cinéma) tendent à se brouiller ou même à s'inverser.

Pourtant, la ligne existe toujours qui partage les eaux du cinéma et de la télé. Ténue mais réelle. Il me semble que la différence est liée à la notion du point de vue : point de vue du film opposé au non-point de vue du téléspectateur.

Il y a dans la matière du film quelque chose d'immatériel qui dit : « Je suis unique et je ne parle qu'à un seul. » Au cinéma, le *continuum* s'établit entre ce qui se regarde et celui qui regarde, parfois dans le conflit et jusqu'au rejet. La télévision, elle, est un *continuum* en soi. Les images qu'elle propose décrivent une auto-relation, un sens fermé qui ne vaut que par les images précédentes et suivantes.

Jean-Claude Carrière, scénariste :

Ce qui fait qu'un film est « du cinéma », c'est qu'il est projeté en public dans une salle. D'ailleurs, on n'a jamais vraiment su ce qu'est le cinéma. Est-ce le moyen d'enregistrer le mouvement au moyen d'une succession d'images fixes ? Si oui, Edison en est l'inventeur et il n'est aujourd'hui nullement en crise. Ou bien est-ce le moyen technique (la croix de Malte) qui a rendu possible la projection de cet enregistrement dans une salle ? Dans ce cas, l'inventeur est Lumière. Et le cinéma-Lumière est en crise, tandis que le cinéma-Edison se porte très bien.

René Cleitman, producteur :

Votre question est univoque et ce n'est pas sans signification. Dirait-on à propos d'un téléfilm : *« C'est pas de la télé, c'est du cinéma ! »* ? (C'est arrivé : *My Beautiful Laundrette* par exemple, télé-film anglais, devenu film de cinéma aux Etats-Unis, puis dans le monde entier).

J'ai envie de proposer une définition simpliste : un film de cinéma est un téléfilm tellement réussi qu'on est prêt pour le voir à faire des folies : être bloqué trois quarts d'heure dans les embouteillages, risquer une sévère contravention, abandonner ses enfants à une hasardeuse jeune fille au pair, se faire transpercer par une averse, payer très cher un fauteuil douteux, se faire coincer les genoux, respirer de curieuses odeurs, avaler vingt minutes de publicité pour toutes sortes de produits, être assis derrière un chapeau ou une somptueuse choucroute, avoir peur pour son sac à main et enfin, *last but not least*, avoir laissé à la maison le bâton de commandement, je veux dire la télécommande. Deux heures sans zapper.

Si on me présente un projet de téléfilm dont je pense qu'il peut déclencher autant d'anomalies dans le comportement de mes contemporains, je le baptiserai aussitôt « film de cinéma » et je le produirai.

Alain Corneau, cinéaste :

La particularité des « films de cinéma » réside peut-être en une résistance aux progrès de la standardisation en matière d'expression audiovisuelle. Quand on fait un film de cinéma, on travaille avec un producteur qui (plus ou moins) prend les grandes décisions seul à seul avec le metteur en scène ; longueur et budget sont variables ainsi que les méthodes de tournage. On peut (plus ou moins) choisir son format, le sujet ne doit pas (encore) être obligatoirement « consensuel 20 h 30 »...

Enfin, à la sortie, on peut montrer le résultat, soit dans des grandes salles, soit dans des petites. Même si toute cette chaîne relève parfois d'un combat incertain et douteux, il faut que les deux vieilles formules du cinoche – « Chaque film est un prototype » et « Il n'y a aucune loi » – restent vivantes. Sinon...

Raymond Depardon, cinéaste :

S'il y a deux images, je refuse pour l'instant de travailler avec l'une (la vidéo), qui reste pour moi un moyen de diffusion. Le seul négatif, c'est le film de cinéma, avec son image qui existe, qu'on peut toucher, couper, agrandir, qui est physique. On en devient amoureux, on peut vivre avec elle toute sa vie ; l'image cinéma a un vrai cadre qui exprime des sentiments. Elle n'est pas jetable, on a peur d'elle, mon cœur bat plus fort, plus vite, quand elle se révèle à la lumière. C'est peut-être de l'artisanat ou de l'art, c'est un peu moins de l'industrie. C'est forcément subjectif, il y a encore un opérateur, c'est un peu moins anonyme. On peut filmer des paysages, l'image cinéma n'est pas passéiste, c'est l'avenir, son négatif vaut de l'or. Elle peut se marier avec la vidéo le temps de la sélection et de la cuisine du montage. Elle peut s'associer avec sa sœur le son et toutes les prouesses techniques qui vont venir ; l'image cinéma sait mieux écouter que la vidéo, elle a une mémoire fiable, qui n'est pas une vague promesse. Mes premiers films n'existeraient plus si j'avais commencé à filmer en vidéo. Sauf transfert et retransfert, une affaire de luxe. Attention à notre mémoire, il n'y a plus de cinéma sans elle.

Michel Deville, cinéaste :

La particularité d'un film de cinéma, c'est son mode de diffusion. Pour le voir, il faut se déranger.

Jacques Doillon, cinéaste :

Esthétiquement, je n'ai jamais fait de différence entre mes films destinés aux salles et ceux destinés directement à la télévision. Mais la télévision est si conservatrice, si réactionnaire que les programmes pour des gens pas encore tout à fait décervelés deviennent rarissimes. Dès qu'un nouveau responsable est nommé, il se doit de « rassurer », et le terrible mot qui fait froid dans le dos tombe immédiatement : famille, la famille, une télévision pour la famille. De quoi se remettre à haïr les familles de nouveau, à supposer qu'on ait cessé. En regardant leurs programmes, pas trop, merci, on voit de quel mépris pour « la famille » ils sont capables. On ne doit pas parler de la même (famille) : je suppose qu'ils doivent y mettre, dans leur famille, pas mal de travail et de patrie.

Que l'on ait fait assez vite le deuil de la télévision tenue par les marchands d'armes et de béton, soyons honnêtes, on n'attendait pas pire, mais l'autre, celle du service public... Que fait-elle sinon de singer les autres ? Aujourd'hui, ces télévisions demandent des films où la publicité peut faire son nid : la télévision sert à ramasser l'argent de la pub, et à rien d'autre.

On s'en foutrait peut-être si la télévision n'était aujourd'hui la principale source de financement du cinéma. Pour ma part, de *la Drôlesse* au *Petit Criminel*, j'ai une fâcheuse tendance à me faire jeter par les chaînes, ce ne doit pas être des films pour leur famille. Heureusement, il reste Canal Plus, grâce à qui on peut encore faire des films, et aussi un peu la SEPT avec qui on peut encore bricoler (je ne dis pas ça péjorativement, la SEPT n'est pas riche et j'aime bien le bricolage).

Marguerite Duras, écrivain et cinéaste :

La différence entre un film de cinéma et un film de télévision ? L'auteur.

Charles Gassot, producteur :

Scénario numéro 1. Film de cinéma « pour le cinéma », mode d'emploi. Sujet : ambitieux, entouré d'une équipe de talents auxquels le producteur donne le maximum de moyens. Cible : public respecté. Risque : possibilité de mort subite pour le producteur mais également possibilité de jackpot...

Scénario numéro 2. Film de cinéma « pour la télévision », mode d'emploi. Sujet : attendu, entouré d'une équipe de talents auxquels le producteur ne donne aucun moyen. Cible : public, le plus vaste possible, donc *aucun* précisément. Risque : possibilité de mort lente pour le producteur, aucune possibilité de jackpot.

Quoi qu'il en soit, vous prenez le scénario numéro 2, vous faites une bonne ou pas bonne campagne de pub et hop ! voilà un film alibi. Les entrées en salle ? Aucune importance, vous vous rattraperez sur les passages télé ; comme on dit : c'est bon pour le catalogue...

Méfiez-vous des contrefaçons.

Pierre Jolivet, cinéaste :

On a plus de temps pour tourner au cinéma qu'à la télévision, où il faudrait pouvoir compenser ce manque de temps par des partis pris audacieux. C'est, hélas ! ce que refuse la télé, où on n'est courageux que pour les informations et le documentaire. La fiction télévisée, s'adressant à un public plus large que celui du cinéma, s'obstine à vouloir les produits les plus raisonnables.

Le cinéma est plus dangereux. Il faut, pour faire un film de cinéma, être habité d'une « urgence » dans le propos, qui donne la force de supporter toutes les épreuves. On peut alors espérer que le spectateur sentira cette nécessité en se disant que ceux qui ont fabriqué le film l'ont fait « malgré tout ».

Robert Kramer, cinéaste :

Le cinéma, c'est la présence du monde qui nous entoure plus l'analyse. Le monde offert directement, immédiatement, comme une demande. Occupant l'essentiel de nos sens. Un monde qui veut que nous définissions notre place en son sein pour exister.

A la différence de la télévision, le cinéma est une extension de la littérature : articulation des mots et des phrases, des idées. La télévision, elle, est un flux électrique. Le cinéma concerne l'analyse du monde, il consiste, par le découpage et le montage, à le disséquer en morceaux, puis à organiser ceux-ci pour qu'ils puissent être vus et compris. Et jugés : le cinéma est un voyage éthique, le montage est entièrement un acte moral, un problème d'attitude personnelle plan après plan, comme des traces de pas qui marquent le chemin des choix au cours de la vie.

Le cinéma est un état d'esprit, rien à voir avec la taille de l'écran. C'est pourquoi il arrive (rarement) qu'on trouve du cinéma à la télévision, et (de plus en plus souvent) de la télévision au cinéma.

Patrice Leconte, cinéaste :

Face à la télévision qui a banalisé l'image du cinéma, en la galvaudant, en la rendant omniprésente, envahissante, les metteurs en scène et les auteurs de cinéma se sentent obligés de réagir en concevant des films qui sacrifient davantage au spectaculaire. Le cinéma retrouve ainsi sa fonction première : il est un spectacle, ce que la télévision, qui ronronne comme un animal de compagnie, ne sera jamais. Mais il serait navrant d'imaginer que le cinéma se doive de pétarader en Dolby stéréo pour retrouver son identité et reconquérir le territoire perdu. Car trop de films, de Woody Allen à Christian Vincent (*la Discrète*), n'auraient plus le droit d'exister. Un film de cinéma est un film qui suscite chez les spectateurs l'envie d'aller le voir dans les salles, sans attendre qu'une de nos gloutonnes chaînes ne le massacre un an plus tard.

Gérard Oury, cinéaste :

La télé, c'est petit petit, même quand l'écran est grand : image rétrécie, son en chambre, lumière allumée dans la pièce, téléphone qui sonne, bouffe, coupure publicitaire (une, en attendant mieux !?) ou encore télé au dodo, télé-berceuse, on s'effondre après la journée de boulot et on roupille comme un bienheureux.

« J'te paie une toile, on va au cinoche ? » C'est la fête, une fête collective. On rit, on pleure tous ensemble, on a mérité son plaisir en faisant la queue. Et voilà que la lumière s'éteint. Le son stéréo-Dolby vous cerne, vous enveloppe, écran géant, on s'en va vadrouiller en Arizona, aux Indes, en Chine ou ailleurs. On y est, on y sera de plus en plus. La France, le monde entier s'équipe en 70 millimètres et son numérique, seuls moyens, paraît-il, de lutter contre la télévision. C'est sans doute vrai.

Mais faut-il lutter contre la télé ? Parce qu'elle renvoie un drôle d'ascenseur, la télévision. Sans elle, à Bois-d'Arcy ou ailleurs, dans leurs boîtes en fer, sur des étagères, ils moisiraient, les films, à jamais

هكذا من الاصل

صكنا من الاصل

oubliés. Grâce au petit écran le grand écran survit, et génératioo après génératioo les mômes font connaissance avec Chaplio, Reooir, Melville, Prévert, Audiard, Jeanson. Ils croient même que Raimu, Fernandel, Gabin, Jouvet, Bourvil, De Fuoès et les autres sont encore vivants.

Alors, oo cohabite? Oui, à coodition de oe pas se marcher mutuellemeot sur les plates-bandes, bande-son, bande-image.

Jean-Paul Rappeneau, cinéaste :

Où finit le cioéma? Où commence le reste, c'est-à-dire la télévision? Je ne sais qu'une chose : il y a cinéma quaod il m'est impossible de quitter l'écran des yeux, et télévision dès que mon regard décroche, quc ma pensée s'évade. Ce n'est pas la chose montrée oi le sujet traité qui foot la différence, c'est la qualité de la tensioo qui s'établit entre moi et l'écran. Cette tension, *cette vibration que seul le cioéma peut* créer, d'nù provicnoent-elles? De la force du récit, du magnétisme des acteurs ou des pulsations de la mise en scène? De tout cela peut-être, mais aussi d'autre chose qui nous échappe. Chaque plan d'un film comporte uoe charge qui s'ajoute à la charge des plans précédents, et leur addition finit par nous électriser. Un vrai film est un arc tendu. Face à cela, la télévision n'est que relâchement.

Alain Rocca, producteur :

Un film dc cioéma vient « de l'intérieur », du désir d'une persnone (ou d'un très petit nombre de personnes), un téléfilm repose sur des critères extérieurs, définis par nn cahier des charges en fnoction d'études de l'audience et des besoin d'ensemble de la chaîne. Cette différence conditionoe tous les chnix (scéoario, interprètes, décors, financement...). Et l'œuvre finale est la résultante de ces choix. Etre producteur de cinéma, c'est trouver les moyens de coller au plus près au désir de l'auteur dn film.

Eric Rochant, cinéaste :

Il y a une différence seloo le matériel; utiliser la pellicule ou la vidéo est aussi différent que choisir entre la pierre ou l'argile pour un sculpteur.

Mais c'est surtout uo problème de commooication : celle de cinéma oe chemine pas dans le même seos que celle de télévision. Au cioéma, oo fait d'abord le film et on essaie de faire venir les spectateurs vers lui, le *désir part* du *film*, d'uoe ou de très peo de personnes. Alors que la télévisioo part du désir du spectateur, préjuge de son désir. Les spectateurs sont déjà là, devaot le pnste. La télé est un espace préétabli dans lequel on rentre des produits. Au cinéma, c'est la salle qu'il faut remplir, à la télé, c'est l'écran. Le film de télé est par nature uo peu esclave. Esclave de son public.

Bertrand Tavernier, cinéaste :

Du point de vue formel, seul le cioéma utilise toute la gamme des lumières et des ombres, jusqu'au ooir absolu, alors que les téléfilms sont suréclairés pour que chaque portion du champ soit visible. D'où aucun travail sur les matières, les reliefs, les modelés. La télévisinn use et abuse des gros plans purement informatifs, sans motivation esthétique. Elle oe sait pas établir de jeu entre les personnages et les décors, ils soot comme plaqués dessus, alors que le cinéma (le hon cinéma) crée des relatinns riches entre ces éléments.

Le *plan-séquence* est l'*apanage* du cinéma, alors que le téléfilm préfère le surdécoupage; on le vnit hien chez les jeunes réalisateurs qui, ayant appris l'image devant la télé, morcellent leur mise en scène en un grand nnmbre de plans et « se couvrent » avec un maximum d'angles de prise de vue. Il n'y a plus d'écriture avec la caméra. Le matériel tnurné peut être manipulé par un autre quc le réalisateur.

La différence n'est pas une questino de quantité (plus de personoages, plus d'argent, etc.). Elle réside dans l'existence, pour un vrai film dc cinéma, d'un parti pris esthétique. Un film raconte plns que soo histoire, il traduit l'univers personnel de son auteur. Et même si on se réfère aux *films de série* réalisés autrefois pour Hollywood par de simples exécutants, oo s'aperçoit qu'ils transportaieot on imagioaire « plus grand qu'eux » qui fait défaut aux téléfilms.

André Techiné, cinéaste :

Il y a une sorte d'idéalisme dans la démarche cinématographique qui me fait penser à ce que disait Truffaut : *« Le cinéma est un prolongement de la jeunesse. »* On ne dirait jamais ça de la télévision.

Pour la télévision, j'ai réalisé *la Matiouette*, dans la série « Cinéma de chambre ». Il o'y avait pas de travelliog, beaucoup de plans rapprnchés (qui nnt une fnnctioo différente au cinéma : sur grand écran, un gros plan de visage devient comme un ciel nuvert, une constellation). Mais la principale différence pour mni, c'est que j'ai travaillé dans une sérénité que je ne connais jamais sur le tournage de mes films, un seotimeot d'impunité, alors que pour le cinéma on est en permanence angoissé par la manière dont le public accueillera le film.

Mais il ne faut pas tomher dans le dandysme du mépris de la télévision ; il y a des œuvres qui dépassent tnutes les différences. Je pense en particulier à Bergman, dans *Scènes de la vie conjugale*, ou à ce chef-d'œuvre absolu qu'est *Fanny et Alexandre* : l'art cinématographique arrive à un tel aboutissement, une telle simplicité, un tel épannuissement que les questioos de support, de fnrmat, etc., deviennent accessoires.

Daniel Toscan du Plantier, producteur :

Ce oe sont pas les moyens qui comptent, c'est la liberté. *La télévision se comporte* en termes de commandes, de besoins. Le cinéma ne dépend que du désir de ceux qui le fnnt. La télé appartient au domaine dn nécessaire, le cinéma est superflu. Ni le mode de financement ni le mode de diffusinn ne sont déterminants, l'important est que le cinéma est fait (devrait être fait) « à l'extrême » alnrs que la télévision vise la moyenne. La preuve en est que, instinctivement, nn reconnaît un vrai film de cinéma, même s'il a été tnnrné ponr la télévision, depuis *Répétition d'orchestre*, de Fellioi, jusqu'au *Décalogue*, de Kieslowski.

Christian Vincent, cinéaste :

Il y a eu une spécificité du cinéma et il n'y en a plus. Le cinéma touchait au mythe, il nourrissait une légende. C'était l'époque des pionniers et cette époque est révolue.

Je dirais qu'il y a pourtant toujours « du cinéma » quand, derrière un film, on seot quelqu'un. Il y a plus de cioéma dans un film maladroit, voir raté, mais où l'oo sent uo peu d'inspiratioo, une vraie nécessité ou une grande siocérité, que dans certaios « graods films » qui auraient pu être réalisés par o'importe qui.

Dominique Wallon, directeur général du Centre national du cinéma :

Le cinéma peut être grandiose comme *Cyrano* ou intimiste et exigeant comme *la Discrète* nu *le Petit Criminel*. Il dispose tnujnurs d'une dnuble liberté, celle du sujet, et celle du langage et de la fnrme, de la possibilité de varier le rythme dc son récit, de pratiquer les ellipses les plus inattendues comme de prolonger presque indéfiniment la durée d'un plan. La différeoce ne joue donc pas sur les talents comparés des auteurs de films dc cinéma nu de programmes aodiovisuels. Elle dépend des conditinns écnnomiques et juridiques de productinn (pluralisme et autonnmie supérieure des producteurs de cinéma) et, plus fondamentalement, des conditions de réceptinn par le public et des conséquences qu'en tirent les deux « industries » de cinéma et de l'audinvisuel.

Elle tient également à la spécificité du message télévisuel, à sa fonction de flux à la fois continu et sans cesse soumis aux arbitrages du zapping. Un téléfilm est un moment d'une programmation générale, il veut être vu par le plus large public dans une situation de disponibilité et d'attentinn rarement absolues. A vouhnir être le plus « fédérateur » et visible de la manière la plus large et la plus indifférenciée, le *téléfilm* perd beaucoup de sa richesse inventive.

Il n'est pas faux de dire que certains films sont en réalité des « téléfilms ». Or il n'est plus possible de faire des films pour les salles qui ne se différencient pas fortement du quotidieo de la programmatioo de fictinn à la télévisioo. Le public, lui, l'a parfaitement compris. Malgré l'injustice de certains résultats, il reconnaît prioritairement les œuvres qui exploitent au mieux la spécificité des conditions de production et de diffusion du film de cinéma.

(1) Extraits de son nuvrage *la 25e Image*, publié par Gallimard et la Femis.

Cette enquête a été établie par Jean-Michel Frodon

VOICI LA CARTE QUI PEUT VOUS DONNER
ENVIE D'ECRIRE VOTRE PREMIER FILM.

PHILIP MORRIS
CLUB ESPACE CINEMA
34565 43
MR JEAN PAUL AIU
VAI 03/92

CARTE PHILIP MORRIS CLUB ESPACE CINEMA
renseignez-vous au (1) 39 02 11 00

هكذا من الاصل